
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00181564 6







COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

ŒUVRES POSTHUMES.

TOME QUATORZIÈME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

ŒUVRES POSTHUMES.

TOME QUATORZIÈME.

Contenant l'Oracle d'Apollon, des Talens et du Beau.

A PARIS,

De l'imprimerie de Ch. DESBRIERE, rue et place *Croix*, chaussée du *Montblanc*, ci-devant d'*Antin*.

L'An III de la République,
(1794 à 1795.)

LIBRARY
DEC 27 [illegible]
UNIVERSITY OF TORONTO
873838
D
7
M2
1794
t.1

L'ORACLE D'APOLLON,

OU

DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MÊME.

Je n'aurois point osé vous aborder, mon cher Valère, dans ce recoin du Luxembourg, où vous semblez vous être réfugié pour fuir tout le monde; si je vous avois vu occupé à lire le livre que vous tenez nonchalamment entre les mains. Quoique ce livre, me répondit-il, soit Juvenal que j'aime beaucoup, et qui devroit bien renaître avec toute sa bile, pour nous apprendre, s'il en est encore temps, à rougir de nos sottises, vous auriez eu tort de ne pas troubler ma solitude. Je viens de lire, continua-t-il, sa onzième lettre, et je me plaignois qu'après avoir entamé une matière très-importante, il l'ait abandonnée pour entrer dans le détail du repas frugal qu'il prépare à son ami Persicus. Connoissez-vous vous-même, dit-il; le luxe de la table n'est qu'une élégance pardonnable dans Atticus, mais c'est une folie dans Rutilus;

Quid enim majore lachinno excipitur vulgi quem pauper Apicius? ne vous avisez point de marchander un surmulet, quand vous ne pouvez payer qu'un goujon. L'avis est fort bon, mais ce n'étoit pas la peine de nous rappeler gravement la sentence écrite sur le frontispice du temple de Delphes, pour nous avertir que les voluptés de la table entraînent à leur suite les plus grands inconvéniens. C'est un défaut de goût, ou plutôt de jugement, de conduire son lecteur à une misérable cabanne par une avenue magnifique, et qui annonce un palais.

Mon auteur ajoute, j'en conviens, qu'il est très-dangereux de ne pas toujours avoir ce précepte présent à l'esprit, soit qu'il s'agisse de se marier ou de choisir un état : mais à vous parler franchement, après m'avoir présenté le principe et la fin de toute la morale, tout ce qu'il dit, me paroît trop petit, trop vague, trop court et trop mesquin. J'aurois voulu que Juvénal eût approfondi les idées qu'il me fait naître, je blâme sa mal-adresse, et dans ce moment, sans avoir la présomption de me comparer à cet écrivain que j'admire, je me trouve supérieur à lui, parce que je m'occupe des objets plus importans qu'il me fait entrevoir et qui lui échappent.

Cet oracle d'Apollon, me disois-je, seroit la source de la plus grande sagesse, et par conséquent du plus grand bonheur, si on avoit le bon esprit d'y obéir. Chacun se mettroit modestement à sa place, et s'y tiendroit dans la crainte de se couvrir de ridicule, en laissant voir à la fois toute l'étendue de sa présomption, et les bornes etroites de sa capacité. Je passois en revue tous ces flateurs d'eux-mêmes, qui, n'ayant pu résister à la tentation de prendre un vol trop élevé, nous paroissent peut-être beaucoup plus petits qu'ils ne le sont en effet. Pourquoi notre pauvre ami Damion qui avoit acquis beaucoup de réputation dans une charge subalterne, a-t-il été la dupe de sa vanité et de son ambition? porté malheureusement par ses intrigues et ses admirateurs, dans une place supérieure, il n'a plus paru qu'un homme au-dessous du commun. J'aime bien mieux Pritonax, qui à beaucoup près ne le vaut pas, mais qui se livrant avec sagesse aux devoirs d'une petite magistrature, qu'il remplit avec distinction, refuseroit des postes plus relevés dont tous ses concitoyens le croyent digne: il mérite nos respects, et Damion condamné à regreter les grandeurs qu'il a perdues, ne nous paroît que ridicule. Voyez Clidamon, on le

juge capable de tout, parce qu'il a assez d'esprit et de connoissances pour bien juger des productions des autres. Je gagerois, qu'encouragé par des louanges, il a tenté dans le secret de son cabinet, de faire des vers ou de la prose; mais il a eu trop de goût pour être content de ses productions, il les a supprimées: il doit à la connoissance qu'il a eue de lui-même, la considération dont il jouit. Nous l'estimons, et nous sifflons ses pareils, et peut-être ses supérieurs pour n'avoir pas eu la même prudence.

Tandis que nous sommes des lynx sur les défauts d'autrui, il n'est que trop vrai que notre amour-propre nous couvre les yeux d'un voile épais sur nous-mêmes. Au lieu de rougir jusqu'au blanc des yeux en entendant parler de bassesse, de flatterie et de fausseté, Cléon reproche avec mépris ces vices à Secondus qui est moins bas, moins flatteur et moins faux que lui. Cléonice se moqueroit avec raison de Célimène, si elle n'avoit pas précisément les mêmes défauts, ou qu'elle fut plus jeune ou moins laide. Les traits qu'elle lance font sourire, elle croit qu'on l'approuve, avec de l'esprit elle est assez sotte pour ne pas sentir que c'est d'elle qu'on rit, parce qu'on voit son portrait fidelle dans la carricature de la personne qu'elle veut faire mépriser. Ces

absurdités que l'on trouve par-tout et à chaque instant, m'irritent contre la société : l'humeur me gagne quelquefois et . . . tant pis, mon cher Valère, lui dis-je en l'interrompant, prenez le parti plus sage de rire de nos sottises. Nous avons besoin de quelque récréation. Que deviendroient les gens raisonnables dans les sociétés de Paris, sans cette espèce de comédie qu'on nous donne par-tout ? Pour moi, je l'avoue, j'aime encore mieux ce ridicule dont vous vous plaignez, qu'un entretien insipide toujours prêt à expirer, et toujours ressuscité par une nouvelle trivialité. Molière alloit chercher dans le monde les héros qu'il immoloit à la risée publique ; suivons son exemple, et tout impertinens que sont la plupart des hommes, si nous commençons à être sages, ils nous instruiront par leurs impertinences mêmes.

Fort bien, me répliqua Valère, mais j'aurai toujours malgré moi quelque répugnance à me réjouir de cette comédie, quand je songe aux scènes véritablement tragiques qui l'accompagnent. Passe, si l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes, se bornoit à nous rendre ridicules et nous faire rire ; mais elle nous donne des vices, et des vices qui feront nécessairement notre malheur. Elle nous fait regarder nos

erreurs comme autant de vérités, nous déguise nos foiblesses, masque nos passions, et nous les fait aimer comme l'unique source de nos plaisirs. De-là, le trouble qui règne dans presque toutes les familles. Par exemple, vous connoissez Dorillas et sa femme, tous deux ont des qualités très-estimables, et ne peuvent cependant se souffrir. Pourquoi ? c'est que ni l'un ni l'autre ne se connoît. Si Dorillas vouloit bien s'apercevoir que sa prétendue économie est une véritable avarice, si de son côté, sa femme voyoit que sa générosité est une prodigalité insensée, je suis sûr qu'ils se rapprocheroient, car ils ont tous deux du goût pour la vertu, et leur famille qu'ils tiennent divisée, feroit leur bonheur au lieu d'augmenter leurs maux.

Ce n'est pas tout, cette ignorance dont nous parlons, ne se borne point à troubler la paix des familles; elle bouleverse la république, et substitue nos caprices aux lois que la sagesse nous avoit dictées. Personne ne veut se tenir à sa place. Ce n'est pas celle qui convient à notre caractère et à nos talens que nous voulons occuper, mais celle qui paroît la plus agréable aux passions dont nous sommes dominés. Si on se connoissoit bien, on se feroit justice.

L'amour-propre qui aveugle un sot, et le pousse contre un écueil, où il trouvera sa perte, sera son salut, s'il est éclairé. A force de bassesses, de mensonges, de flatteries, d'intrigues, de perfidies et de persévérance à dévorer les affronts, on occupe enfin une place éminente qu'on ne peut passablement remplir qu'avec beaucoup de prudence, de courage, de lumière et de probité; *quidquid delirant reges plectuntur achivi* : voilà pourquoi le monde va si bien. Mais laissons ces tristes réflexions auxquelles je m'étois abandonné, il seroit trop long de rechercher les causes de cette ignorance où nous sommes de nous-mêmes et les moyens d'en sortir. Nous ferons beaucoup mieux de parler de toute autre chose.

Non pas, s'il vous plaît; mon cher Valère, répartis-je, ce que vous venez de me dire m'a fait trop de plaisir, pour ne vous pas presser de me faire part de vos réflexions. De tout mon cœur, me répliqua-t-il, en mettant son Juvenal dans sa poche, et puisque vous l'exigez, je vous dirai franchement tout ce qui me passoit par l'esprit. Il me paroît que le précepte d'Apollon est tout-à-fait digne d'un Dieu. Il ne pouvoit rien prescrire de plus salutaire; car il faut l'avouer, l'homme le plus heureusement

ne est encore si imparfait, si petit, si ridicule, et a dans le cœur tant de semences de vices, que s'il prenoit la peine de s'étudier et de se connoître, il contracteroit nécessairement une certaine habitude de modestie, de lenteur, de circonspection et de prudence, favorable au développement de nos qualités sociales, et qui ne contribueroit pas moins au bonheur des autres qu'au sien propre. Le premier fruit de cette étude seroit de nous défier de nos passions, et de ménager par conséquent celles des autres. De-là naîtroit un calme propre à nous préserver des préjugés qui infestent la société, et pesant tout au poids de la raison, il ne nous seroit plus impossible de juger des choses par leur juste valeur.

Mais ce beau précepte a un défaut bien considerable, c'est qu'on le donne à des êtres qui en vérité sont tout-à-fait incapables d'en profiter. A quoi pensoit Apollon ? ce Dieu chargé de prédire l'avenir, ne devoit-il pas juger que la plupart des hommes ont trop peu d'esprit et de raison pour essayer de se connoître eux-mêmes ; et que les autres, prévenus en leur faveur, parce qu'ils sentent leur supériorité, sont écartés par leur orgueil d'une étude qui les humilieroit ? Comment à travers notre

amour-propre pourrions-nous parvenir jusqu'à nous ? Qui de nous n'a pas éprouvé l'illusion des passions, et qu'un mensonge qui nous plaît devient une vérité évidente ! Nous aurions trop à rougir si nous ôtions le masque aux passions qui nous gouvernent. Au lieu de nous examiner avec la sévérité nécessaire pour nous connoître, chacun de nous suit à son égard le précepte qu'Horace nous ordonne dans le commerce de nos amis, et nous donnons à nos vices le nom de quelque vertu. Je connois tel avare qui, de la meilleure foi du monde, ne se croit qu'économe, et se flatte à force de vilenies, de porter un jour son économie à son dernier degré de perfection. Est-on arrêté et contraint à chaque pas par une timidité puérile ? on s'applaudit de sa rare prudence. L'emporté ou l'étourdi admire sa franchise, tandis que le fourbe caresse avec plaisir sa prétendue circonspection.

Je vous défie de ne pas trouver par-tout cette folie ; pour moi, je la rencontre à chaque pas ; et comment en seroit-il autrement, puisque la raison cultivée même avec le plus grand soin, ne nous en préserve pas toujours. Nous connoissons tous deux Ariston ; sans le flatter, il a étudié avec attention les replis du cœur

humain. Il connoît les passions, leurs ruses et leur artifice, et je l'entends souvent discourir sur cette matière avec plaisir, mais il faut avouer avec la même vérité, que ses connoissances ne l'empêchent pas d'être la dupe des hommes avec lesquels il vit, il ne juge bien que ceux qu'il ne connoît pas. Je crois avoir démêlé qu'il abandonne ses principes en faveur des personnes dont la société lui plaît, il croit alors que la nature fait des exceptions à ses règles générales. Il veut être libre, il veut parler avec confiance, il lui paroît trop dur de se défier, et j'ai souvent été surpris de la bonhommie avec laquelle il travaille à se tromper. Pour se mettre à son aise, pendant combien de temps, n'a-t-il pas fait grâce au cœur vil et corrompu de Primus? par quelles subtilités n'a-t-il pas défendu la probité qu'il vouloit voir; et pour le détromper, n'a-t-il pas fallu que Primus, sans pudeur ait, et comme on dit, cassé les vitres? Mais cette disposition d'ame qui rend quelquefois Ariston trop indulgent pour les autres, qui me répondra qu'elle ne lui donnera pas la même indulgence pour lui-même? Il est très-doux d'être à son aise avec les personnes qu'on voit souvent; mais puisqu'on ne se sépare jamais de soi, il est encore plus doux de ne pas

trouver ses goûts et ses lumiéres en contradiction. On se met à son aise avec soi avec encore plus de plaisir qu'avec les autres, et je ne serois pas étonné qu'Ariston, malgré son amour pour la morale et la vérité, se déguisât ses défauts et les accusât.

Malgré cette sottise ou cette perversité générale, je ne doute point, continua Valère, que la providence en douant notre espèce de la raison, ne nous l'ait donnée telle qu'elle pût nous éclairer sur nos devoirs et suffire à nos besoins; sans cela nous pourrions nous plaindre avec justice, d'avoir été traités moins favorablement que les animaux à qui leur instinct suffit. Quand je songe aux effets admirables que les lois ont autrefois produits dans les républiques de Sparte et de Rome, il m'est aisé de voir que dans des temps encore plus heureux, les hommes auroient pu obeir aux conseils d'Apollon, et en se connoissant parfaitement eux-mêmes, donner à leur raison, toute la force qui lui est nécessaire pour réprimer et diriger nos passions, encourager nos qualités sociales, nous rendre assez vertueux pour que nous puissions sans dégoût pénétrer dans les replis les plus cachés et les plus obscurs de

notre cœur, et nous conduire ainsi au bonheur dont notre nature est susceptible.

Mais dans le temps de Juvenal, mais dans le nôtre, l'oracle de Delphes n'est plus fait pour les hommes abrutis par les préjugés, les erreurs et les passions sans nombre qui nous ont accoutumé à leur empire. Je suis sans cesse sollicité au mal par les vices que je porte en moi, et tout ce que je vois dans les autres, m'invite à être méchant sans crainte et sans remords. Notre misérable politique nous prêche le mépris de la vertu. Par leurs institutions odieuses, les états n'ont-ils pas élevé une barrière insurmontable entre le citoyen et le bonheur? on ne verra jamais un peuple de sages; on ne peut pas même espérer de voir renaître des Spartiates et des Romains. Mais ce qui est encore plus fâcheux à penser, je crains que ces hommes mêmes que la providence destine, comme Socrate, à notre instruction, ne contractent la souillure de leur siècle, et ne soient incapables de s'étudier et de se connoître.

Au train qu'ont pris les choses, et sans parler des travers et des vices qu'un mauvais gouvernement nous rend nécessaires, bornons-nous à examiner nos familles, et voir l'éducation que nous y recevons. Dans les plus vertueuses,

les enfans sont abandonnés à des instituteurs qui, de concert avec des pères et des mères occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, et qu'une folle tendresse aveugle, négligent la partie principale de notre instruction. Sous prétexte de se prêter à la foiblesse de notre âge, on nous prépare une enfance éternelle. Pour ne nous point gêner, on nous abandonne sans retenue à nos amusemens frivoles. La douce habitude de se livrer aux objets qui frappent successivement nos sens, se contracte malgré nous. Nous cédons toujours, parce que nous n'avons jamais appris à résister; et en dépendant de tout ce qui nous environne, nous nous sommes accoutumés à nous fuir nous-mêmes; et l'ennui nous accable, dès que nous n'avons que nos pensées pour nous occuper. *Prima mali labes.* Vous voyez que cette mauvaise éducation nous livre aux erreurs et aux préjugés que nous devons rencontrer dans le monde; elle a été, sans doute, la première cause de la corruption que les républiques les plus sages ont laissé introduire dans leur sein; et il est aisé de prévoir dans quel abîme elle doit jeter un peuple déjà corrompu et qui aime sa corruption.

Apollon alors nous avertit inutilement de

nous étudier. Les années ont beau s'accumuler, nous sommes toujours des enfans, et la vieillesse nous a ramenés aux inepties de notre première enfance, avant que nous ayons songé à nous connoître. Voyez la plupart de nos vieillards, voyez sur-tout ce fou de Léliandre, qui après avoir passé près de quatre-vingts ans à ne rien faire, s'avise pour la première fois de paroître penser, et regrette le temps qu'il a perdu. Son radotage a l'air de la sagesse. S'il désaprouve sa conduite passée, ne croyez pas qu'il soit enfin parvenu à penser et connoître ce qui est bon et louable; il ne se blâme que par présomption. Son amour-propre lui persuade qu'il a été distrait de sa vocation aux grandes choses par des circonstances extraordinaires; comme s'il eut été capable de rendre son oisiveté recommandable, il accuse injustement sa paresse de l'avoir dérobé à la haute considération dont il devroit jouir aujourd'hui. J'ose cependant vous assurer que s'il eut pris dans sa jeunesse, par hasard et sans se connoître, un des partis qu'il paroît regretter, bien loin d'avoir le bonheur d'être à soixante-dix-huit ans un homme obscur, il seroit un homme noté, comme mille autres, par ses sottises, ses ridicules et ses travers.

Si nous restons enfans par l'esprit, nous devenons hommes par le corps, et ce seroit alors le temps de reprendre son éducation sous œuvre; mais celui de prendre un état est arrivé, et ce personnage que vous avez négligé de ramener à lui, en va être plus séparé que jamais. Ne connoissant point les nouvelles obligations qu'il a contractées, connoissant encore moins les devoirs de l'humanité, cet être ridicule ne sera, ni ce que la nature en vouloit faire, ni ce qu'en doit faire l'état qu'il a pris. Fut-on plus poltron qu'Arlequin, ou plus voluptueux qu'Apicius, vous êtes condamné à servir le roi ou le bon Dieu, si vous êtes né de parens titrés ou distingués par une ancienne noblesse. Vous n'avez aucune des qualites d'un préteur, n'importe, vous jugerez les pâles humains, si vous êtes né dans la robe. Avez-vous été élevé au milieu des richesses de la finance? votre père comptera son argent, et vous croira appelé à l'office qu'il peut acheter, et qui flatte sa vanité.

Dans ce bouleversement total des talens et des dispositions naturelles, ne sentez-vous pas que tout le monde doit être accablé sous le poids de l'état qu'il a embrassé. Toujours en contradiction avec soi-même et sa dignité, toujours distrait par l'ennui ou le plaisir, qu'on

est loin de ce calme nécessaire pour se connoître. Si par hasard, il se présentoit un rayon de lumière à ces hommes déplacés, leurs yeux en seroient blessés, ils les fermeroient dans la crainte de se voir tels qu'ils sont. On ne se considère alors que par son emploi, et on ne considère son emploi présent que par celui qui doit lui succéder. On s'enfle à ses propres yeux au lieu de découvrir son néant. Je me rappelle Hortalus qui dédaignoit sa magistrature du parlement, parce que sa fortune l'appeloit au conseil. Maître des requêtes, il ne parle plus qu'administration. il prend d'avance les airs d'un intendant : bientôt il se croit ministre dans sa province, il la négligera ou la tourmentera, pour montrer qu'il est digne d'une place supérieure.

Mon cher Valère, dis je alors, vous avez raison, et je conviens que notre education et les préjugés qui décident de notre vocation nous préparent à tous les vices qui nous empêcheront de nous étudier et de nous connoître. Si vous le voulez, je tomberai d'accord avec vous, qu'en général les hommes sont si routiniers et si esclaves de la mode, qu'il leur est impossible d'avoir une raison et de s'en servir. Cependant il ne faut rien outrer; et il me

semble qu'il y a une méthode assez simple pour préparer les enfans à être des hommes, les rapprocher d'eux-mêmes, et leur rendre agréable une étude toujours sûre de déplaire, quand on la commence trop tard. Je vous dirai ce que m'a dit milord Stanhope dans le dernier séjour qu'il a fait ici en revenant de Genève, où il s'étoit entièrement consacré à l'éducation de milord Mahon son fils. Je lui parlois des connoissances de ce jeune homme, et sur-tout d'une sorte de sagesse qui paroît prématurée à son âge, et je lui marquais mon étonnement. Etant persuadé, me répondit-il, que l'étude la plus importante pour mon fils étoit de se connoître lui-même, en formant un étroit commerce et une liaison intime entre sa raison et son cœur, je l'ai accoutumé de bonne heure à ne se jamais coucher sans faire un examen de sa journée, et passer ainsi en revue non-seulement ses actions, mais ses pensées et tous les mouvemens de son cœur. Cet exercice déplut d'abord, mais je le rendis agréable en donnant à propos quelques louanges; et pour le diriger, je lui faisois confidence des choses que je feignois de découvrir en moi et que je voulois qu'il cherchât en lui. Après avoir obtenu cet examen journalier dont il m'entretenoit

quelquefois, et dont j'apercevois de jour en jour un effet plus salutaire, je l'invitai à récapituler tous les samedis ce qu'il avoit fait pendant la semaine. Je vis avec plaisir que cette seconde opération lui parut d'abord aussi agréable que la première lui avoit parue génante, et il se porta, pour ainsi dire, de lui-même à faire à la fin de chaque mois la revue générale de sa conduite.

Vous voyez, m'ajouta milord, que par cette méthode j'ai accoutumé mon fils à se rendre maître de son attention. Sans y songer, il contractoit l'habitude de rentrer en lui-même, et devenoit pour lui un précepteur d'autant plus utile, qu'en voyant ses défauts et ses fautes, il en étoit en quelque sorte consolé par le plaisir qu'il avoit à échapper aux piéges de son amour-propre. Plus il faisoit de découvertes, plus sa raison s'étendoit et s'affermissoit; à force de voir ses fautes, il s'accoutumoit à avoir moins de présomption, vice qui nous déguise à nos propres yeux, et avec lequel il est impossible de se connoître. Quand on a contracté l'heureuse habitude de s'examiner, on se dit de terribles vérités, et on est infiniment plus disposé à en profiter que si on les entendoit d'une bouche étrangère. Sans la méthode de milord

Stanhope, les enfans ne deviendront jamais des hommes ; mais je crois qu'en la suivant de bonne heure, il n'y auroit que les personnes nées sans esprit et sans activité, qui fussent incapables de faire un retour sur elles-mêmes, de s'étudier et d'obéir, en un mot, au précepte d'Apollon.

A la bonne heure, me répondit Valère, j'approuve fort la sagesse de milord Stanhope, et je suis très-étonné que dans tant d'ouvrages sur l'éducation des enfans, on ne trouve pas un mot sur cette méthode. Mais quelque salutaire qu'elle soit, pensez-vous que cette habitude contractée dans l'enfance, d'étudier les mouvemens de son cœur, se conservera dans l'effervescence de la jeunesse ? On peut fixer l'attention d'un enfant et le soumettre à un régime, parce qu'il ne nous échappe que par légéreté, et que ce n'est point par répugnance qu'il néglige nos leçons. Mais les passions de la jeunesse ne sont plus les passions volages et inconstantes de l'enfance. A cette époque fatale, n'ont-elles pas acquis assez de force, de consistance et d'impétuosité pour ne plus écouter une raison qui les incommode ? La plupart des jeunes gens, séduits et prévenus par les plaisirs, continueroient à s'étudier eux-

mêmes, que ne le faisant plus que par routine, ils ne verroient point les erreurs dans lesquelles ils tombent. J'y consens, quelques-uns de vos élèves conserveront à leur raison un empire propre à modérer et diriger leurs passions; mais cette raison ébranlée, étourdie et chancelante, résistera-t-elle au torrent impétueux des préjugés publics qui prendront le masque de la vérité, et des vices agréables qu'elle verra honorer? Plus vous me supposerez défait de ma présomption, plus je serai timide à condamner ce que je vois. Mais prenez-y garde, mes passions se serviront de cette circonspection même pour corrompre mon jugement. Prétendez-vous, me diront-elles, être tout seul plus sage que le reste des hommes, et qu'en écoutant une vanité téméraire qui vous dupe, votre folle philosophie ne vous rendra pas ridicule?

Hélas! mon cher abbé, continua Valère, après avoir vu tant de révolutions dans le caractère et les mœurs, d'une foule d'hommes graves dont nous aurions répondu, peut-on se déguiser que notre sagesse tient au hasard des circonstances et des événemens qui nous dominent? Je me rappelle ce que je vous ai entendu dire bien des fois, que c'est au gouvernement à décider des vertus et des vices des citoyens.

Les mœurs, dit-on, ont encore en Angleterre une certaine âpreté; les mots de patrie, de bien public, de gloire nationale n'y sont pas inconnus. Les femmes qui ne peuvent gouverner les hommes que par leur coquetterie, vous voyez que je me sers poliment d'une expression très-douce, les femmes donc ne se sont point encore rendues les juges et les arbitres de la nation; les esprits, plus libres qu'ailleurs, sont occupés de grands intérêts, et le parti de l'opposition, quoiqu'il ne soit pas composé des plus honnêtes gens du monde, est obligé, pour se faire valoir, de prendre un ton de morale et de politique propre à tromper les gens sans experience. Tout cela suspend la décadence des Anglais, et je suis persuadé que milord Mahon en profitera. Les principes qu'il doit à une bonne éducation, se soutiendront, parce qu'ils seront soutenus par un reste d'esprit national, et attaqués par des passions moins douces et moins avilissantes que celles des peuples entièrement corrompus.

Mais, par exemple, que voulez-vous que devienne parmi nous un pauvre jeune homme qui vient d'embrasser un état avant que d'en connoître les devoirs, et qui les méprisera vraisemblablement, pour persuader qu'il est supérieur

à sa place? Aura-t-il le courage de ne pas penser comme ses camarades? Il ne les approuvera pas d'abord; mais il n'osera pas les condamner, et il est déja plus d'à moitié vicieux. Il s'étourdira sur ses devoirs qu'il néglige, et si les principes d'une bonne éducation ne sont pas entièrement effacés, il ne se les rappellera que quand ses passions et ses vices usés par l'âge, l'abandonneront à des remords dévorans. Après avoir fait beaucoup de mal, il sera incapable de le réparer.

Puisque notre politique a bouleversé tout l'ordre de la nature, que personne n'est à sa place, que les talens sont perdus, tandis que les sottises se multiplient, et qu'à la tournure qu'ont prises les choses, l'expérience ne nous corrigera point, je désirerois, ajouta Valère en riant, que la providence qui veut que tout aille bien dans le monde, ait la complaisance de se prêter à nos folies, puisqu'elle nous châtie inutilement depuis tant de siècles. Pourquoi cette providence qui répand sur la masse générale des hommes les talens et les vertus dont la société a besoin, les répand-elle au hasard? Si elle donnoit à chacun de nous les mœurs, l'esprit et le caractère propres à remplir honnêtement les devoirs de la profession qu'elle sait que

nous devons remplir, elle nous épargneroit la peine de nous étudier et de nous connoître nous-mêmes : il me semble que tout iroit assez bien. Au lieu de cela, toutes ses faveurs nous deviennent inutiles. Les qualités qui font le grand prince, le grand ministre, le grand prélat, le grand capitaine, le grand magistrat, le bon commerçant, le bon laboureur, le bon artisan, tout cela est jeté pêle-mêle, et il en arrive que tout se trouve sans-dessus-dessous dans ce monde. Passe encore, si la providence donnoit au moins à ceux que nos institutions et notre routine destinent à être de grands personnages, le gros bon sens, qui fait un bon artisan ou un bon laboureur, tout iroit encore assez passablement. Rien ne seroit sublime, mais tout seroit assez bon, et nous serions préservés de ces sots présomptueux qui dérangent tout pour tout arranger. Je trouve que je travaillerois assez utilement pour le bonheur de la société, si j'établissois entre les hommes une nouvelle distribution de dignités, d'emplois, d'offices, et toute contraire à celles qu'ils ont imaginée. Le superbe Damis que ses titres ne rendent que ridicule, je le reléguerois dans une boutique où il feroit d'assez bons souliers, et de mon cordonnier qui a beaucoup de bon sens, j'en

ferois un bon premier président. Obligez le gros Délius et le taciturne Précius à se mettre à la place l'un de l'autre, et vous verrez qu'il en résultera deux hommes tout nouveaux. Délius sera circonspect dans un rang subalterne, parce qu'il est dans le fond assez honnête homme, et que le pouvoir attaché à sa dignité et les flatteurs lui ont tourné l'esprit. Précius, enhardi par les flatteurs de Délius, sans en être gâté, osera se décider, et nous serons étonnés de sa raison, dès qu'elle sera délivrée de la contrainte où la retient un poste subalterne.

Fort bien, fort bien, mon cher Valère, m'écriai-je en éclatant de rire; je n'avois pas fait attention à cette bizarrerie ridicule, quoiqu'elle nous saute aux yeux. Je profiterai de vos réflexions; vous m'ouvrez une scène assez plaisante sur ce grand théâtre du monde, où j'assistois comme un homme grossier qui croiroit voir sur nos traiteaux des Thuilleries, Achille, Agamemnon, Iphigénie dans les histrions qui les représentent. Sous l'habit et le masque que chacun ajuste avec plus ou moins d'art à sa taille et à son visage pour faire le grand personnage, je ne verrai plus que Mole, Brizard et la Vestris; et comme le Dolius d'Homère, je reconnoîtrai Ulisse à travers ses haillons.

Je vais mettre tout le monde à sa place. Tels prélats que je prends la liberté de mépriser, me paroissent déjà des drôles assez estimables, quand je fais de l'un l'intendant d'un grand seigneur, et que je donne à l'autre une compagnie de dragons dans le régiment de M. son frère. Otez à ce prince le poids de la grandeur dont il est accablé, et vous trouverèz un simple gentilhomme assez raisonnable. En ôtant sa robe à Drillius, pour le faire rentrer dans le comptoir de son père, j'en fais un homme accompli; sa capacité seroit allée jusqu'à se pourvoir des meilleures manufactures. Conduit et dirigé par son aulne, il n'auroit point imaginé de faire fausse mesure, et sa balance auroit obéi sans effort et sans art au poids des choses. Lisimon passe pour un sot, il est étranger dans sa maison, on l'en chasse; et pour en faire un père de famille très-estimable, il me suffit de lui donner une femme qui n'ait entendu parler ni de bel esprit, ni de philosophie, et qui se contente d'être estimée.

On dit que Baron et Dufresne, à force de s'être guindés sur le théâtre pour représenter des héros, portoient dans le monde et parmi les grands qui daignoient les associer à leurs plaisirs, je ne sais quel air de dignité comique,

qui les rendoit impertinens et ridicules. Nous sommes tous des Baron et des Dufresne. Après nous être frelatés, nous ne sommes ni ce que nous devons, ni ce que nous voulons être. Quel plaisir, à l'exemple des anciens censeurs de Rome, de remettre tout en ordre, de chasser l'un du sénat, et d'ôter à l'autre son anneau! Allons, grand sot, dirois-je à Varron, quittez cette pourpre, et renvoyez ces faisceaux qui vous précèdent. Tout ce cortége de grandeur ne sert qu'à faire mieux remarquer votre petitesse aux personnes qui se souviennent des talens comiques qui vous ont élevé à cette place sublime. Qui vous retient? Ne voyez-vous pas que vous êtes hué, sifflé et baffoué? Reprenez l'habit de Gilles, et chez Nicolet, allez exciter le rire des badauts qui vous ressemblent, et mériter leurs justes applaudissemens.

Quels bouleversemens nous verrions, si chacun étant mis par miracle à sa place, nous nous trouvions enfin plus rapprochés de nous-mêmes. Alors chacun pourroit en s'examinant... mais hélas! mon cher Valère, je crains bien que cette révolution ne fût perdue. La tête tourneroit peut-être à ceux que j'aurois élevé, et les autres se borneroient à se plaindre des injustices de la fortune.

Mais laissons tout cela ; il me semble que je ne fais que verbiager, tandis que vous pourriez m'instruire par vos sages réflexions. Cependant permettez-moi, mon cher Valère, d'ajouter que je crois entrevoir actuellement, combien vous aviez raison, quand vous m'avez dit que l'oracle d'Apollon n'est plus fait pour nous. Quand ce dieu viendroit faire lui-même ce rôle de censeur que je me destinois, il verroit qu'après tous ces changemens, un chaos nouveau a succédé à l'ancien chaos. Il verroit que le monde doit continuer d'aller comme il alloit. Il jugeroit qu'au lieu de profiter de cette révolution subite et générale pour examiner si on est digne de sa disgrace ou de son élévation, chacun s'abandonneroit à une joie ou à une douleur immodérée.

Vous avez raison, me dit Valère, et rien n'en iroit mieux dans la société, quand un dieu auroit pris la peine de venir mettre chaque citoyen dans la place pour laquelle la nature l'a fait. Un mauvais gouvernement et la dépravation des mœurs rendroient cette révolution inutile. Dans une république bien constituée, où le législateur connoissant la fragilité de nos vertus et la force de nos passions, se seroit gardé d'imposer aux ma-

gistrats des devoirs au-dessus de notre capacité, et attacheroit étroitement les citoyens au bien public par l'amour des lois, de la patrie, de la justice et de la gloire, je comprends que tant de sagesse et de vertu empêcheroient que notre amour propre ne s'égarât. Nous rentrerions alors avec joie dans nous-mêmes, et avec tant de secours, nous ne nous perdrions point dans les routes obscures et tortueuses de notre cœur. Si dans une conversation, poursuivit Valère, on pouvoit entrer dans tout le détail de la législation, vous verriez, dès qu'on la suppose excellente, qu'elle doit nécessairement faire germer les vertus dont je viens de vous parler. Dès que les lois sont faites pour me protéger contre les injustices des hommes et les caprices même de la fortune, je dois jouir avec sécurité de mon repos. Mon ame débarrassée du trouble des passions, obéira par instinct à la loi qui se fait aimer. Si je suis incapable de pénétrer par mes lumières les mystères du cœur humain, je n'en aurai pas besoin, et j'aurai machinalement la sagesse que le législateur m'aura donnée. Je n'ai aucun talent, soit; mais je suis homme; j'ai deux bras, je servirai la patrie comme

soldat ou comme laboureur; et plein d'admiration pour le général qui nous fait vaincre et pour le magistrat qui veille à l'abondance et à la sûreté publique, j'éveillerai, j'animerai dans tous les citoyens que la nature a favorisés de ses dons les plus précieux, cet amour de la gloire qui est toujours accompagné de l'amour de la justice, quand les lois sont assez sages pour nous montrer la vérité, et empêcher que les passions ne nous égarent par des espérances illusoires. Avec ces secours, je puis rentrer aisément en moi-même; je puis me connoître, parce que, aimant la justice, je ne suis point troublé par ces passions convulsives et mensongères qui se confondent et se déguisent sans cesse à mes yeux pour me mieux séduire.

Mais nous, mon cher abbé, qu'un gouvernement barbare a poussés de vice en vice et de sottise en sottise, jusqu'à oublier que la nature est la mère commune de tous les hommes; nous qui nous sommes avisés d'établir des dignités héréditaires, comme si le mérite l'étoit, de former un ordre de noblesse pour être à la tête de la société, sans prevoir que la fortune ne feroit souvent

d'un grand seigneur qu'un valet méprisable ; nous qui avons rendu tout vénal, jusqu'aux magistratures même ; nous...... Je ne finirois point, si je voulois vous tracer le tableau grotesque de toutes nos absurdités. Mais il me semble que j'en ai assez dit pour vous faire juger qu'avec le peu de bon sens qui nous reste, nous ne pouvons aimer ni les lois, ni la patrie, ni la justice, ni la gloire. Pourquoi consulterois-je mes talens, mes goûts, mes inclinations pour juger de la classe dans laquelle je dois me ranger ? C'est à sa généalogie et à son coffre-fort qu'il faut demander des conseils. Dès que la raison ne gouverne pas la société, faites attention que l'intrigue doit gouverner les citoyens. De-là l'élévation de cent marouffles qui en produiront des millions. Pourquoi ? C'est que les passions exaltées nous transporte loin de nous ; et qu'enhardi par l'exemple, le dernier faquin se croira capable de gouverner la monarchie de Cyrus. Le torrent des mœurs publiques entraîne tous les citoyens, et personne n'entend Juvenal qui a beau crier : *dic tibi qui sis*.

Vous voyez donc qu'Apollon mettroit inutilement chacun à la place que la nature lui

a destinée, s'il ne changeoit d'abord les mœurs publiques, et par de savantes lois, n'établissoit dans la société un nouvel intérêt qui nous servît à réprimer nos passions et à les contenir les unes par les autres. S'il ne trouve pas d'abord l'art de nous rendre la vertu aimable et le vice haïssable, il n'aura rien fait. Qu'Apollon ne vienne rien changer, s'il ne change pas tout; il ne feroit que corrompre les gens qui modestement se tiennent éloignés de la place qu'ils méritent. Je ne répondrois pas que la philosophie d'Egnatius ne fît naufrage, si on le forçoit à être le ministre d'une autorité arbitraire. Après avoir tremblé à la vue des devoirs qu'il doit remplir, il s'encouragera; mais notre nature ne nous permet pas d'être dans une contrainte continuelle, et voyant que par les plus grands efforts il ne peut produire qu'un très-petit bien, il se dégoûtera de l'acheter trop cher. Moins l'amour de la gloire le frappera, plus l'indolence qui doit l'engourdir ouvrira son ame aux petites passions qui, dans un gouvernement tel que le nôtre, doivent décider de tout. Cet Egnatius qui cherche aujourd'hui à se connoître, s'évitera au contraire avec soin pour n'avoir point d'inutiles re-

mords; il se familiarisera avec de petites injustices qui l'accoutumeront aux plus criantes.

Mon cher Valère, dis-je alors, je vous rends mille grâces de la triste vérité que vous venez de me démontrer, et dont je ne faisois que me douter : puisque c'est une vérité de la plus grande importance pour les hommes, il est indispensable, il est nécessaire de la connoître ; et si je ne vous remercie pas avec joie, je vous remercie du moins avec reconnoissance. Mon parti est pris; je n'espère plus rien de la raison générale, et je vais m'endurcir là-dessus. Plus notre folie a étendu son empire, plus il me semble qu'on doit prendre des précautions pour s'en préserver. Si c'étoit un tyran qui nous gourmandât avec orgueil et férocité, il seroit aisé de nous révolter et de secouer le joug. Mais il faut l'avouer, les préjugés de notre éducation nous ont préparé à recevoir sans répugnance les erreurs de notre siècle. Elles ne nous rebutent point, parce que nous les trouvons par-tout; elles nous plaisent même en nous rendant plus commode et plus facile le commerce de nos pareils. Combien donc l'homme que la nature destinoit à penser ne doit-il pas trouver d'obstacles s'il veut

franchir

franchir toutes les barrières qui le séparent de lui ? Comment évitera-t-il les piéges qui lui sont tendus ? Lui sera-t-il possible de traverser, si je puis parler ainsi, la foule des préjugés qui l'éloigne de lui-même ? Me sera-t-il permis de m'examiner et de me connoître, tandis que ma raison, troublée et égarée, ne peut plus voir les objets tels qu'ils sont ? Je voudrois cependant, mon cher Valère, que quelques sages pussent résister au torrent de l'erreur ; et en suivant le conseil d'Apollon, conserver les restes précieux de la morale. Comment s'y prendra-t-on ? Vous avez fait sans doute des réflexions là-dessus ; et si je ne craignois vous importuner, je vous prierois de me les communiquer.

Volontiers, me répondit Valère, et il me semble qu'on sera toujours la dupe de soi-même et des autres, tant que, n'ayant pas repris son éducation sous œuvre, on ne substituera point les principes de la nature aux préjugés, dont les pédans ont gâté notre raison. Cette entreprise demande une certaine force d'esprit dont tous les hommes ne sont pas capables, mais qui cependant seroit beaucoup moins rare qu'elle ne le paroît, si les personnes à qui une étude

constante ne coûte rien et plaît même, avoient porté dans la connoissance de leur cœur la même sagacité et la même persévérance avec lesquelles elles se sont livrées à des sciences moins utiles.

Veut-on se préparer utilement à la connoissance de soi-même ? Il faut commencer par connoître la nature de l'homme, et voir comment, composé de deux substances aussi différentes que l'esprit et la matière, il doit être exposé à des contradictions et des combats perpétuels. Il faut connoître notre force, pour tirer de nous tout le parti dont nous sommes susceptibles. Il faut sur-tout connoître notre foiblesse et notre fragilité, pour déchirer le voile que l'orgueil et la présomption mettent sur nos yeux. Ne nous déguisons point le pouvoir des passions ; il suffit d'en connoître une pour les connoître toutes, parce que toutes ont la même marche, et par leurs sophismes font la même illusion à celui qu'elles gouvernent. On est bien avancé, lorsqu'après cette étude préliminaire, on cherchera à se faire des principes certains des devoirs de l'homme et du citoyen. A peine aura-on réussi dans cette étude, que tous les préjugés vulgaires et publics qui nous

entourent et nous assiégent, nous paroîtront dignes du dernier mépris. Ainsi les erreurs accréditées dans la société où je vis, ne seront point pour moi une occasion de me méconnoître : au contraire, plus la vogue sera grande, plus je soupçonnerai qu'elle est insensée.

Il n'y a point d'homme d'esprit qui, s'étant ainsi purifié par ces études préliminaires, ne juge que le sage accompli des stoïciens ne s'est point encore trouvé et ne se trouvera jamais. Faisant alors un retour sur lui-même, il ne sera point assez sot pour penser qu'il est cet être jusqu'ici inutilement attendu. Puisque je suis homme, me dirai-je, je ne suis pas souverainement sage; j'ai donc quelques défauts, quoique je ne les aperçoive pas encore. Mon amour propre, fût-il le plus désordonné, en conviendra; parce qu'il consentira de voir qu'il seroit trop absurde de ne me laisser aucune trace de l'humanité.

Après avoir ainsi humilié mon amour propre, il me semble qu'il sera moins délicat, et comme on dit, moins tendre aux mouches. Ma raison le trouvera plus disposé à entendre raillerie, quand elle l'avertira de ses erreurs et l'invitera à se défier de lui-même, et à

être assez avisé pour n'être pas dupe. Jamais, mon cher abbé, je ne parviendrai à me connoître, si je ne m'accoutume à voir en moi deux hommes, l'homme des sens et l'homme de l'ame, entre lesquels je me dois établir arbitre ou juge. Tout est perdu, si je les confonds, parce que notre ame est malheureusement condamnée à agir par nos sens, et que sans une attention exacte elle leur obéira. A chaque émotion, à chaque mouvement que j'éprouve, je dois me demander si c'est l'ouvrage de mes sens ou de ma raison. Je dois écouter, sans prendre la morgue d'un stoïcien, ce que mes sens me diront en leur faveur; je vous obéirois volontiers, dois-je leur dire, mais avant que de vous approuver, ma qualité de juge demande que j'écoute ma raison, votre adversaire. Je suis sûr que cette méthode, dont j'aurai en peu de temps contracté l'habitude, ralentira l'activité de mes passions, et servira par conséquent ma raison à reprendre ses droits. Elle succombera encore souvent; mais plus j'avancerai dans la connoissance de moi-même, plus les chutes seront rares, et je me releverai aisément, sur-tout si j'ai eu grand soin, comme je viens de vous le dire,

d'éclairer ma raison par des études préliminaires, et de lui fournir des armes propres à sa défense.

Ce n'est pas tout, et quelque attention que j'aie mise à m'instruire de mes devoirs, je ne dois pas me flatter de les tous connoître. J'aurai secoué cette foule de préjugés qui entraîne la multitude incapable de réfléchir; mais dans combien d'occasions ne serai-je pas encore exposé aux suites dangereuses de cette ignorance que la foiblesse de mon entendement ne peut entièrement dissiper; je dois donc m'accoutumer à une extrême circonspection, et m'examiner avec d'autant plus de soin, que nous sommes pour nous-mêmes nos premiers flatteurs. Mon amour propre, toujours éveillé, est toujours prêt à m'applaudir, tandis que nos passions ingénieuses et habiles à se déguiser, ne permettront pas souvent à ma raison de les reconnoître; cette raison éblouie et trompée, applaudira à ma vertu dans le moment que, comme un sot, je me livrerai à un vice.

Je voudrois me servir contre moi-même de la malignité avec laquelle nous interprétons la conduite de notre prochain. Soyons alors très-malins, très-méchans, et nous ne le serons jamais

assez, car rien n'est si rare que de ne se pas méprendre sur les sentimens qui nous font agir. L'avare et fastueux Hermidas croit avoir une vertu, parce qu'il a deux vices. Qu'il est difficile, dit-il, de saisir ce juste milieu qui nous tient également éloignés de tout excès. La génerosité a ses bornes, qu'on est toujours prêt à passer; et pour ne point en tarir la source par de folles prodigalités, on a toutes les peines du monde à s'en tenir à une sage économie. C'est ainsi que Hermidas explique les reproches que lui font tour à tour son faste et son avarice. Toujours tiraillé par ces deux passions qui se combattent, il croit, parce qu'il leur obéit successivement et en se défendant, qu'il est parvenu à se faire une noble et louable économie. Flore est fausse, et veut tromper pour le plaisir seul de tromper; mais elle plaisante avec son amant de la duperie de son mari, et elle se croit sincère. Un moment après elle calomniera son amant, pour prouver aux sots qu'elle ne l'aime pas, et elle se croit prudente. Flore, je vous pardonne un amant, je vous en pardonnerois deux; mais je ne vous pardonne point vos deux vertus. Cléon admire son courage, en

disant des vérités qui lui échappent par indiscrétion ; et son frère, qui se croit le plus juste des hommes, ne s'aperçoit pas qu'il n'approuve que ses flatteurs et ne blâme que ses censeurs.

Rien n'est plus commun que ces méprises, et quand elles ne roulent que sur des objets peu importans, j'en rirois quelquefois de bon cœur, si je ne craignois qu'on me reprochât de voir un fétu dans l'œil de mon voisin, et de ne pas voir une poutre dans le mien. Soyons bien persuadés, mon cher abbé, que dans le fonds de toutes les vertus humaines, il y a une lie, il y a un sédiment propre à les troubler ou les ternir. Avant que de juger avantageusement de moi, je dois rechercher avec soin si la vertu dont je me flatte ne tient par aucun fil aux deux vices entre lesquels elle est placée. Je tâcherai de découvrir si elle n'est point entée sur quelque vice. Les erreurs, les méprises de mes pareils doivent me rendre timide et circonspect. Combien de gens ne mériteroient aucune louange, si leur avarice ou leur ambition ne leur donnoit quelques qualités estimables !

Les personnes négligentes à s'étudier et

à se connoître ignoreront perpétuellement le vice ou le ridicule auquel elles sont le plus portées, et seront toujours incapables de se corriger. Je dois épier quels sont mes goûts dominans ; mais puisque je sais que mon amour propre jette un voile sur mes défauts, je chercherai un ami qui ait le courage de me les montrer. Ne pas le remercier de ses conseils, c'est l'inviter à se taire. Mon amour propre est plus à son aise dans mon cabinet et au milieu de mes livres. Suis-je froid au récit de quelques vertus éclatantes que peint l'histoire ? Je dois mal augurer de moi. Je dois me dire que la nature me destine aux devoirs obscurs de la vie privée ; et que n'étant pas fait pour vaincre de grands obstacles, je serai coupable de présomption et de témérité, quand je ne les regarderai pas comme autant d'écueils. En lisant les vies de Plutarque dans cet esprit, on en tirera une grande instruction. Par exemple, de ce qu'Alexandre et Pyrrhus m'intéresseront plus que Lycurgue et Solon ; Thémistocle, Lysandre et César plus qu'Aristide, Cimon et Fabricius, j'en conclurai que j'ai un penchant à préférer les talens à la vertu, et l'ambition à la justice.

Les sots ne cherchent que le plaisir et la dissipation dans le monde ; les gens d'esprit, s'ils le veulent, y apprendront à se connoître. Je voudrois qu'on étudiât l'impression que font sur nous les personnes avec lesquelles nous nous trouvons. Tel grand seigneur est honnête et poli avec un homme de ma sorte, il ne paroît que son égal ; est-il en droit d'en conclure qu'il n'est ni haut, ni vain, ni fier ? Non, car je ne lui dispute rien ; et me rangeant volontiers et sans humilité à ma place, je mets sa vanité à son aise ; mais je l'attends avec son égal ou son supérieur ; il voudra être le supérieur de l'un et l'égal de l'autre. Je lui conseillerai, s'il veut commencer à se connoître, de convenir qu'il est vain et très-vain, malgré la modestie qu'il me montre, et de travailler en conséquence à se corriger. Tous les hommes sont égaux, dit Flavius, et en vertu de ce principe très-vrai, il est de la dernière familiarité avec les grands. Flavius s'applaudit ; mais s'applaudiroit-il s'il daignoit s'apercevoir qu'il fait l'homme important avec ses égaux, qu'il est impertinent avec ses inférieurs et dur avec ses valets ? Ne devroit-il pas au contraire se dire qu'il a le cœur et l'esprit gâtés, et re-

courir aux remèdes, si la morale en a dont il puisse profiter ? Corvéus a une fortune immense, qu'il juge trop petite pour son mérite, et croit que Clarus, homme modeste et distingué par les plus grands talens, doit être content d'un revenu de mille écus. Corvéus, je ne vous conseille pas de vous examiner et de vous étudier ; croyez-moi, jouissez de votre sottise ; ce n'est pas la peine d'apprendre qu'on est incorrigible.

Mais, passons, mon cher abbé, aux personnes qui peuvent profiter de mes conseils, c'est-à-dire, que la fortune a placées dans cette heureuse médiocrité que désiroit le sage. Si le commerce des grands me flatte; si je me parois à moi-même plus estimable, parce que j'éprouve quelques bontés de leur part ; si je m'en vante devant mes pareils pour me rendre plus considérable à leurs yeux, je dois voir que je suis un fat ; si je ne le vois pas, ma sottise va me rendre souverainement ridicule. J'en ai sous les yeux un exemple frappánt. Je connois un petit personnage, aussi bourgeois qu'on puisse l'être, et qui paroissoit comme un autre quand il vivoit au Marais ; borné à son cercle roturier, il étoit en vérité assez rai-

sonnable. Cependant on découvroit déjà quelquefois de petits symptômes de la maladie affreuse dont il est affligé. Paroissoit-il dans les sociétés un président ? Mon bourgeois se sentoit un attrait particulier pour lui ; il regardoit cette aventure comme une bonne fortune : tous ses amis en étoient instruits, et il avoit cent tournures, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, pour vous apprendre qu'il avoit l'honneur de connoître M. le président un tel.

Si mon homme avoit été capable de démêler ses sentimens et d'en connoître le principe et les suites, il auroit connu qu'étant si fier pour s'être trouvé face à face avec un président ou un conseiller d'état, c'en étoit fait de son bon sens, s'il avoit le malheur d'approcher un homme de la cour, un duc, un cardinal, un maréchal, et qu'il alloit droit aux petites maisons, si jamais dans la même chambre il respiroit le même air avec un prince. Ce qu'il auroit dû prévoir est arrivé. Ayant transporté ses pénates du Marais dans le faubourg Saint-Germain, sans avoir armé sa raison contre sa puérile vanité, le hasard lui a ouvert quelques maisons de gens de qualité ; adieu les sociétés

bourgeoises du Marais, et voilà mon sot qui se croit déjà supérieur à la robe la plus distinguée, parce qu'il est souffert chez des personnes d'un ordre supérieur. Vous devinez à combien de vices cette petite ame doit être ouverte; on en seroit véritablement affligé, si ces vices dans un bourgeois n'avoient contracté un ridicule qui fait rire. Il est dur de dire toujours : M. le duc, M. le comte, M. le maréchal, et d'être appelé simplement M. Ostrarius. On essaye donc de se faire annoncer M. le comte; mais cette entreprise ne réussit pas, et la ruine subite de son comté à peine éclos ne le corrige point de sa folie. Il copie à merveille les airs, les manières et le ton des gens de qualité. Que de peine il faut se donner pour être impertinent ! Il a sur la noblesse l'opinion ridicule des grands seigneurs, qui croient que, pour être gentilhomme, il faut tirer son origine de quelque grand fief; il trouve que Tuétus, dont la maison est ancienne et décorée depuis deux siècles des dignités différentes que les courtisans désirent, n'est gentilhomme que pour ceux qui veulent bien y consentir.

La nature nous a donné une imagination

aussi docile aux passions que rebelle contre la raison ; elle nous domine en grossissant à nos yeux nos plaisirs ou nos peines ; notre aveugle amour pour nous-mêmes lui obéit sans résistance, et notre raison se tait et se laisse entraîner. Si cette imagination est emflammée par une seule passion, ou conduite par plusieurs passions très-actives, elle donnera des espérances ou des craintes excessives ; elle fera des Alexandre, des Charles XII, et des poltrons, dans leur espèce aussi extraordinaire, que ces héros dans la leur : les uns et les autres sont fous et jamais ils ne seront à portée de se connoître.

Chez les hommes plus heureusement nés, l'imagination n'est point une ivresse, et semble nous être donnée pour étendre les facultés de notre ame, adoucir nos maux et rendre nos plaisirs plus piquans. Cette imagination modérée ne subjugue point la raison, mais elle s'en sépare quelquefois ; de-là vient ce que nous appelons châteaux en Espagne, folie passagère, dont les personnes les plus sensées ne sont point exemptes, et que nous nous permettons malgré nous pour jouir des biens dont nous sommes privés, et que nous avons la foiblesse de désirer. Par exemple, je suis content de mon

état, et je n'irois pas au bout de cette allée pour y trouver la fortune. Cependant je ne laisse pas quelquefois de m'arranger une petite campagne, je m'y plante un jardin, j'ai des fruits des fleurs, des légumes; j'y rassemble deux ou trois amis pleins de leur Platon, de Cicéron, d'Horace, &c. je jouis de ce que je n'ai pas, et quand ma raison assoupie se réveille, je ris avec elle de ma folie. Vous riez, mon cher abbé, mais je gage que, tout aussi fou que moi, vous formez, vous arrangez quelquefois des républiques, et vous ne sortez de ces rêveries qui vous consolent de ce que vous voyez, que quand la raison vous dit enfin que les hommes sont trop dépravés pour qu'il puisse y avoir une sage politique.

Mais revenons. Je dis que nos châteaux en Espagne sont très-propres à nous faire connoître nos inclinations les plus secrètes. Pourquoi? c'est que dans cette absence de la raison, nos passions se montrent à nous avec une extrême liberté; elles paroissent telles qu'elles sont, parce que, ne craignant point des regards étrangers, elles ne sont point obligée à se déguiser; déguisement dont mon amour-propre peut profiter pour éblouir ma raison et la tromper. Je connos donc mes

ennemis, et ma raison en profitera pour les attaquer, les vaincre et les asservir. Au lieu du petit hermitage que je me bâtis, si je rêvois palais, châteaux, équipages somptueux, valets de toutes les couleurs; ceci devient sérieux, me dirois-je, et je prendrois des mesures contre mon avidité et mon ambition; de même, mon cher abbé, si, ne vous supposant pas dans vos rêveries, le simple citoyen d'une république où vous établissez la plus parfaite égalité, vous vous faisiez monarque, prince. premier ministre, je vous avertirois que ces châteaux en Espagne, ou plutôt les passions qui les construisent, peuvent vous mener très-loin. Je m'attendrois à vous voir marcher sur les traces de Criton, devenir un intrigant, et vous servir de toutes sortes de moyens pour vous élever aux honneurs et devenir malheureux.

Voilà, mon cher abbé, continua Valère, les idées dont je m'occupois quand vous m'avez trouvé avec mon Juvenal. Pour se connoître, il est question de forcer notre amour-propre à ne nous pas tromper. Pour le rendre moins farouche et moins impérieux, il faut saisir ce protée dans tous ses déguisemens, et suivre les conseils que Cyrène donne à Aristée, c'est-

à-dire, employer à la fois le courage, la force et la ruse. Ce protée ne paroîtra point sous la forme d'un lion, d'un tigre, d'un dragon, d'une flamme dévorante ou d'un torrent impétueux. Notre amour-propre pour séduire notre raison, se montrera avec les attributs trompeurs de la justice, de la bienfaisance, de la générosité et de la prudence. Nous n'aurons pas la force de nous défier de ses ruses; en riant de notre confiance, et ne nous parlant que de vertu, il nous conduira à tous les vices, ou du moins nous rendra esclaves de celui auquel nous sommes les plus enclins.

Mais, pour ne faire à mes reflexions que l'honneur qu'elles méritent, je crains bien, je vous l'avoue, que malgré toutes les précautions dont je viens de vous entretenir, notre amour-propre ne nous déguise encore souvent nos vices. Mais du moins nous n'aurons rien à nous reprocher, et nous connoîtrons les principaux ennemis que nous portons dans notre cœur. Nous saurons à qui nous devons adresser nos coups, et c'est déja beaucoup. Si dans ces sortes de combats que nous aurons le courage de livrer, nous sommes d'abord vaincus, il est certain que ne nous laissant point abattre, par quelques mauvais succès,

succès, nos défaites nous apprendront enfin à vaincre : une première victoire nous rendra la seconde plus facile. Après avoir appris à nous connoître nous-mêmes, nous pourrions triompher de tous les vices, de toutes les foiblesses qui nous tyrannisent, si nous avions la constance de ne nous pas lasser de cette guerre continuelle. Nous pourrions même donner au monde le spectacle d'un sage que les stoïciens, malgré la sévérité de leur doctrine, seroient obligés d'estimer.

J'en doute, dis-je alors à Valère, vous connoissez la doctrine sauvage des stoïciens ; crime atroce, faute légère, tout est égal pour eux, et ils prendroient la liberté de condamner sévèrement votre sage. Quoiqu'il en soit, ajoutai-je, j'aurois bien de la peine à me livrer à la douce espérance que vous me présentez. Permettez-moi de vous le dire, il y a bien loin de cette connoissance de soi-même, dont vous venez de m'apprendre la route, la méthode et les secrets, à cette perfection dont vous me flattez, pour me donner sans doute le courage d'y aspirer.

Cette connoissance fût-elle parfaite, ce qui est impossible, ou du moins extrêmement rare, puisque nous n'avons vu encore qu'un So-

crate, il me semble qu'elle ne suffiroit point pour nous rendre irréprochable. La nature nous a condamnés, je crois, à ne jamais nous dépouiller entièrement des foiblesses qui sont une suite nécessaire de l'union de notre ame avec notre corps, et d'une ame qui ne pense que d'après les idées que lui fournissent nos sens. N'est-il pas prouvé que notre raison, incapable d'une attention continuelle sur le même objet, s'assoupit malgré elle, ou n'a plus que des pensées confuses? Nous savons tous par expérience qu'un léger dérangement dans un de nos viscères, suffit pour nous jetter dans une langueur qui nous empêche de penser. Qui ne sait pas qu'un mouvement trop vif dans notre sang, altère, ou plutôt comprime et dérange les organes de notre cerveau, et que notre ame, qui erre alors à l'aventure, tombe dans un vrai délire? Notre raison ne peut rien contre ces accidens; mais qui me répondra qu'elle n'est pas également impuissante dans cet état d'anéantissement ou de frénésie que les passions occasionnent quelquefois? Pour justifier leur folie, Cliton et Délie disent; cela est plus fort que moi. Ils ont tort; ni l'un ni l'autre n'est fait pour éprouver le trouble des grandes passions. Mais ne pour-

roit-il pas arriver qu'un homme raisonnable, qui ne voudroit pas succomber, qui n'aimeroit point ses foiblesses, comme Cliton et Délie aiment les leurs, se trouvât tellement embarrassé de ses passions, qu'il ne pût leur résister ?

Mais, mon cher Valère, continuai-je, laissons ces propos; et puisque vous m'avez appris à me connoître moi-même, permettez-moi de vous consulter sur quelques idées que vos réflexions m'ont fait naître. Il ne suffit pas d'apprendre à se connoître ; il faut savoir quel avantage on peut retirer de cette connoissance, pour parvenir au degré de perfection dont chacun de nous est diversement susceptible. Il me semble que notre raison a besoin d'une étude particulière, pour ne point tenter d'entreprise impossible et par conséquent inutile : il me semble que j'ai besoin de beaucoup d'art dans la guerre que je prépare contre mes passions ; dès qu'elles s'apercevront que je veux les attaquer ; elles me feront une guerre de chicanne, et si je ne me conduit pas avec autant d'habileté qu'elles, je tomberai nécessairement dans quelque embuscade, et je serai défait à plate couture.

Je vais vous faire mieux entendre ma pensée.

N'est-il pas vrai que je dois commencer par me proposer une fin raissonnable si je veux réussir; c'est-à-dire ; ne point aspirer à une sagesse qui ne peut appartenir qu'à un ange ? Pour étouffer en moi le principe de toute foiblesse et de toute imperfection, il faudroit m'ôter mes sens, et priver mon ame du sentiment qui la porte invinciblement à s'aimer et par conséquent à chercher le plaisir. La nature a trop bien travaillé à unir mon ame et mon corps, pour que je puisse espérer raisonnablement de les séparer ; mais quand je réussirois à réaliser cette chimère des stoïciens, quel en seroit le fruit? je tomberois, comme le dit Archytas, dans une stupeur aussi funeste à la nature humaine que les mouvemens les plus impétueux des passions, et pour éviter le vice, je me rendrois incapable de la vertu. Je n'existerois plus en quelque sorte, parce que sans plaisir et sans douleur, je deviendrois incapable de toute action.

La vertu, dit un célébre Pythagoricien, ne consiste pas à étouffer en nous les passions, en nous rendant insensibles, mais à les unir et à les lier ensemble par une sage et savante disposition. De même, ajoute Théagis, que la santé du corps résulte du mélange modéré

du chaud et du froid et de l'action réciproque des fluides et des solides ; la sagesse de l'ame se forme de l'accord qui règne entre la raison et les passions. Vous ne ferez point, dit-il encore, une musique agréable en supprimant les sons graves ou aigus, mais en les mêlant et en les tempérant les uns par les autres ; et c'est ainsi que des passions mêlées et subordonnées les unes aux autres, le vice disparoît et la vertu se montre dans tout son éclat.

Si cette doctrine, comme je n'en doute point, est la vraie philosophie des hommes, vous conviendrez que la nature, en faisant des êtres aussi bizarres que nous le sommes, nous a condamnés à une éternelle imperfection. Je ne suis pas surpris que Salomon ait dit que l'homme le plus sage pêche sept fois par jour. Comment en seroit-il autrement, puisque notre ame, pour sortir de son profond sommeil, a besoin que nos sens la réveillent? Immobile et sans action, il faut que le plaisir ou la douleur la mette en mouvement ; notre raison arrive ordinairement trop tard, et presque toujours sans succès, parce qu'elle est d'avance corrompue par l'approche du plaisir, ou effrayée par la crainte de la douleur. Jamais

notre raison n'est donc assez calme ni assez dégagée de l'impression des sens, pour n'être pas obscurcie et troublée par quelque intérêt qui lui est étranger. Pourquoi ? C'est, vous répondra l'écrivain qui a le plus observé et le mieux connu les hommes, qu'il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

Puisque nous ne pouvons être sans passions, et qu'elles nous communiquent le mouvement dont nous avons besoin, approuvons-en donc l'usage, mais apprenons à les régler pour n'en être pas les esclaves. N'aspirons point follement à les étouffer : car en nous proposant une fin chimérique, nous ne pourrions employer que des moyens insensés pour y parvenir, et dès-lors, notre raison, affligée et rebutée, s'accoutumeroit au triomphe de nos passions, et n'oseroit plus les combattre. Quel conseil me donnera donc la connoissance que j'aurai acquise de moi-même, et fortifiée par l'étude de mes pareils ? Ce sera, si je ne me trompe, de me servir des passions mêmes contre les passions, de les armer les unes contre les autres pour les affoiblir, et m'en rendre ainsi plus aisément le maître. Sans

cet art, sans cette politique, qui m'apprendra à rompre l'alliance des passions et diviser leurs intérêts, je n'obtiendrai aucun avantage sur elles. Tandis que l'une me sollicite par l'amour du plaisir, et s'empare toute entière de moi, en me promettant un bonheur parfait, à quoi me serviroit une raison à moitié troublée, et prête à m'abandonner? Elle rassemblera, j'y consens, les restes épars de sa morale; elle me dira avec le plus d'emphase qu'il lui sera possible, qu'il n'y a de mal que dans le vice et de bien que dans la vertu; elle me dira que l'homme se dégrade en obéissant à sa passion, parce qu'il soumet à un instinct physique et grossier la partie la plus noble de lui même, et destinée par la providence à nous gouverner. Mais avec tous ces beaux discours, qui sont très-vrais, il me semble, et j'en ai l'expérience, que je n'obtiendrai rien de mes passions rebelles et séditieuses; je ressemblerois à un orateur qui, ignorant assez son art pour être persuadé qu'il suffit de parler à l'esprit, négligeroit de remuer le cœur. J'écouterois ma raison avec la même froideur que je lis la morale d'Aristote. Il m'apprend à connoître le cœur humain; je suis instruit; je puis raisonner sagement du

bien et du mal ; mais pour devenir meilleur, j'ai besoin de Platon qui parle à mon cœur, qui m'intéresse en faveur de la vertu, et me fait concevoir un juste mépris pour le vice.

Ma raison commencera à se faire entendre ; elle pourra combattre avec succès la passion qui m'attaque, lorsque, s'armant des forces de ma vanité ou de mon orgueil, elle m'avertira de craindre d'être dupe et de m'épargner un repentir humiliant. Voulez-vous, me dira-t-elle, vous dont l'esprit est éclairé, ressembler à cette multitude ignorante pour qui l'instant présent est tout, qui court après des fantômes qui lui échappent, ou ne laissent entre les bras qui les embrassent que la honte et le repentir ? Ce n'est point par humeur, ajoutera-t-elle quelquefois, que je vous invite à fuir le plaisir qui se présente à vous ; mais examinez si le retour n'en est pas plus amer que la jouissance n'en est douce. Obéissez au penchant que vous a donné la nature ; mais craignez d'abuser des faveurs qu'elle vous a prodiguées. Vous êtes entouré de plaisirs, mais au lieu de les prendre au hasard, vous devez les choisir. Songez que le bonheur d'aujourd'hui ne doit point nuire, si vous êtes délicat et homme d'esprit, au bonheur de demain,

et de l'année prochaine. N'ayez pas la sottise d'imiter Ganton, qui, trompé par la mode et son imagination, est à quarante ans blâsé sur tous les plaisirs. A charge à lui-même, après avoir abusé de toutes les voluptés, il auroit besoin qu'on en imaginât de nouvelles, et que la nature lui créât un sixième et ensuite un septième sens pour le retirer de cette stupidité où des passions trop-tôt satisfaites, et jamais combattues l'ont fait tomber.

Vous voyez que notre vanité et notre orgueil, si propres à nous rendre ridicules et méprisables, se dénaturent, pour ainsi dire, quand notre raison s'y associe. Ces passions en nous préservant d'un vice agréable, prennent une teinture de prudence et d'amour de la gloire. Ce n'est pas sans motif que la nature a placé dans chacun de nous un fond de paresse que notre raison doit souvent appeller à son secours pour opposer une digue au torrent des passions. Cette paresse qui veut se satisfaire, mais se satisfaire par le repos et l'inaction, aura cent raisons pour nous convaincre que nous achetons trop cher le plaisir ou le bonheur que nous promettent les passions qui la contrarient. Son éloquence, quoique molle et douce, prêtera une force con-

sidérable à la raison. Que Fagus se seroit épargné de regrets, de peines, de repentirs, s'il eut opposé sa paresse à son ambition ! culbuté, déchu de toutes ses grandeurs, il se dit aujourd'hui qu'il est impossible de faire le bien; il n'a pas tort; mais que ne se le disoit-il plutôt ? Si sa raison, pour dissiper son ivresse, l'avoit d'abord flatté en louant son amour du bien public, et le courage qui le portoit à se mettre à la tête d'une république en décadence, pour la rasseoir sur des fondemens solides; et qu'elle l'eut ensuite supplié d'expliquer par quels admirables secrets, par quelles ressources ingénieuses et profondes il vouloit venir à bout de son entreprise, c'est alors que sa raison auroit pu le dégoûter de son ambition avec le secours de sa paresse. Hélas ! mon cher ami, lui auroit dit cette paresse, si ce n'est que cela que vous méditez, ce n'est pas la peine de troubler notre repos et de nous tracasser. Quelque peu intelligente que soit la paresse lorsqu'il ne s'agit pas de ses intérêts, elle ne manque point d'esprit quand elle est offensée. Elle auroit trouvé cent bons argumens pour prouver à Fagus l'ineptie de sa politique, et qu'il est insensé de s'exposer aux

inquiétudes, aux périls, aux disgraces des grands emplois pour n'exécuter avec emphase que de petits projets, dont le succès ménagé avec beaucoup de peine ne produit aucun bien ni aucun changement réel.

La crainte est encore une excellente alliée dont notre raison peut et doit se servir avantageusement; elle est très-propre à nous rendre disciplinables, parce qu'elle émousse l'amour-propre qui nous ramène continuellement à nous-mêmes. M'apprenant à ne m'aimer que de la manière qui m'est la plus utile, toutes mes passions sont obligées de dissimuler et de se cacher en partie. Cette feinte imite la prudence, la générosité, et je me trouve lié à mes pareils par ces mêmes passions qui ne s'occupent que de mes intérêts personnels. Quel labyrinthe obscur que le cœur humain, mon cher Valère! ce ne seroit jamais fait, si après vous avoir parlé des trois passions dont la morale peut faire le plus grand usage, je voulois entrer dans le détail de tous les secours que notre raison peut tirer de la colère, de la jalousie, de l'envie, de l'amour, de la haine, de l'ambition même et de l'avarice, pour résister aux passions et les empê-

cher de nous gouverner de la maniére la plus despotique.

Ce n'est que par la connoissance la plus approfondie du cœur humain, que notre raison peut parvenir à se servir de ces espèces de Croates et de Pandoures pour gagner quelques batailles et prendre l'autorité qui lui convient. Mais vous voyez en même temps, mon cher Valère, à combien de dangers nous restons exposés. Malgré l'attention avec laquelle nous voulons veiller sur nous-mêmes, nous aurons malgré nous mille distractions : *nullæ res humanæ assiduam muneris functionem ferre possunt*; et les passions, dont quelqu'une est toujours en action, profiteront de cet assoupissement pour étendre leur autorité. D'ailleurs, ne me méprendrai-je jamais dans le choix de la passion que je dois appeller à mon secours ? Mise une fois en mouvement, ne m'emportera-t-elle pas malgré moi plus loin que je ne voulois ? N'abusera-t-elle jamais du service qu'elle m'aura rendu ?



On n'est pas homme impunément, et nous avons besoin de quelques imperfections, pour nous débarrasser de plusieurs grands vices. Je ne crois donc point m'écarter des règles de la plus exacte morale, en disant,

que nous devons d'abord nous garder de faire le projet insensé d'être souverainement sages. S'est-on étudié ? On ne tardera pas à se dire qu'on porte en soi, comme le vertueux Nicole, la semence de tous les vices, et qu'on est destiné à n'être que médiocrement vertueux.

Suus uni cuique circumscriptus est locus,
Quem preterire sine periculo non licet.

C'est le sentiment du second de nos fabulistes ; il m'avertit ailleurs de ne pas imiter, je ne sais quel jouaillier mal-adroit qui, à force de travailler une pierre précieuse pour en ôter une petite tache, la perdit entièrement.

Periculosum est vitia quædam tollere.

J'ajouterai avec Despréaux :

En ce monde il n'est point de parfaite sagesse ;
Tous les hommes sont fous, et malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entr'eux que du plus ou du moins.

N'en soyons point surpris, puisque c'est bien plus par le secours des passions que par celui de la morale que nous pouvons empêcher notre raison de tomber et de croupir dans la servitude misérable dont elle est sans cesse menacée. Tenons notre ame dans l'équi-

libre le plus parfait qu'il nous sera possible: Je sais bien que malgré tous mes efforts, la balance penchera toujours un peu de quelque côté, mais ne tombant dans aucun de ces vices extrêmes qui nous subjuguent, ma raison pourra encore se faire entendre, et profiter de ses défaites mêmes pour étendre de jour en jour son autorité.

Heureux les hommes, mon cher Valère, qui sont nés sous un de ces gouvernemens, dont toutes les lois de concert appeloient les citoyens à la vertu ! Dans les beaux temps de Sparte et de Rome, les Spartiates et les Romains n'avoient pas besoin de prendre la peine de s'étudier et de se connoître ; ils n'avoient qu'à s'abandonner au génie de leur république, pour être sans effort ce que nous ne serons jamais aujourd'hui, malgré l'attention la plus vigilante et la plus exacte à nous observer. Il leur étoit inutile de connoître l'art de réprimer les passions en les opposant les unes aux autres, et de les diriger au but que doit se proposer la raison. La loi s'étoit chargée de cet emploi : sa sagesse écartoit les tentations propres à donner à une passion trop d'empire sur les autres, et toutes obéissant ainsi à l'amour de la liberté, de la patrie,

de la justice et du bien public, en prenoient le caractère, et ne servoient qu'à donner plus de force et d'activité à ces vertus.

Nous Européens, nous obéissons, au contraire, à des gouvernemens, l'ouvrage des circonstances, des événemens et du hasard. Comment aurions-nous réprimé des passions dont nous n'avons jamais connu les dangers? Elles nous ont donc opprimés : l'intérêt public a été sacrifié à l'intérêt particulier. On a vendu sa liberté à vil prix, et dès-lors il n'y a plus eu de patrie pour nous. On a donné à ceux qui doivent nous gouverner, et s'immoler à notre service, on leur a donné, mon cher Valère, un pouvoir qui devoit les corrompre, parce-qu'il étoit impossible qu'ils n'en abusassent pas pour satisfaire des passions qui n'avoient aucun frein; et la justice n'a plus habité parmi nous. La corruption des grands, comme un torrent impétueux, s'est répandue sur la nation entière qu'elle a submergée, et tout a été dévasté; en éprouvant le ravage des passions, on n'a point ouvert les yeux. Notre politique, au contraire, a espéré de les régler ou de les purifier, en leur donnant sans cesse un nouveau degré de force. De-là cette cupidité sans bornes qui

ci ort

abrutit également les pauvres et les riches. De-là cette ambition vile qui peut se placer dans le cœur du dernier des polissons, et que l'intrigue conduira bientôt au faîte des grandeurs, pour achever de nous tourner la tête.

Croirez-vous, mon cher Valère, qu'il soit aisé, qu'il soit possible dans une pareille société d'aspirer à la vraie sagesse ? Quelques personnes que la nature a traitées plus favorablement, et dans qui une fortune médiocre n'a point altéré et corrompu les dons de la nature, pourront peut-être s'initier aux secrets de la philosophie; mais je crains qu'on ne s'aperçoive qu'ils ont respiré un air contagieux ; ils ne seront pas malades, mais ils seront infirmes et sans vigueur. Il ne suffit pas à l'homme de bien de connoître les vices auxquels il est le plus enclin, et de les combattre ; il doit se prémunir contre les vices de ses compatriotes, et résister à la séduction de l'exemple. Plus un désordre est général et accrédité, plus il me paroît difficile de ne pas succomber. Notre raison, comme nos yeux, se familiarise avec les objets qui nous entourent continuellement; et quel avantage n'en peuvent pas tirer nos passions pour

nous

nous subjuguer ? C'est envain que la raison appelleroit alors à son secours les trois passions dont je viens de vous parler. Dans un délire général, je ne craindrois point de me faire mépriser en y participant. Bien loin de-là, j'imiterois peut-être Jucundus qui met sa gloire à outrer le vice à la mode, et qui est loué par ceux qui vont l'imiter. Ma paresse me préservera peut-être de cet excès de Jucundus, mais elle me conseillera de marcher à la suite des autres.

J'en reviens, mon cher Valère, à l'art avec lequel il faut profiter de la connoissance qu'on a acquise de soi-même, pour se corriger de ses vices. Les personnes qui sont gouvernées par plusieurs passions d'une égale force, paroissent d'abord avoir un grand avantage sur les autres; cet équilibre que je demande, ne leur donnera, ce semble, aucune peine à conserver; la sagesse, en quelque sorte ne leur coûtera rien, et j'ai souvent envié leur sort. En faisant des réflexions plus profondes je me suis détrompé. Faites-y attention, et vous verrez que ces hommes qui sont par la nature ce qu'il faut devenir par le secours de la philosophie, ont plusieurs petits vices, et n'ont en effet aucune vertu. Les passions

ne laissent dans leur cœur ni dans leur esprit aucune trace profonde ; ils sont incapables de se connoître, leur foible raison, parce qu'ils sont sans caractère, ne démêlera rien de fixe et de certain dans ce cœur qui obéira successivement à tous les objets qui le frapperont. Cet homme croira n'avoir rien à se reprocher, et tandis qu'il devroit tâcher de se donner un vice bien décidé dont il pourroit peut-être se corriger, il s'applaudit, si je puis parler ainsi, de son néant, et sera éternellement et tour-à-tour le jouet de toutes les passions basses, frivoles et ridicules qui se presenteront à lui; c'est au bonheur des événemens et des circonstances qu'il devra de n'être pas entraîné dans les fautes et les erreurs les plus considérables.

Vous avez raison, me dit alors Valère; on ne peut donner aucun conseil utile à ces automates; leur sort me fait pitié, mais je redoute une passion dominante. On nous l'a dit :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Je ne vois pas trop ce que vous pouvez attendre de toutes ces petites passions, que vous voulez armer contre celle qui les domine;

tout ce que vous venez de me dire, me prouve qu'il ne suffit pas de se connoître pour se corriger, et que j'ai eu tort de vous promettre un sage digne des éloges des stoïciens. Mais voyons, je vous prie, quel plan de conduite vous prescrivez contre la passion dominante qui jusqu'à présent n'a jamais été vaincue, et qui, au contraire, fait sans cesse de nouveaux progrès.

Mon cher Valère, repliquai-je, il est vrai qu'une passion dominante est une terrible ennemie ; mais je suis persuadé que plusieurs philosophes, à l'exemple de Socrate, sont parvenus à établir l'empire de la raison sur leurs passions, et j'en connois qui y travaillent avec succès. Si je laisse à ma passion dominante un libre cours, je dois m'attendre à en être opprimé de la manière la plus rigoureuse. Mais si ma négligence a des suites funestes, quelle ne sera pas la servitude de la part des hommes, qui bien loin de se défier de leur passion dominante, travaillent au contraire à lui donner plus d'audace et de force ? Leur raison, pour ainsi dire, trompée par les plaisirs que leur donne ou leur promet cette passion, se sert de ses forces pour écraser les passions qui pourroient la combattre.

Voyez tous les Crinitus dont le monde est rempli. Pourquoi sont-ils ensevelis dans la passion qui les domine ? C'est qu'ils n'ont jamais voulu, quand il en étoit encore temps, se servir de plusieurs petites passions subalternes qui les chatouilloient, pour combattre une passion qu'ils aimoient, et dont ils attendoient tout leur bonheur.

Ce n'est point en livrant des combats, mais en me tenant sur la défensive, que je puis me promettre des succès. J'ai affaire à un Annibal, et, au lieu d'être un Varron, je dois imiter Fabius. Si je veux remporter une victoire trop éclatante, elle ne servira qu'à rendre plus active la passion dont je veux me débarrasser. C'est la maladresse d'Ariston qui me fait naître ces réflexions. Il ramasse ses forces pour vaincre son avarice, et après un grand effort, il parvient à faire un acte de magnificence. C'est pour lui qu'a été fait le proverbe, *il n'est chère telle que celle de vilain.* Mais le repentir suit nécessairement sa folle prodigalité. Si je voulois vous parler en poëte, je vous dirois que tandis qu'Ariston, ni gai, ni triste, n'ose jouir de son festin, l'avarice dans un coin de la salle à manger, rit de cette ridicule profusion. Bien loin de

se croire vaincue, elle menace Ariston de le punir sévèrement. En effet je le vois qui se replonge plus avant que jamais dans son avarice, et par une épargne sordide de plusieurs mois, réparera l'erreur momentanée de sa profusion. Encore trois ou quatre victoires pareilles, et je vous réponds qu'Ariston deviendra par les recherches subtiles et ingénieuses de son avarice, un personnage propre à orner notre théâtre.

C'est par des négociations que nous devons préparer la défaite de ce redoutable ennemi. Cachons-lui nos desseins, pour le prendre au dépourvu. Accordons-lui beaucoup pour obtenir quelque chose; et dès que notre passion dominante nous aura accordé un ou deux articles en apparence peu importans, vous éprouverez qu'elle sera plus traitable. Une seconde négociation dans laquelle je prendrai encore le ton d'un suppliant, me mettra en état d'en commencer une troisième, et ma raison traitera alors avec plus de dignité. Je sais que cette doctrine, mon cher Valère, je sais que ce procédé, en apparence pusillanime, déplaira à quelques philosophes et à quelques dévots, qui, dans leurs discours, exagèrent le pouvoir de la raison, mais dont

la conduite en prouve la foiblesse. Ils ne consultent que leur orgueil, et je les prierai de consulter la nature dont la marche n'est jamais précipitée ; notre raison et la vertu mûrissent avec plus de lenteur que les fruits. Il seroit insensé si d'un malheureux paysan qu'on arrache à sa charrue on prétendoit en faire un grenadier le jour même qu'il joint son régiment, et qu'il ne voit encore qu'avec frayeur son épée, son mousquet et son fourniment. Donnez-lui le temps de se former, d'entendre ses camarades, de se plier à la discipline, il prendra peu-à-peu l'esprit de son corps et deviendra brave. Usons-en de même avec nous, et puisque d'un poltron l'art peut faire un brave soldat, pourquoi désespérerions-nous d'affoiblir notre passion dominante par un sage régime, et de rendre quelque dignité à notre raison !

Mais pour réussir dans cette entreprise, je voudrois qu'on ne s'en dissimulât pas les difficultes. Il faut prévoir d'avance les obstacles pour n'en être pas étonné. Un général doit connoître le pays où il veut porter la guerre ; il etudiera avec soin le génie, les mœurs et les forces de son ennemi. Pour nous préparer les mêmes succès, connoissons la nature de

nos passions. Quelques-unes sont propres à nous dominer avec empire. D'autres nous laissent plus libres. Celles-ci n'ont que des accès plus incommodes que dangereux ; les premières nous accompagnent par-tout, et forment le fonds de notre caractère. Je rangerois dans la première classe l'avarice, l'ambition, la volupté, la vanité, la crainte et la paresse, qui en effet nous tyrannisent. Les autres passions ne sont que les ministres et les instrumens de celles-là ; et notre raison, comme nous l'avons dit, peut s'en servir avec avantage.

De toutes les passions, la plus difficile à régler, c'est l'avarice, sur-tout si, tenant au faste par quelque coin, elle peut se déguiser sa turpitude, et ne se regarder que comme une prudente économie qui se prépare des occasions d'être généreuse et magnifique. Je gagerois que Clélie, Damophon et Pridéas, dans le moment qu'ils sont travaillés par un accès de faste ne s'aperçoivent pas d'un reste de vilenie qui ternit leur magnificence. Ils croyent m'inviter de la meilleure grâce du monde à jouir de la fête qu'ils me donnent, et je vois clairement qu'ils la trouvent trop

longue, et craignent que leurs convives n'épargnent aucun plat.

Il n'y a aucun remède contre une avarice qui nous aveugle à ce point, puisque la raison séduite est sa complice et lui applaudit. Mais je ne désespérerois pas d'une avarice bien conditionnée, contente d'elle-même, et qui ne chercheroit pas à se couvrir sous le manteau de quelque vertu. Dès que je vois que cette avarice tient à beaucoup de timidité et de défiance, j'ai l'endroit foible par où je dois l'attaquer. Je suis donc un poltron, me dirai-je, je crains donc des malheurs chimériques, et un avenir qui peut-être ne viendra jamais? Quelque peu d'élévation que j'aie dans l'ame, j'aurai de la vanité, et je la flatterai pour m'en servir à combattre cette poltronerie dont on rougit, et que personne ne veut s'avouer. Je l'attaquerai jusques dans ses derniers retranchemens, et si elle vouloit m'échapper en se cachant sous les attributs de la prudence, je lui représenterois que cette vertu n'est point une furie qui nous ait été donnée pour nous rendre malheureux. J'ajouterois que la prudence est notre sauve-garde, mais qu'elle doit se borner à prévenir les maux ordinaires

de l'humanité, et qu'en portant sa prévoyance au de-là, elle rend en quelque sorte présens des malheurs qui n'arrivent que très-rarement, et dont il est très-facile de se garantir si on n'est pas insensé. J'épargne dans ce moment, me dira peut-être mon avarice, pour me préparer dans un âge avancé les plaisirs et les commodités des richesses. Fort bien, je n'y pensois pas, répondrois-je, mais je voudrois que vous essayassiez d'avoir un avant-goût de ces plaisirs. Comme j'ai appellé au secours de ma raison ma vanité, j'invoquerai encore ici la volupté qui doit émouvoir mes sens, et me rendre moins agréables les lésines de l'avarice. Si je cherche à me cacher mon vice en me disant que je me sacrifie à ma famille, je me désabuserai, je me démasquerai moi-même, je me dirai que ma famille sait l'amour que j'ai pour elle, et que je ne suis qu'un franc avare, et occupé de lui seul, puisque je n'ai pas le courage de donner aux miens quelque légère partie des biens que je leur amasse avec tant de soin. Je rougirai malgré moi, et un reste de honte viendra au secours de ma raison. Je ne me flatte pas, mon cher Valère, de devenir par cet artifice, libéral, noble et généreux,

mais mon avarice sera moins sordide et moins basse, et j'aurai fait quelques pas pour m'approcher de l'economie.

Si j'ai l'ambition d'un sot, par exemple, de votre bourgeois du marais à qui la tête a tourné dans le faubourg St-Germain, ou d'Enautius qui veut être à la cour, ennuyer et amuser la reine, vivre familièrement avec les ministres, et paroitre avoir des affaires et du crédit ; je passe condamnation, et je m'avoue vaincu. Je ne tenterai même pas de me corriger, si passant de cette extrémité à celle qui lui est opposée, j'ai l'ambition de César, et ne puis me satisfaire qu'en devenant le maître du monde. Heureusement il n'y a plus de république romaine en décadence qui nous permette d'avoir une ambition sans bornes. Les misères que nos ambitieux désirent aujourd'hui, serviront elles-mêmes à les guérir, pour peu qu'ils ayent d'esprit ou que leur ame soit élevée. Il me semble que je considérerai moins les honneurs, les titres, les dignités, quand j'aurai fait observer à ma vanité qu'après les avoir obtenus, je ne me trouverai que l'égal de Ristias, de Pandolphe et de mille autres que je prends la liberté de mépriser. Si ma vanité ne me suffit pas, j'invoquerai

ma paresse, et s'alarmant nécessairement des peines et des inquiétudes qui accompagnent le pouvoir, et des intrigues obscures par lesquelles il faut le conserver, elle préparera toutes mes passions à être moins rebelles aux conseils de ma raison.

La volupté a des momens de lassitude et d'ennui. C'est quand mes sens sont émoussés ou punis de l'abus que j'ai fait des plaisirs, que ma raison peut commencer à se faire entendre. L'amour a des disgraces, vous m'entendez bien, Valère, et la table des indigestions; bons alliés dont je tirerai parti pour prouver à ma volupté que si elle a le sens commun, elle doit être précautionnée. Plus elle aime les plaisirs, plus elle doit craindre la douleur, et c'est de cette crainte vive et salutaire qu'elle apprendra à se prescrire elle-même des bornes. Une education mâle et vigoureuse nous garantit pour toujours de la tyrannie des voluptés. Une éducation molle et efféminée nous rend au contraire incapables de résister à l'attrait du plaisir et à la crainte la plus légère de la douleur. Dans cette situation malheureuse, l'ame a perdu sa force, la raison abrutie est accoutumée à obéir aux sens; et quand elle pourroit parler,

le voluptueux s'est déjà livré à une paresse qui le console de la fatigue ou de l'ennui de ses plaisirs. N'espérez rien de ce malheureux esclave ; il traînera douloureusement sa chaîne, jusques dans l'âge le plus avancé, à moins que par une espèce de prodige, il ne se soit dit de bonne heure, que les plaisirs, les sens et le goût des plaisirs s'usent, et ne soit préparé d'avance à substituer les plaisirs de l'ame à ceux des sens qui l'abandonnent. Je conseillerois à l'avare et à l'ambitieux d'oublier l'avenir, et au voluptueux de s'en occuper.

Si vous ne m'aviez pas accusé, mon cher Valère, de rêvasser politique dans mes châteaux en Espagne, je vous dirois que la volupté est de tous les vices le plus redoutable dans un état. Elle en annonce la dissolution, parce qu'elle rend les citoyens indifférens, et même durs les uns à l'égard des autres ; détruit l'autorité des lois, et donne encore aux vices, dont la politique sait quelquefois tirer parti, un caractère de foiblesse qui les rend souvent plus dangereux, et toujours inutiles. Mais abandonnons ces belles réflexions pour ne pas mériter vos reproches.

Nous sommes tous vains, et je ne sais si les hommes qui ont le plus de mérite et les

talens les plus distingués, se bornent à se rendre une justice exacte; les uns se décèlent en parlant trop d'eux-mêmes, et toute leur vanité perce à travers les expressions modestes dont ils se servent; et les autres se trahissent en écoutant avec trop de plaisir les éloges qu'ils ne méritent pas. Nous sommes si imparfaits et si sots, que la nature a bien fait de nous donner un bon fonds de vanité. Que ce vice nous serve du moins, je ne dis pas à nous corriger de nos autres vices, mais à les tempérer. En applaudissant à nos sottises, notre vanité ôte à l'ame tout son ressort. Pour annoblir cette passion, et la rendre plus utile, je voudrois lui associer l'orgueil, qui est susceptible d'une certaine noblesse, et nous apprend à nous respecter nous-mêmes. Voyez Aubius, c'est un personnage ridicule, il est à ses yeux aussi grand qu'il me paroît petit. Sa vanité lui fait excuser toutes ses fautes, mais son orgueil lui a persuadé qu'il doit valoir mieux que les autres hommes. Il craint tout ce qui pourroit le ravaler, et son orgueil le rend courageux et juste. En regardant quelques actes de vertu, comme des corvées de sa dignité, il les fera sans répugnance. Il se corrigeroit de tous ses défauts, si sa va-

nité ne l'avoit dejà convaincu qu'il est parfait. Vous riez, mon cher Valère, de ce personnage ; pour moi je n'ai pu m'empêcher de l'estimer, parce que je pouvois compter sur sa probité, c'est-à-dire, sur l'amour sincère qu'il avoit pour le bien qu'il ne connoissoit pas toujours, et qu'il blessoit quelque fois par maladresse, prévention et gaucherie d'esprit.

Je vous ai dit que l'avarice est, de toutes les passions dominantes, la plus incorrigible et la plus indisciplinable; je me rétracte en songeant au malheureux Brudius. Il craint le tonnère, les araignées, les crapauds, et sa crainte a ouvert son ame à toutes les superstitions ; tout est pour lui un signe de malheur. S'il fait beau, il craint qu'il ne pleuve ; s'il pleut, il n'espère plus que le beau temps revienne ; s'il entend parler de Cartouche, il en a peur, quoiqu'on en soit débarrassé depuis plus de cinquante ans. Il craint le guêt, il craint le lieutenant de police, il craint la solitude d'une rue quand il se retire. Est-elle fréquentée, il craint les passans ; il craint les *quiproquo*, et qu'on ne le prenne pour un autre ; il ne se couche point sans avoir deux pistolets sur sa table de nuit ou sous son

chevet. Il n'est pas sûr de la fidelité de son laquais qui le sert depuis vingt ans, parce qu'il sait qu'il y a quelques exemples de scélératesse après vingt ans de probité. Il ne profite pas de la mode que nous avons prise d'aller sans épée, grand avantage pour un poltron qui veut éviter toute occassion de se battre. Il conserve cette épée qu'il ne pourroit tirer sans s'évanouir; la redoutant dans les autres, il s'est accoutumé à la regarder comme une défense, et croit qu'elle servira à imposer aux passans. Il s'imagine que tous les hommes veulent lui nuire, comme s'il en valoit la peine; lui, pour qui les plus méchans n'ont qu'une pitié méprisante. En écrivant à son ami, il craint de se compromettre, et il mesure tous ses termes. Il relit sa lettre, où il ne dit rien, et s'accuse d'indiscrétion. Il la déchire, et s'applaudit d'en écrire une seconde, parce qu'il sait qu'on décachète les lettres à la poste. Il ne verra point un grand ou un homme puissant sans s'humilier et craindre son autorité; son égal ou son inférieur lui fait peur; c'est peut-être un espion, ce peut être un de ces hommes que la fortune destine à une grande place, et dont le ressentiment est implacable. Je

voudrois que Brudius pût s'enterrer comme un lapin dans son terrier, et n'en jamais sortir ; mais je ne sais si les fantômes qui l'agitent parmi nous ne l'y accompagneroient pas ; on n'a pas tort de dire qu'on ne se corrige point de la peur. Ce n'est pas qu'un peu de bon sens ne suffît pour corriger Brudius ; mais une excessive poltronnerie est incapable d'écouter la raison, ou plutôt la raison est elle-même engourdie, et change tous les objets aux yeux de l'homme timide ; les passions dont elle pourroit s'aider, lui paroissent téméraires et insensées.

Personne n'est plus incommode à soi-même qu'un poltron ; le paresseux, au contraire, est de tous les hommes vicieux le plus heureux. Il faut l'excuser et le plaindre de ce qu'il s'applaudit de sa paresse. En vérité, mon cher Valère, tout bien pesé, les biens de ce monde ne valent pas la peine qu'on se donne pour les avoir. Restez chez vous Brunus ; à quoi bon vous habiller ? Votre robe de chambre, votre bonnet, vos pantoufles sont bien plus agreables que les trois quarts des sociétés où l'on parle beaucoup pour ne dire que des riens ; la médisance même y est insipide. Je vous pardonne un

vice

vice qui vous rend inutile; mais combien l'action des autres hommes n'est-elle pas funeste ? Ce que je vous dis, votre raison vous le dira, et vous serez aussi incorrigible que le poltron. Pour l'arracher à sa paresse, il auroit besoin d'une grande passion; mais faites attention qu'il n'en est pas susceptible. Son ame est amollie par l'oisiveté et l'incurie de ce qui l'entoure, comme l'est celle du voluptueux par l'usage trop fréquent des plaisirs. Une autre passion qui voudroit partager l'empire avec la paresse, le fatigueroit, et ne peut par conséquent contribuer à le corriger.

En voilà assez, mon cher Valère; il seroit trop long d'examiner en détail chaque passion, et voir l'usage qu'on en peut faire pour les tenir toutes dans cet équilibre qui les rend dociles, parlons mieux, qui les rend moins rebelles à la raison. Je pourrois ajouter à ce que je viens de dire, quelques remarques sur la manière dont il faut se servir de ses passions pour s'en rendre le maître. Il faut se défier de toutes, car elles sont toutes dangereuses; mais les unes le sont moins que les autres, et faites attention que vous pouvez négliger

celle que je dois redouter le plus ; parce que nous n'avons pas les mêmes affections, et que, par un bienfait de la nature, ou par une suite de notre éducation et de nos habitudes, notre cœur est plus préparé à recevoir une passion qu'une autre. Cette théorie seroit inutile aux personnes qui se sont étudiées elles-mêmes, et qui sont parvenues à se connoître par les moyens que vous m'avez indiqués : leur esprit leur découvrira sans peine toutes les vérités que je pourrois ajouter ici. Pour les autres, que pourroit-on leur prescrire ? Cette multitude, abandonnée à ses erreurs et à ses préjugés, obéit aveuglément à toutes les passions, et ne résistera jamais à l'espérance du bien ni à la crainte du mal.

Cette philosophie, dont nous nous entretenons, s'étudier, se connoître et se servir des passions pour arriver au bonheur dont nous sommes susceptibles, c'est une philosophie dont un très-petit nombre d'hommes est capable. Il faut n'être placé par la fortune ni dans ce rang abject, où le peuple, pressé par des besoins nécessaires et toujours renaissans, vit en brute et ne connoît point la vertu. *Malè suada fames;* ni dans cette autre extré-

mité, où un enfant corrompu par les richesses et les grandeurs qui entourent son berceau, est condamné à ne jamais connoître la vérité. Les uns sont trop petits, les autres sont trop grands pour savoir qu'ils ont une raison qu'il faudroit consulter. Entre ces deux espèces d'animaux qui portent une figure humaine, il y a une classe nombreuse d'hommes que leur fortune prépare à la philosophie, en les tenant également éloignés des inconvéniens de la pauvreté et des richesses. Mais parmi ces hommes favorisés du ciel, combien y en a-t-il qui connoissent le bonheur de leur situation? *Apparent rari nantes.* Dans une mauvaise république, ils sont tous corrompus de bonne heure par une mauvaise éducation. Leur vanité leur persuadera qu'ils sont des personnages, parce qu'ils ne sont pas confondus avec la dernière classe; et le mépris injuste qu'ils ont pour elle les prépare à une admiration imbécille pour la grandeur des grands et les richesses des riches. De-là cette ambition et cette avarice dont on ne songera jamais à se corriger, parce qu'elles seront toujours nourries et excitées par les mœurs publiques. Je me rappelle une belle sentence de Quinte-

Curæ; *homines cum se permisere fortunæ etiam naturam dediscere.*

L'homme assez heureusement né pour n'être point choqué de sa médiocrité, est le seul qu'on puisse initier aux secrets de la philosophie. Dés que ma fortune ne me déplaira pas, j'apprendrai bientôt à en être content. Voyant sans envie les titres, le faste et le luxe des grands, je n'aurai pas besoin de faire un grand effort sur moi-même, pour en découvrir le néant et les inconvéniens. Je me dirai, avec Horace, que les grands sont esclaves de leur fortune, qu'elle les assujettit à mille devoirs que la nature ne nous a pas imposés, que je suis libre, et que je jouis de tous les avantages de ma liberté.

Si je suis parvenu à être content de ma fortune, je puis me dire à moi-même que je suis exempt de la plupart des vices qui tourmentent si cruellement les hommes; je suis alors en état de m'étudier et de me connoître; je ne me fuirai point; je ne craindrai point de sonder les replis de mon cœur, puisqu'il est débarrassé des deux passions qui traînent à leur suite tous les vices. Vous conviendrez, mon cher Valère, que je pourrai rentrer avec plaisir en moi-même; j'y rentrerai comme

un père de famille rentre dans sa maison, quand il est sûr d'y trouver une femme appliquée à ses devoirs, des enfans bien nés et des domestiques affectionnés. Il entretiendra sans peine le bon ordre et la paix dans sa famille. De même, en étant satisfait de ma fortune, je tiendrai sans effort mes passions dans cet équilibre qui est l'objet et le terme de la philosophie. Il me sera facile de me faire un bonheur proportionné à mon état. Mes passions tranquilles ne m'offriront que des plaisirs simples et innocens, et ma raison, qui n'en sera point troublée, jugera sans peine que c'est de ces plaisirs que résulte le vrai bonheur. L'habitude de la paix que j'aurai avec moi-même, fortifiera de jour en jour ma raison, et je plaindrai sans aigreur les folies des hommes. C'est alors que je pourrai me croire véritablement philosophe et heureux. Suis-je dans une république corrompue? Je m'applaudirai de n'être rien, et je résisterai par conséquent sans peine aux promesses et aux espérances par lesquelles on tenteroit de m'arracher à ma précieuse obscurité. Dans une république bien constituée, j'applaudirois aux vertus et aux talens des magistrats qui la font fleurir. Si on exige de moi que je

porte la main au gouvernail, je le ferai, parce qu'on est citoyen dans un pareil état, et qu'il n'est pas impossible d'y faire le bien. Je quitterai sans regret un emploi que je n'aurai pas désiré. Je me retrouverai seul avec moi-même, et d'autant plus satisfait de n'exercer ma magistrature que sur mes passions, que j'aurai éprouvé que l'honneur de gouverner, la société même la plus sage, est un fardeau dont il est doux à un honnête homme de se débarrasser.

DES TALENS.

Le temps a continué à être beau, mon cher Cléante, et nous en avons profité pour nous rendre à notre promenade ordinaire; elle auroit bien perdu de son mérite, si Cléophon n'avoit continué à nous instruire. En arrivant, Cléon et moi nous trouvâmes Damis qui se promenoit d'un air assez rêveur; il reprit sa gaieté en nous abordant. Je vous attendois avec impatience, nous dit-il; car il y a, je crois, une heure que je m'abandonne à des idées qui me paroissent moitié raisonnables, moitié insensées, et que je me garderai bien de dire à Cléopbon; mais je vous crains moins, et vous êtes plus indulgens. Je me faisois donc une peinture charmante de la société, si les talens eussent été plus communs; qu'au lieu de se succéder, ils eussent toujours paru à la fois, et sur-tout qu'on ne trouvât pas tous ces siècles de stérilité, où la nature, comme épuisée par les biens qu'elle a répandus à pleines mains, semble se

reposer trop nonchalamment. C'est ce qui a fait dire à des poëtes et même à des orateurs, qu'elle a besoin d'amasser des matériaux, et de travailler pendant une longue suite d'années, pour préparer la naissance d'un grand homme.

Me conseilleriez-vous d'entretenir Cléophon de ces rêveries? Toujours escorté de son Leibnitz et de son Condillac, et dans le fond, je ne puis le blâmer d'être en si bonne compagnie, il me diroit avec son optimisme, que nous sommes faits pour profiter de ce qui est, et non pas pour en juger; et que notre ame embarrassée de nos sens, s'élève autant qu'elle peut pour atteindre à sa dignité, mais qu'il faut prendre la peine de mourir pour nous instruire parfaitement. D'ailleurs, je me rappelle qu'il nous disoit hier qu'il y a des Descartes, des Corneille, des Turenne, et cent grands hommes qui, faute d'éducation, languissent inconnus dans leur misère ou leurs richesses. Il me diroit aujourd'hui que c'est notre faute, si tant de biens sont perdus pour nous. En effet, que n'imitons-nous ces républiques célebres dont les institutions étoient si propres à développer et faire percer le génie? Au contraire, nous n'avons, pour ainsi dire, travaillé qu'à lui donner des entraves. Nous

avons mis tant de barrières par-tout, que Marius, dans la plupart des états de l'Europe, auroit bien de la peine à devenir un simple capitaine d'infanterie.

Vous voyez que je commence à profiter des leçons de Cléophon. Cependant, convenez, mes amis, que nous jouirions d'un sort bien agréable, si au lieu de trouver par-tout ce fonds de bêtises qui, en dominant dans le monde, retarde les progrès de l'esprit humain, et nous expose à des chûtes qui font frémir, nous rencontrions par-tout assez de lumière pour accueillir les talens, les multiplier, et comme Cléon le désire, fixer peut-être l'idée du beau, ou du moins prévenir ces décadences subites qui déshonorent notre raison. Puisqu'enfin, nous sommes capables de toutes les grandes choses auxquelles nous sommes enfin parvenus, je voudrois que nous ne pussions point retomber dans cette espèce de stupidité si commune, qui nous replonge dans notre première ignorance. Au lieu de produire successivement les talens divers dont nous avons besoin, je voudrois que la nature les fit naître à la fois; ils se prêteroient un secours mutuel. Voyez comme le sage et prévoyant possesseur d'une terre, a soin de partager son héritage

entre différentes cultures, et recueille ainsi chaque année toutes les denrées qui lui sont nécessaires. Mais c'est sous le secret, ajouta Damis en riant, que je vous fais cette confidence, et je me garderai bien d'en fatiguer Cléophon.

Et je crois que vous ne ferez pas mal, dis-je alors à Damis ; car il pourroit vous reprocher de vouloir toujours être plus habile que la nature qui nous a donné une raison pour nous éclairer et nous conduire, mais qui sait infiniment mieux que tous nos philosophes, ce qu'il nous faut. Avec votre permission, mon cher Damis, je serois assez porté à croire qu'avec tous ces grands hommes que vous désirez, qui auroient paru à la fois, et se seroient constamment succédés, nous ne serions pas plus avancés que nous le sommes. Le monde auroit peut-être été agité par des passions et des révolutions trop violentes ; le genre humain en auroit-il été plus heureux ? A l'égard de nos connoissances, il seroit né successivement mille Homère, et mille Démosthène, que nous n'y aurions rien gagné. Que ferions-nous de tous ces poëtes et de tous ces orateurs ? Leur multitude n'auroit servi qu'à diminuer notre plaisir. La théorie de leur art n'en seroit même

pas plus perfectionnée. Quand elle le seroit ; la présomption des petits poëtes n'en voudroit pas profiter. Il y a par-tout des bornes que l'esprit humain ne peut franchir. Nous avons eu cent poëmes épiques depuis l'Iliade, et nous n'avons eu qu'un Virgile qui se soit assis sur le parnasse à côté d'Homère. Ce beau constant et immuable que vous désirez, finiroit peut-être par nous lasser. Notre beau proportionné à notre nature, a besoin, Cléophon nous l'a démontré, d'éprouver des révolutions pour nous toucher. Nous sommes trop imparfaits pour que l'uniformité du beau même le plus parfait ne nous fatiguât pas. On s'élève, on déchoit pour se relever encore et déchoir ; c'est le sort de tout être intelligent que l'activité de son génie pousse en avant, dont les sens retardent la course, et que ses passions inconstantes et rassassiées égarent toujours. C'est pour se proportionner à notre foiblesse, que la nature a répandu sur tous ses ouvrages cette prodigieuse variété sans laquelle notre ame seroit sans ressort. C'est peut-être à cet artifice que nous devons nos lumières, et qu'elles se répandent tour-à-tour sur toutes les branches, et les besoins de la société.

Je continuois à parler, lorsque Damis qui

attendoit avec impatience Cléophon, l'aperçut de loin. Nous volâmes à sa rencontre, nous l'embrassâmes, et après quelques reproches obligeans sur sa prétendue paresse; mon cher Cléophon, lui dit Damis, je vous dois tout ce que je penserai désormais de raisonnable sur le beau; et à force de me nourrir de vos idées, j'espère que je me les rendrai propres. Vous nous avez promis de nous entretenir des talens, et j'ai voulu en méditant sur cette matière me préparer à vous entendre; mais toutes mes pensées sont vagues et confuses. Je ne puis parvenir à me dire d'une manière claire et précise ce que c'est que ces qualités différentes de l'esprit, que nous honorons tous les jours du nom de talens, et par lesquelles tel homme est destiné par la nature à faire des progrès, et à s'illustrer dans un tel genre, plutôt que dans tout autre.

On naît poëte, et je vous dirai avec Despréaux:

« Si mon astre en naissant ne m'a formé poëte,

j'aurois beau rimailler, faire même des vers assez agréablement tournés, et me mettre à la torture pour imaginer des fictions et des héros, et trouver ces images heureuses, par lesquelles

la poësie anime tout ce qu'elle touche, *dans mon génie étroit, je serai toujours captif.* N'en pourroit-on pas dire autant de tous les divers talens par lesquels tant de grands hommes se sont distingués dans d'autres carrières ? Le grand Condé étoit né général, Corneille poëte, Bossuet orateur, Descartes philosophe, Le Brun peintre, Girardon sculpteur. Il me semble que chacun de ces hommes illustres n'auroit pu, sans se dégrader, résister à sa vocation, et tenter d'être autre chose que ce qu'il a été. Dans les vies des hommes célèbres, dans leurs éloges, je crois toujours avoir remarqué que leur talent s'est annoncé avant qu'ils pussent se connoître eux-mêmes; on diroit, si je puis m'exprimer ainsi, que la nature leur a donné la livrée qu'ils doivent porter. Ce sont les qualités particulières et distinctives de l'esprit qui les ont rendus supérieurs dans des genres si différens que je voudrois connoître.

Mon cher Damis, répondit Cléophon, vos demandes sont simples et courtes; mais avant que d'y répondre, permettez-moi de vous demander à mon tour, sur quel fondement vous pensez que les hommes illustres que vous venez de nommer, n'auroient pas acquis la même réputation, en se livrant à d'autres

travaux. Pour moi, je n'oserois point dire que cette intelligence sublime dont chacun d'eux a été doué, sans laquelle il n'y a point de talent, et qui leur a fait pénétrer tous les secrets de la science ou de l'art auxquels ils se sont livrés, ne leur ont pas suffi pour courir une autre carrière avec le même succès.

Le grand Condé, né prince, et dans un temps où l'Europe avoit les yeux fixés sur les événemens de la guerre la plus importante et la plus mémorable qu'elle ait eue; élevé au bruit de nos exploits; étonné de la grandeur de Gustave Adolphe, qu'il admire par instinct, et sans être encore en état d'en connoître tout le prix; son ame se porte toute entière de ce côté; son intelligence est vivement frappée; elle se développe, elle s'agrandit. Il cherche à pénétrer des secrets qui lui sont inconnus; déjà, sans s'en douter, il s'est fait une espèce de théorie; il est général à Rocroi, c'est-à-dire, que ses idées encore confuses, faute d'expérience, s'arrangent promptement à la vue d'une armée et de ses mouvemens; un grand spectacle lui donne de grandes pensées; il profite de ce qu'il voit, et des leçons de ses maîtres pour s'élever et les laisser bien loin derrière lui. Avec cette heureuse étendue

de génie, dont je n'examine point encore quel est le principe, mais qui embrasse tout, et fit deviner la guerre au grand Condé. Il me semble qu'il auroit pu être tout ce qu'il auroit voulu; orateur, philosophe, poëte, etc. Il n'est pas possible qu'une pareille intelligence puisse être oisive, paresseuse, et engourdie. Elle a besoin d'action et de lumières; une sorte d'inquiétude et de curiosité la pousse sans cesse en avant; rien ne la rassasie; en s'éclairant, elle cherche de nouvelles lumières; à mesure que ses forces augmentent par la réflexion, le grand homme sent mieux ce qui lui manque : bien différent de ces gens qui n'ont que de l'esprit, et croyant d'abord avoir atteint les bornes prescrites à l'humanité, essayent de tout, et portent par-tout les preuves de leur médiocrité.

De même, je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me nier que Corneille que vous croyez né pour être poëte, n'eût été un grand capitaine, si les circonstances de sa naissance et de sa vie l'eussent porté, comme le grand Condé, à ne s'occuper que de batailles et d'idées de guerre. Au milieu de la barbarie de notre théâtre, digne du public grossier qui l'aimoit, Corneille éprouva quelques momens de plaisir

qui suffirent pour développer son génie. Il entrevoit déjà de quelle perfection le théâtre est susceptible; bientôt il en démêle tous les ressorts et tous les secrets, et porte à sa plus haute perfection l'art qu'il a créé. Par quel prodige ce grand homme, à la place des premiers princes d'Orange ou de Gustave-Adolphe, n'auroit-il pas fait de la guerre une science nouvelle? Tout le monde le sait, le grand Condé lui-même étoit étonné que les personnages de Corneille parlassent de la guerre en grands capitaines.

En effet, quand on s'élève d'une manière supérieure dans un genre, qui par la multiplicité de ses vues générales, de ses objets particuliers, et de ses combinaisons différentes, demande une intelligence aussi étendue que sublime, je croirois qu'on est capable de tout. Pourquoi seroit-il plus difficile de deviner la discipline et les manœuvres qui préparent une armée à la victoire, que les finesses de l'art par lesquelles un poëte s'empare de l'esprit et du cœur de ses spectateurs et les subjugue? pourquoi le plan d'une belle campagne seroit-il plus difficile à faire que le plan d'une belle tragédie? Je vois dans Corneille toute cette force, tous ces élans de l'ame qui font concevoir de grandes

grandes choses ; et il les auroit conçues pour son compte ; si la fortune, au lieu de le reléguer dans son cabinet, l'eut mis sur le théâtre du monde, pour gouverner les hommes. De même, je crois apercevoir dans le grand Condé une intelligence ferme, constante, courageuse, qui embrasse tout. Né dans la condition privée de Corneille, il auroit trouvé en cultivant une science ou un art, un aliment digne de lui, et se seroit fait un grand nom.

J'en dirois autant, mon cher Damis, de tous les autres grands hommes que vous venez de nommer. A la manière dont tout est arrangé dans le monde, vous voyez que la fortune doit décider, et décide en effet de l'emploi que chaque homme doit faire des dons précieux que la nature lui a faits. Un jeune homme est-il né avec du génie, c'est-à-dire, avec une intelligence avide de connoître, et un véritable amour pour la gloire? Son goût, d'abord incertain, est bientôt fixé par le premier objet qui se presente à lui, pourvu qu'il soit capable d'attirer son attention, de piquer sa curiosité et d'occuper sa pensée. Il se grave des traces profondes et durables dans son ame ; son génie soupçonne de grandes choses ; il s'y attache, il médite, et voilà le moment où le

grand homme prend son essor. Bossuet à la place de Le Brun auroit été un grand peintre, et Le Brun à celle de Bossuet auroit été un grand orateur et un grand théologien.

A merveille, mon cher Cléophon, s'écria Damis avec transport, et ce n'est point sans un extrême plaisir, que je vois rapprocher par leurs talens, des personnes entre qui la fortune met une si grande distance, et que la nature a rendues égales par le plus rare et le plus précieux de ses bienfaits. J'aime cette égalité qui ne nuit à personne, qui est favorable aux progrès du génie et d'où naît cette sympathie, cette estime, cette amitié que les hommes véritablement grands ont les uns pour les autres. Il faut convenir, continua Damis, qu'en quelque genre que ce soit, cette intelligence dont vous parlez, est nécessaire pour nous frayer la route qui nous conduira au grand ou au beau. Elle seule peut généraliser nos idées, en composer un système et embrasser l'ensemble et à la fois tous les détails qui en font autant de parties. Mais, mon cher Cléophon, cette intelligence supérieure qui ne pouvant être oisive, produira nécessairement quelque grand talent, à moins qu'elle ne soit étouffée par une éducation abrutissante, n'a-t-elle pas

besoin elle-même, pour se montrer avec le plus grand succès, de quelques qualités particulières de notre esprit qui semblent décider de notre vocation et nous appeler d'un côté préférablement à tout autre ?

Cette intelligence tient à une certaine organisation de notre cerveau, à l'activité plus ou moins grande avec laquelle notre sang circule, et à une certaine abondance des esprits animaux qui frappent notre ame, et exécutent ses ordres. C'est ce que nous enseignent tous les philosophes qui ont écrit sur les opérations de notre entendement; soit qu'ils aient cru aux idées innées, comme Descartes et Mallebranche, soit qu'ils aient adopté notre doctrine sur les sensations. Or, mon cher Cléophon, pourquoi la nature que nous voyons si riche, si féconde, si variée dans ses opérations, n'auroit-elle qu'une manière, une manière unique, pour produire cette intelligence que vous appelez supérieure ? Si notre sang et nos esprits animaux agissent sur notre esprit avec plus ou moins de force, avec plus ou moins de lenteur, ne doivent-ils pas lui donner des caractères différens; et de cette différence de caractère, ne doit-il pas résulter des talens différens, ou diverses

dispositions qui nous rendent plus propres à une science et à un art qu'à tout autre?

Mais je vais me faire mieux entendre par des exemples. Le philosophe qui épie les secrets de la nature, et veut, pour ainsi dire, les lui arracher en étudiant les lois qu'elle s'est prescrites, ou plutôt qu'elle a prescrites aux choses physiques; celui qui sonde les profondeurs du cœur humain, ou qui, en méditant sur les opérations de notre entendement, cherche l'origine de nos pensées et de nos connoissances; avec quelle sage précaution, vous nous le disiez hier, avec quelle lenteur, les uns et les autres ne doivent-ils pas marcher pour ne pas s'égarer? Quelque grande, quelque sublime que vous supposiez leur intelligence, ils n'ont après tout, que des moyens humains pour juger des ouvrages de la divinité. Ils ne sont guidés que par une foible lueur; ils soupçonnent plutôt qu'ils ne voyent; et s'ils ne se défient continuellement de leurs forces, ils prendront les fantômes de leur imagination pour des réalités. Le poëte et l'orateur ont, et doivent avoir une marche toute différente. La circonspection timide du philosophe leur seroit nuisible; et souvent c'est à un trait d'imagination qui leur échappe, qu'ils doivent

leurs plus grandes beautés. Il me semble qu'avec les qualités propres à faire un grand orateur ou un grand poëte, un excellent esprit qui auroit été entraîné par des circonstances du côté de la philosophie, n'auroit fait que des romans ; et qu'au contraire, un homme appelé à être un grand philosophe, ne deviendroit qu'un écrivain froid et sans ame, en se livrant à des travaux qui demandent une imagination vive et rapide. Mais en vous parlant des qualités différentes de l'esprit dont un grand général d'armée a besoin, vous verrez, si je ne me trompe, que quelqu'étendue, quelque supérieure que vous puissiez imaginer son intelligence, elle tient à d'autres causes et à d'autres ressorts pour se montrer avec éclat, que l'intelligence des grands hommes que je vous ai cités.

Le philosophe, l'orateur, l'historien, le poëte, le peintre, le sculpteur ont dans leur cabinet ou leur atelier tout le loisir de méditer les objets qui les occupent, et ils attendent pour travailler que leurs calculs soient finis, ou que l'enthousiasme vienne les saisir. De sang froid ils comparent, rapprochent, éloignent ou séparent les différentes parties de leurs ouvrages. Ils sont toujours à temps de corriger leurs

fautes, et de ne se montrer, comme une coquette, qu'ornés et parés de tout ce qui peut les embellir. Mais la condition d'un général d'armée est toute différente. Son ennemi ne lui donne pas le temps de s'ajuster; s'il ne se décide pas avec la plus grande célérité, sa sagesse vient trop tard, et pendant qu'il délibère, la bataille est perdue. Pour que le génie éclate subitement dans une circonstance fortuite, imprévue et au milieu des dangers et des inquiétudes les plus propres à troubler la raison, cette intelligence supérieure qui est la source et le principe de tout ce que les hommes font de grand, ne doit-elle pas être aidée et secondée par des qualités particulières qui sont inutiles à tout autre talent?

C'est ce qui me porteroit, mon cher Cléophon, à placer le grand capitaine au-dessus même du grand politique. Sans avoir trop réfléchi sur ce que je vais hasarder de vous dire, il me semble que dans le calme de la paix, et avec les secours d'un gouvernement qui donne toujours à la république une certaine allure, le magistrat qui la gouverne peut diriger ses opérations bien plus aisément qu'un général ne dispose les siennes. Cette intelligence supérieure dont vous parlez, lui suffira pour

mettre en mouvement les ressorts de la machine politique, prévoir ce qu'il doit craindre et espérer, et lui fournir les moyens les plus propres à le conduire à la fin qu'il se propose. Ce n'est que quand le calme cesse, que la fortune si impérieuse agite la république par des querelles importantes, et que les passions excitent de violentes tempêtes, qu'il faudroit au magistrat qui tient le timon des affaires, la prudence mâle, le courage et la prestesse que la guerre demande dans un général. Si ses idées se troublent dans le danger, il ne distinguera plus les objets; s'il hésite, le mal empire, et une fausse mesure suffit quelquefois pour tout perdre. Mais il faut convenir que ces cas sont très-rares, même dans un état médiocrement administré; parce que la routine des mœurs publiques et le caractère national servent toujours de contre-poids aux caprices de la fortune, et tendent insensiblement à ramener le calme dans la cité.

Fort bien, mon cher Damis, répliqua Cléophon; mais ne pourrois-je pas vous dire que cette intelligence supérieure qui forme un grand général, se façonne et s'accoutume enfin sans effort à ce courage d'esprit et à cette prestesse qui assurent ses succès? Il me semble que tout

homme de génie est invité par le plaisir même à s'occuper de l'objet qui a gagné son affection ; plus il le médite, plus il lui devient cher, et c'est enfin un amant tout rempli de sa passion et des qualités de sa maîtresse. Né avec une intelligence supérieure, est-on vivement touché de la gloire de commander des armées? On se familiarise d'avance avec les périls, les disgraces et les succès de la guerre. L'habitude et la méditation parviennent à rendre familiers tous ces accidens. On examine, on étudie ces différentes situations, et l'esprit qui s'y est préparé d'avance, connoît les caprices de la fortune, l'art de les prévenir ou d'en profiter, et dans les conjonctures les plus difficiles parvient à ne s'étonner de rien. C'est ainsi que le grand Condé, au milieu du feu de Senof, aussi tranquille que dans son cabinet de Saint-Maur ou de Chantilly, donne ses ordres, lutte contre la fortune, change ses dispositions, devine les desseins de son ennemi, répare une faute ou en profite, et trouve des ressources avec la même facilité que Corneille forme un grand caractère, rend une scène plus intéressante, et corrige, ou plutôt embellit son ouvrage.

Je conçois très-bien que si vous tirez Cor-

neille de son cabinet, ce Corneille, si habile à faire agir et parler les plus grands hommes de l'antiquité, pour le placer à la tête d'une armée, il sera confondû par le spectacle d'une bataille. Ce génie sublime qui auroit été surement un Marius, s'il eût commencé comme lui à être soldat chez les Romains, ne songera qu'à fuir avec son armée tant que son ennemi le poursuivra. Que voudriez-vous qu'il fît, puisque l'intelligence humaine, quelque étendue qu'on la suppose, a besoin d'être cultivée par de profondes méditations et un long exercice? Mais, de votre côté, mon cher Damis, ne penserez-vous pas que Corneille, que je viens de vous representer si inférieur dans la guerre au plus médiocre capitaine, n'auroit peut-être trouvé à son tour dans les généraux les plus illustres de son temps, que de foibles lumières et des conseils de peu d'importance pour la composition de ses tragédies?

Je ne prétends point décider du rang entre les talens; je suis même très-porté à croire que, dès qu'ils se montrent, chacun dans son genre, avec la même supériorité, ils sont égaux entr'eux, et méritent les mêmes éloges, parce qu'ils s'elèvent aussi haut que le permet la nature de l'esprit humain. Soyez per-

suadé, mon cher Damis, qu'un génie supérieur, en s'attachant à un objet particulier, ne néglige rien de ce qui peut étendre ses lumières et lui préparer des succès. Je sais que quelques grands hommes méritent sans doute une estime particulière, par l'utilité plus grande dont ils sont à la société, et rien n'est plus juste que de les accueillir d'une manière plus distinguée; mais à ne les considérer que par l'étendue de la carrière qu'ils parcourent, les obstacles qu'ils doivent vaincre, les difficultés qu'il faut surmonter, et le nombre infini des objets, des vues, des combinaisons dont ils ont besoin pour parvenir à la perfection dont ils sont susceptibles, je serois assez tenté de penser que pour être un grand philosophe, un grand orateur, un grand historien, un grand poëte, un grand peintre ou un grand sculpteur, il ne faut pas moins penser, moins réfléchir, moins combiner que pour être un grand politique ou un grand général. Tous ont besoin de courage, quoi que d'un courage différent. Tous ont besoin d'une patience égale, parce qu'on ne parvient qu'à pas lents à la perfection et à-travers des méprises et des erreurs multipliées. Tous enfin doivent trouver dans

le fond de leur ame, cette grandeur, cette force, cette énergie, sans lesquelles notre intelligence languit dans l'oisiveté ou ne montre que des talens avortés.

Arrêtons-nous un moment sur cette idée, mon cher Damis, et voyons comment notre ame se développe au milieu de tous ces sens qui sont ses ministres. Vous le savez, disciple de Condillac, votre philosophie n'admet point d'autres connoissances que celles qui nous viennent par les sens. L'ame sans idée languit dans le repos, et attend pour se réveiller que des sensations de plaisir ou de douleur viennent la frapper. Voilà un instinct purement animal, et l'enfant qui vient de naître, dût-il devenir un jour le plus grand homme, n'est point encore different de la brute. Il obéit machinalement, comme elle, à ce double sentiment qui le fait agir ; tour à tour il s'élance au-devant du plaisir qui le flatte, ou se replie, pour ainsi dire, en lui-même, et semble fuir à l'approche de la douleur. L'intelligence cachée de cet automate se développe peu à peu à mesure que ce sens mysterieux de la mémoire que nous ne connoissons point, se forme, amasse et con-

serve les idées dont nous avons besoin pour penser, comparer, raisonner et agir.

Les jours, les mois, les années s'écoulent; mais pendant que le corps s'étend, grandit et acquiert des forces, si les fibres du cerveau ne sont pas disposées entre elles d'une manière favorable pour faire facilement leur rapport à l'ame et exécuter ses ordres; si elles s'embarrassent mutuellement dans leurs opérations, ou si elles conservent un reste de leur première mollesse ou de leur première mobilité; vous verrez des hommes imbécilles, toujours dépendans des circonstances où ils se trouvent, incapables de se fixer à une pensée et condamnés à languir dans une éternelle enfance. De cette organisation malheureuse à celle qui peut produire un Socrate, il y a une distance infinie; et tout cet intervalle est rempli par différentes classes d'hommes, dont les uns ne peuvent s'élever au-dessus de ce que nous appelons le sens commun le plus grossier, tant leur intelligence est lente et paresseuse à s'émouvoir, tandis que les autres, frappés avec trop de force par les objets qui se succèdent avec rapidité, errent de tout côté et ne peuvent jamais prendre un caractère: leur expérience perdue pour eux,

n'est d'aucun secours pour les éclairer. L'éducation n'en obtiendra rien. Il faudroit, comme on là dit de quelques personnes, qu'un homme ainsi disgracié de la nature, fût assez heureux pour faire une chûte et recevoir un coup violent à la tête; peut-être que l'opération du trépan, en dérangeant, en éloignant, ou en rapprochant quelques fibrés de son cerveau, feroit d'un sot un homme d'esprit.

Ici commence la classe des hommes nés moins malheureusement, et préparés à recevoir des impressions plus profondes et plus durables. Leur mémoire conserve un plus grand nombre d'idées; mais faute d'une certaine activité dans leur entendement, ces richesses sont perdues pour eux, comme celles d'un avare qui craint de toucher à son trésor; ils se bornent à être gens d'esprit, et n'ont jamais, à ce qui me semble, les talens qu'ils pouvoient avoir, et qu'ils paroissent quelquefois annoncer. Bien loin de remuer les ressorts de leur ame, les préjugés publics les gênent et augmentent leur indolence. Tantôt l'homme né pour le grand, se trouve trop éloigné, par sa condition, des premiers emplois de la république, qu'il auroit remplis avec gloire; et tout son bon esprit ne sert qu'à

lui faire aimer foiblement un état auquel il sent à merveille qu'il est supérieur, et qui lui inspire une sorte de dégoût ou de nonchalance. Tantôt il est trop près de la récompense ; elle est trop sûre pour lui pour qu'il travaille, et fasse des efforts constans pour s'en rendre digne. Il attend patiemment que les honneurs qu'il doit déshonorer viennent le chercher au milieu de ses insipides distractions, et son entendement, qui n'est pas assez exercé, s'endort au milieu des plaisirs et des riens qui l'occupent, et s'accoutume à sa léthargie.

L'éducation achève de tout gâter. Que pouvez-vous attendre du génie de ces hommes élevés dans des arts vils qui les font subsister ? Vous en trouverez qui vous surprendront par la justesse et l'étendue de leur esprit ; vous les comparerez aux grands hommes qui ont formé les premières sociétés ; dans leur ignorance ils tirent tout d'eux-mêmes, et ils ne sont bons aujourd'hui qu'à s'élever un peu au-dessus de la routine qu'on leur a apprise. Parmi les citoyens d'un ordre supérieur, l'éducation est ordinairement trop négligée et ne peut être utile qu'à un jeune homme qui a d'assez heureuses dispositions pour s'aper-

cevoir enfin de l'ignorance de ses premiers maîtres et chercher par lui-même de nouvelles lumières. Mais remarquez qu'une éducation trop mal adroitement soignée ne produit pas chez les riches un effet moins funeste. Sous prétexte d'aider l'entendement d'un enfant, on l'arrête dans sa course. Il auroit pu saisir quelques objets et quelques vérités avec quelque force et s'y attacher, si on eut eu l'art de les lui présenter avec discrétion ; mais on lui en offre mille, et son intelligence fatiguée et ennuyée, se livre à la paresse ; il abusera des talens qu'il pourroit avoir, pour déraisonner avec l'opinion publique, et se faire cependant de grandes prétentions.

Passons, mon cher Damis, à ces têtes bien faites, dont les fibres, ni trop fortes ni trop foibles, sont tellement disposées et arrangées entre elles, qu'elles frappent l'ame avec autant de justesse et de vérité que de force, et reçoivent ses ordres avec la même exactitude pour les faire exécuter par le corps. Si je ne me trompe, voilà ce qui forme les vrais talens ; parce que c'est de l'action et de la réaction de notre corps sur notre ame, et de notre ame sur notre corps, qui lient, associent et confondent, pour ainsi dire, les deux

substances dont nous sommes composés, que naît l'intelligence la plus parfaite que nous puissions imaginer.

Cette heureuse organisation resteroit cependant dans un repos stupide, si nos sensations, et à leur suite nos passions ne venoient lui donner le mouvement et la vie. Mais voici où le danger commence. Les passions doivent être assez fortes pour intéresser et échauffer le cœur, et cette chaleur doit être assez tempérée pour ne donner aux fibres du cerveau que des secousses telles qu'elles ne portent point le trouble, le désordre et l'ivresse dans l'entendement. Pour faire l'homme le plus excellent en tout genre, il faut que le cœur soit chaud et que la tête reste froide. J'en appelle à votre expérience, mon cher Damis; quand votre vivacité naturelle vous saisit, pour ainsi dire, au collet et prévient toute réflexion, n'avez-vous pas éprouvé, car vous avez contracté l'habitude de revenir sur vos pas, de vous examiner, et de rire même de vos vivacités! n'avez-vous pas éprouvé que si le cœur s'enflamme trop, la raison se tait ou du moins ne jouit plus du calme qui lui est nécessaire pour bien juger de la fin qu'elle se propose, et de la justesse des moyens

qui

qui doivent l'y conduire ? Il n'y a point de vrai talent si la raison ne le dirige ; il est donc impossible qu'il s'associe avec ces passions emportées qui obscurcissent notre entendement.

D'un autre côté, je serois fort porté à croire que le cerveau peut être formé de la manière la plus favorable aux opérations de l'entendement, sans qu'il en résultât aucun talent distingué qui se fît remarquer. En effet, ne trouvez-vous pas quelquefois de ces hommes froids qui semblent s'ignorer eux-mêmes, et qui vous surprennent par la justesse et la profondeur de leur raison quand vous les interrogez ? On diroit qu'ils se plaisent dans leur inaction, et il faut que vous les en arrachiez malgré eux. Ils n'ont point cette flamme dont parle Cicéron et qui est un des principaux attributs du génie. *Nemo vir magnus sine aliquo afflatu divino fuit*. Il faut les animer, les irriter, et leur communiquer quelque passion pour les mettre en mouvement; cependant cette intelligence supérieure, qui paroît en quelque sorte se concentrer alors en elle-même, n'est point oisive; on observe beaucoup, on agit peu. Content de n'être la dupe ni des préjugés ni des sottises qui gouvernent

et bouleversent le monde, on est sage et heureux pour soi. On voit les hommes tels qu'ils sont; après les avoir plaints et jugé, qu'ils sont incorrigibles, on finit par rire de leurs caprices et de leurs folies, et on ne songe qu'à ne pas leur ressembler. Quel est le principe de cette philosophie languissante? C'est que n'éprouvant que des passions paresseuses, molles et lentes, l'intelligence de ces philosophes, peut-être les plus sages, n'est point remuée par cet intérêt vif et mordant, si je puis parler ainsi, qui leur rendroit agréables et nécessaires les peines et les travaux par lesquels nous sommes condamnés à tirer parti de nos facultés naturelles.

Il règne, vous le savez, une variété infinie entre nos passions, parce qu'elles sont modifiées de mille et mille façons différentes par notre tempéramment, c'est-à-dire, la circulation du sang, l'abondance plus ou moins grande des esprits animaux, leur cours plus ou moins rapide, et sur-tout par les circonstances où nous nous sommes trouvés par les premiers goûts qui ont touché notre cœur, et les premières idées qui ont frappé notre entendement. Pour le dire en passant, c'est par cet artifice,

que la nature, toujours inépuisable en causes, en moyens, en ressources, supplée à ce qui manque à chacun de nous en particulier, recule les bornes de l'esprit humain, et en rendant ses richesses communes à tous les hommes capables de réfléchir, pourvoit à tous les besoins de la société

Quoiqu'il en soit, c'est de l'organisation heureuse de notre cerveau et des passions modérées qui remuent notre cœur, que naissent les talens les plus parfaits; il seroit trop long de vous parler de tous les grands hommes dans lesquels on découvre cet équilibre ou cette harmonie des passions et de la raison. Je ne vous donnerai pour exemple que le vicomte de Turenne. A force de profondeur et d'élévation dans ses vues, il n'avoit pas besoin de ces saillies heureuses auxquelles tant d'autres généraux, moins habiles que lui, ont dû leurs succès, et par lesquelles le génie semble quelquefois s'élever au-dessus de lui-même, mais qui, si on les examine bien, ne sont que des ressources pour réparer les fautes d'une intelligence qui n'a ni tout prévu, ni tout combiné. Il n'y avoit point de hasard pour Turenne. Son génie, toujours supérieur à la situation où il se trouvoit,

et inaccessible aux boutades des passions, se prêtoit sans effort à chaque circonstance; et après avoir été cunctateur comme Fabius, il agira un moment après avec la célérité de César.

Voilà véritablement le grand homme, qui est toujours tel qu'il doit être, parce que ses passions se sont accoutumées à obéir à son entendement; il n'éblouit point les esprits communs, mais il étonne les personnes capables d'admirer comment tant de sagesse peut s'associer avec tant d'activité. Voyez, au contraire, comment des passions trop impérieuses corrompent l'intelligence et l'abandonnent aux préjugés les plus faux. Alexandre étoit né sans doute avec toutes les qualités de l'esprit propres à lui faire connoître tous ses devoirs. Tandis qu'Aristote lui apprenoit que nos vertus, toujours placées entre deux vices, ne peuvent marcher avec trop de précaution dans un sentier étroit et bordé de précipices, pour parvenir à la véritable grandeur; son cœur déjà ouvert à l'ambition par la lecture d'Homère, et le bruit de guerre qui retentissoit à ses oreilles, n'est touché que des exploits d'Achille et regarde la ruine de Troye ou d'un empire comme le seul succès digne de lui. Enivré

d'amour pour une fausse gloire, que la raison condamne quand elle n'est pas guidée par la justice, et nécessaire au salut de la patrie, son intelligence est fermée à la vérité. Il est jaloux des victoires de son père ; il craint qu'il ne lui laisse rien à conquérir ; il trouve le monde trop petit pour son ambition ; bientôt il dédaignera assez les hommes pour vouloir être fils de Jupiter. Que résulta-t-il de ces passions exaltées ? Des entreprises téméraires, une audace heureuse, parce qu'elle confond ses timides ennemis, qui ne sont ni des Sabins, ni des Romains, des succès éclatans et un bouleversement entier de toutes ses idées sur la morale, la politique et la gloire. Son esprit, égaré par son ambition, se prête à toutes les erreurs de son imagination. Mais s'il eût vieilli à Babilone, au lieu d'y mourir de ses débauches à la fleur de son âge, je vous prie de considérer quelle auroit été sa fin. Encore entraîné par l'habitude de ses premières passions, quand ses forces lui auroient manqué, j'ai de la peine à croire que le mépris n'eût pas succédé à l'admiration qu'il avoit surprise et croyoit avoir méritée. Il a bien fait de mourir jeune pour ne pas devenir le lion de la fable. Il

est vraisemblable, ou plutôt certain, qu'il n'auroit plus trouvé en lui les ressources nécessaires pour conserver l'empire qu'il avoit formé. L'audace et le bonheur peuvent faire de grandes conquêtes, mais si la prudence ne les a pas préparées, la fortune reprend enfin ses droits, et des passions affoiblies détruisent l'édifice que des passions impétueuses avoient élevé.

Quoique j'en aie assez dit pour vous faire entendre ma pensée, je suis tenté de vous dire un mot de Charles XII, roi de Suède, l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans ces derniers temps. Si dans la prospérité ni dans le malheur il ne s'est jamais démenti, comme Alexandre, je croirois qu'il faut l'attribuer à des fibres trop fortes et trop roides, qui étant remuées par des passions extrêmement violentes, laissèrent dans son cerveau des traces profondes que rien ne pouvoit effacer, et qui, le ramenant toujours aux mêmes idées, l'affermirent dans son opiniâtreté. Je conclurois de-là, que faute d'une certaine souplesse dans les organes qui servent notre entendement, Charles XII étoit moins capable qu'Alexandre d'approfondir la science de la guerre. Pour devenir véritablement un grand

capitaine, il auroit eu besoin de naître dans une condition privée, obligé de combattre sans cesse les vices de son organisation; ses fibres plus dociles, en perdant peut-être une partie de leur rudesse et de leur roideur, l'auroient rendu plus propre à méditer, et ses passions auroient eu quelquefois le temps de consulter son intelligence. Il s'abandonna, au contraire, à cette confiance opiniâtre, à ces espérances immodérées qui firent et ses succès et ses disgraces; parce que ne lui permettant pas de douter de la victoire, il n'y marchoit pas avec assez de précaution, et ne trouvoit après une défaite aucune ressource dans son génie, accoutumé à tout espérer, et qui l'abandonna quand il eut tout à craindre et fut obligé de fuir à Pultava.

Vous le voyez, ces passions violentes dont je viens de parler, nous empêchent de jouir de notre raison, la troublent et souvent la rétrécissent. Malgré cela, il le faut avouer, tout ce qui est extraordinaire et exagéré, a tant de pouvoir sur les pauvres humains, que ces passions insensées conservent je ne sais quel caractère de force, de noblesse et de grandeur qui, aux yeux même du philosophe, sauve le héros du mépris qu'il mérite.

Il faut une passion dominante pour faire un grand homme, mais pour qu'elle ne l'égare pas, il faut qu'elle puisse s'associer à des passions qui par leur nature sont précautionnées et circonspectes ; elles retiendront les fougues, les élans naturels à une passion qui a usurpé l'empire ; elles la forceront à réfléchir, à raisonner, et à proportionner ses espérances et ses projets à la nécessité des conjonctures. C'est alors que le grand homme, libre d'être toujours égal à lui-même, malgré les révolutions qu'il éprouve, semble défier la fortune, lasse ses caprices, et l'oblige d'obéir à sa sagesse. Si vous examinez avec attention la conduite de ces hommes illustres dont nous admirons le talent, vous verrez que ces passions subalternes, qui servent de contre-poids ou de frein à la passion dominante, paroissent quelquefois s'annoblir et s'élever même à une sorte de dignité par le commerce de la passion qui les employe. C'est ainsi que Fabius sauve Rome et prépare la ruine de Carthage. C'est ainsi que César obéit toujours à son ambition en dissimulant ses vues, et conserve les vertus nécessaires pour réussir, et que la conduite de ses ennemis n'étoit que trop propre à faire disparoître. Analisez, je

vous prie, mes amis, le caractère et la politique d'Auguste. Son ambition est supérieure, ou du moins égale à celle de César. Il ose aspirer à être le maître du monde, sans y être conduit par les circonstances qui animèrent la confiance de celui-ci; il est naturellement timide, et cette timidité ne le prépare pas à devenir un grand capitaine; mais irritée et dénaturée en quelque sorte, par une ambition excessive, elle devient une prudence profonde et rafinée qui lui donne comme en secret la puissance à laquelle il aspiroit, et le préserve des dangers qui perdirent César, parce qu'il les dédaignoit par trop de courage et de confiance.

Mais il y a des passions lâches, atroces, avilissantes, qui par leur nature, dégradant nécessairement l'ame, communiquent toute leur bassesse et leur turpitude à la passion dominante qui les consulte et implore leur secours. Cette dépravation du cœur étouffe toute lumière dans l'entendement. Un philosophe l'a dit : *quæ cupiditates nostras irritant, deprimunt quoque animum, et labefaciunt.* N'apercevez-vous pas dans Tibère une intelligence supérieure qui embrasse un grand nombre d'objets, qui saisit le moment présent et le

combine avec l'avenir ? Je vois assez de lumières pour faire un grand politique et même un grand prince ; mais son ambition dégradée par les vices qu'il avoit contractés avant de parvenir à l'empire, s'allarme mal-à-propos. Pourquoi n'imite-t-il pas Auguste ? C'est que cet empereur ne fut point livré à des passions viles et basses. Les circonstances dont il a tiré parti pour élever sa fortune l'ont forcé malgré lui à se séparer des passions qui l'auroient dégradé. Il avoit devant les yeux Sylla, Marius, Pompée, César, Lepidus, qu'on pouvoit perdre par des ruses, et Antoine, dont il ne pouvoit détruire la puissance sans un grand courage et une grande prudence. Tibère, au contraire, né dans une cour soupçonneuse, qui, pour ne pas craindre une disgrace ou une révolution, craignoit tout ce qui pouvoit la préparer, avoit assez d'ambition pour vouloir être le maître, mais il fallut la cacher sous une profonde dissimulation qui, ne lui permettant d'employer que la ruse, la délation, la fourberie et le mensonge, devoit l'accoutumer à toutes les passions basses qui portèrent le dernier coup au caractère des Romains, et rendirent sa domination infâme

au milieu des vices de Caprée, par lesquels il croyoit pouvoir calmer ses inquiétudes.

On lit dans la *Perroniana* que Miron, médecin de Henri III, disoit de ce prince, *qu'il étoit courageux de la tête et non pas du cœur, magnanime de jugement et de résolution plutôt que d'inclination naturelle.* Je ne sais si c'est là le caractère de Henri III ; mais on ne peut douter que l'histoire ne présente plusieurs princes qui paroissent être nés pour être supérieurs à ce qu'ils ont été. Si on en recherche la cause, on trouvera que des passions basses ont rallenti et trompé les opérations de leur entendement. Ce qui est grand, noble et généreux, paroît à une raison dégradée, gigantesque, chimérique et téméraire. Otez-lui quelques-unes des passions qui le gouvernent en le dégradant, et ce qu'il juge actuellement impossible va lui paroître facile. Accoutumé à hésiter et tâtonner, il délibère encore quand il auroit fallu agir, et son entendement contracte enfin l'habitude de n'oser se décider.

Fort bien, mon cher Cléophon, dit Damis, je conçois à merveille qu'un général d'armée ou un homme d'état dont le talent se montre dans l'action, conserve toujours son caractère, et

que des passions trop impétueuses ou trop timides peuvent troubler ses lumières et l'emporter au-delà du but ; ou l'empêcher d'y parvenir. Mais il me semble que l'homme qui cherche la gloire dans le silence de son cabinet, se sépare plus aisément de ses passions. Obligé de méditer à chaque ligne qu'il écrit, il est en garde contre cet enthousiasme trop violent qui peut le mener trop loin ; ou, s'il s'égare, il revient de sang froid sur ses pas, et répare son erreur. A-t-il quelqu'une de ces passions basses dont vous parlez ? il se bat les flancs ; son imagination échauffée l'élève, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même, et il rendra avec force ce qu'il ne sent pas, ou qu'il ne sent que par bouffée.

A la bonne heure, mon cher Damis, repartit Cléophon, pourvu qu'il s'agisse de ces petites pièces qui sont le fruit d'une gaieté ou d'une verve passagère, et qui ne supposent qu'un esprit cultivé par les lettres. Il n'est question alors que de rendre une pensée délicate, maligne, ingénieuse ou noble, et pendant un moment le bel esprit peut imiter et contrefaire le talent avec succès. Mais s'agit-il d'un ouvrage plus con-

sidérable ? avec les matériaux, même les plus précieux, on ne fera rien de beau, si la raison ne restant pas toujours maîtresse d'elle-même, se laisse troubler par un enthousiasme que produisent des passions trop violentes ou inconsidérées ; on sera incapable de composer un tout dont toutes les parties, faites les unes pour les autres, ne se nuisent jamais, et se prêtent, au contraire, par le secours de l'ordre et des convenances les plus exactes, une nouvelle force ou un nouvel agrément. Où l'esprit trouvera-t-il des idées grandes, profondes, nobles, sublimes, si le cœur n'est occupé journellement que par des objets petits, vils et bas ? Or, je vous prie de bien considérer ce que c'est que la crainte, l'esprit de servitude et d'intrigue, l'envie, la jalousie, l'avarice, la cupidité et la vanité de faire du bruit ; et je vous demanderai si de ce cloaque vous pouvez raisonnablement espérer de voir sortir un vrai talent. Non, sans doute, et il suffit de connoître superficiellement les ressorts qui font penser et agir l'homme, pour savoir que l'entendement ne voit, n'imagine, ne rend constamment bien que les habitudes constantes du cœur : *Magno animo de rebus*

magnis judicandum est. Animus, dit encore le même Sénèque : *ex se crescit, se ipse alit, se exercet.*

Plus vous analyserez chacune des passions que je viens de nommer, et plus vous serez convaincu qu'elles énervent et dégradent l'ame. Elles rétrécissent donc une intelligence occupée d'objets peu dignes d'elle. Dupe alors d'une imagination vagabonde, brillante, ambitieuse, et d'une folle présomption, un bel esprit se croit capable de tout, parce qu'il n'a mûrement réfléchi sur rien, et néglige le premier et le plus important précepte d'*Horace : Quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

On écrit très-agréablement en prose et en vers sur des matières communes ; mais on n'est pas capable pour cela d'entrer dans la carrière d'un Pascal, un Fénélon, un Bossuet, un Vertot, un Corneille, un Racine, un Molière, un Lafontaine et un Despréaux. Tous ces écrivains, dont le cœur est dégradé, ne manquent jamais de se trahir. Veulent-ils être sublimes, ils passent le but, sont empoulés et manquent de cette facilité naturelle et soutenue, qui seule est la preuve d'un vrai talent. L'effort qu'ils font décèle leur

foiblesse. Vous diriez qu'ils ont entassé dans leur porte-feuille un amas immense de pensées décousues qu'ils n'auroient jamais eues, s'ils n'avoient parcouru superficiellement toutes sortes d'ouvrages et de sujets. Pour peu qu'on ait alors de facilité, on se croira un grand homme, et même un homme universel, parce qu'on a des morceaux sur tout ; et cependant ces morceaux ne sont propres à rien, parce qu'on les a composés au hasard et sans objet. N'importe, on en composera des tragédies, des comédies, des contes, des histoires et des mêlanges de littérature, de philosophie, et même de théologie, pour ne rien perdre.

Ah ! voilà *Voltaire*, s'écria *Damis* en riant. Pourquoi donc ? répliqua vivement Cléophon; il est vrai que je ne le crois pas digne d'occuper une place à côté de nos grands maîtres : tout ce qu'il a fait est trop peu médité et trop peu fini. Cependant je suis bien éloigné de penser qu'il faille s'en prendre aux passions basses dont nous parlons en ce moment : au contraire, je l'accuserois plutôt d'avoir voulu être un Alexandre en littérature ; et courant toujours de conquête en conquête, de n'avoir pas connu

les vastes provinces dans lesquelles il a fait des incursions pour y élever des trophées peu solides de sa gloire. Mais, raillerie à part, je doute fort que la nature eût donné à Voltaire une organisation propre à faire un grand homme. Si elle en avoit fait les frais, seroit-il possible qu'en parcourant tous les genres, il n'ait senti pour aucun d'eux cet attrait, ce charme particulier qui fixe le goût et s'empare du génie? Avec une intelligence assez étendue pour approfondir avec avidité les secrets les plus mystérieux d'une science ou d'un art, on s'y attache malgré soi. Une curiosité, toujours active et toujours renaissante, soutient contre les dégoûts et les difficultés. Triomphe-t-on d'un obstacle. découvre-t-on une vérité, notre amour propre satisfait nous rend plus cher l'objet que nous aimons. Ne craignez aucune lassitude pour l'homme de génie; la carrière qu'il parcourt est pour lui sans bornes; plus il avance, plus il voit, pour ainsi dire, se reculer le terme de la perfection à laquelle il aspire; et jamais il n'est las ni rassasié de ses jouissances.

Le bel esprit n'est point cela, mon cher Damis; trop léger et trop frivole pour rien approfondir

approfondir, il s'essaie, il croit avoir atteint à la perfection, précisément parce qu'il n'a pas même songé à s'en faire une idée. A peine a-t-il donc fait quelques pas dans la carrière, qu'il croit l'avoir parcourue, et s'en dégoûte; il paroît épuisé; en voltigeant d'un genre à l'autre, et ne se fixant à rien, il croit étaler une riche abondance, et il ne montre en effet que sa stérilité. Il n'est frappé ni de l'ensemble d'un ouvrage, ni des proportions délicates qui doivent en réunir les différentes parties; et tout occupé de ses détails et de son style, il ramasse tous ces morceaux de pourpre dont Horace se moquoit, et que la multitude seule doit admirer. Les beaux esprits subalternes applaudissent; la tête tourne à leur chef; il triomphe, il se croit le premier homme du monde. Tantôt il le prouve par des écrits anonimes, tantôt en louant des écrivains dont il se moque en secret, et tantôt en tâchant de rabaisser les grands hommes dont il est jaloux malgré lui. Le goût du beau se perd, et l'engouement, la mode et la sottise, bientôt ne permettent plus aux gens sensés de réclamer les droits de la raison. Cet abus de l'esprit, ce délire de la vanité, faites-y

attention, vous ne les trouverez dans aucun des grands hommes, soit anciens, soit modernes, qui doivent nous servir de modèles. Ils savoient trop bien que toute science et tout art demandent un caractère particulier d'esprit. Il faut se borner à tirer le meilleur parti possible de ses facultés, et se contenter d'être ce qu'on est. Ces gens qui se croient propres à tout, ne remarquez-vous pas tous les jours, qu'ils ne sont bons à rien, ou ne peuvent exceller que dans des bagatelles, qu'il ne faut pas même trop multiplier, si on ne veut pas toujours se répéter.

On ne finiroit point sur cette matière. Mais revenons, mon cher Damis, à nos passions, qui en agissant sur notre intelligence qu'elles aiguisent et rendent active, produisent tous les talens divers dont nous nous honorons, et mettent mille nuances différentes entre des hommes qui paroissent égaux.

Je vous ai dit que les hasards de la naissance et les différentes conjonctures où nous nous trouvons, décident dans les grands hommes, c'est-à-dire, dans les hommes heureusement organisés, de l'emploi qu'ils feront de leur génie ou de leurs talens. Pour connoître toute l'étendue de cette vérité, il seroit peut-être nécessaire d'examiner

l'influence des mœurs publiques, du génie particulier de chaque siècle et de chaque gouvernement sur l'esprit des jeunes gens, que leur ignorance dispose à tout adopter comme autant de règles certaines de leur conduite. Ces observations seroient sans doute utiles pour apprécier avec justice les talens de tous les hommes qui se sont distingués, et nous apprendre que tel homme que nous admirons aujourd'hui, n'auroit été qu'un marmouset à côté de ces hommes encore à demi barbares qui se sont élevés au-dessus de leur siècle, et que nous avons la sottise de mépriser, mais que nous admirerions s'ils renaissoient aujourd'hui parmi nous; car ils s'élèveroient encore au-dessus de leur siècle, et nous écraseroient. Mais tout cela me mèneroit trop loin, ce seroit la matière d'un livre; et je me contenterai de dire que dans cette agitation des accidens extérieurs qui ont tant de pouvoir sur nous, nos passions ne laissent pas d'imprimer au génie un caractère différent.

Nous autres moralistes, nous connoissons assez bien la nature de chaque passion considérée séparément, et nous ne nous trompons guère sur leurs effets plus ou moins

dangereux, soit relativement à nous, soit relativement à la société. Mais malheureusement pour nos observations, quoique tout grand homme en tout genre doive avoir un goût dominant, cette passion caractéristique est toujours escortée, si je puis parler ainsi, d'une foule d'autres passions qui, sans se laisser trop remarquer, ne laissent pas d'avoir leur influence et d'agir sur eux à leur insu. Ce sont des valets qui, en s'y prenant adroitement, font vouloir à leur maître ce qu'ils veulent. Ces passions subalternes, en se mêlant, en se choquant, en se confondant, se dénaturent en quelque sorte, se combinent de mille et mille manières différentes, suivant la différence des conjonctures, et donnent à chaque grand homme, si je puis parler ainsi, une physionomie particulière, mais qui semble quelquefois s'altérer et changer.

Je ne suis point assez téméraire pour entreprendre de vous expliquer ce mystère de la composition de l'homme; mais pour vous faire mieux entendre ma pensée, permettez-moi de vous rapporter un exemple. Le premier prince d'Orange, surnommé le Taciturne, avoit sans doute une prudence profonde qui ne pouvoit s'allier qu'avec des passions

tempérées de la manière la plus favorable aux opérations de l'entendement. Plus de chaleur ne lui auroit pas permis de prévoir tous les dangers de la révolution que préparoit le gouvernement injuste de Philippe II, et souvent il auroit été pris au dépourvu. Moins d'ardeur ne l'auroit pas rendu assez agissant pour oser entreprendre d'enlever à la cour de Madrid une partie des Pays-Bas. De cette heureuse température naissoit un jugement sûr, qui l'éclairoit sur tout ce qu'il devoit craindre ou espérer, et le laissoit toujours dans cet état de calme qui, ne s'étonnant et ne s'engouant de rien, le disposoit à peser avec impartialité ses craintes et ses espérances, et à combiner de sang froid toutes ses opérations pour les diriger au même but. Tant de sagesse le fit accuser de lenteur par des hommes moins patiens que lui ; mais soyons sûrs qu'après avoir jeté les fondemens de sa fortune, tâté les forces et les ressources de ses ennemis, et essayé les nouvelles vertus que l'amour de la liberté faisoit naître dans les Provinces-Unies, on l'auroit vu sans doute, profiter des progrès que l'esprit républicain avoit faits sous ses auspices, pour diminuer ses craintes et ses

précautions, et pour agrandir ses espérances. Ce Fabius, vraisemblablement, ne se seroit plus contenté de fatiguer, de lasser et d'épuiser Annibal en Italie; et comme Scipion, il auroit médité une descente en Afrique. Vous vous rappelez que sous son fils Maurice, élevé dans son école et formé à la même circonspection, la guerre des Pays-Bas prit cependant un caractère tout nouveau. Ce prince, si heureusement né pour gouverner les hommes, comprit que la sagesse cunctatrice de son père l'avoit mis en état de paroître plus hardi, sans cesser d'être moins prudent.

Combien notre ame n'est-elle pas dépendante de nos passions, c'est-à-dire, de la chaleur plus ou moins vive de notre sang, d'une bile plus ou moins âcre, et de l'abondance des esprits animaux qui se portent avec plus ou moins de rapidité à notre cerveau? Chacun de nous peut se convaincre de cette vérité, en se rendant compte de ce qui se passe chez lui. De-là toutes ces qualités, toutes ces modifications de l'entendement qui rendent souvent les grands hommes plus ou moins propres à agir dans telle circonstance que dans toute autre. Un général conduira une guerre défensive avec le plus grand succès, parce qu'au-

cune impatience ne lui fait illusion et qu'on est maître de son ennemi quand on l'est de soi. Mais il échouera peut-être dans une guerre offensive, parce que son entendement se sera accoutumé à opérer avec une lenteur qui ralentira malgré lui son action. Tel capitaine se fera admirer dans une guerre de chicane, qui ne paroîtra peut-être qu'un homme médiocre dans une guerre d'invasion ; l'une demande à un général le plus grand sang-froid pour remédier sans cesse aux difficultés qui se multiplient et se renouvellent à chaque instant ; il doit continuellement se défier de ses ennemis et de lui-même. Mais dans une guerre d'invasion, il faut plus de confiance en ses propres forces, parce qu'elle peut et doit s'allier avec une sorte de témérité. On s'accoutume à donner quelque chose à la fortune, on y compte, comme César, parce qu'on se sent assez habile pour gêner ses caprices ou pour profiter de ses faveurs, et peu à peu on contracte l'habitude d'exécuter audacieusement les entreprises audacieuses. Toutes ces différences, comme vous le voyez, ne peuvent résulter que des passions diverses qui remuent et mettent en action l'entendement d'un général d'armée.

Je dirois la même chose des hommes qui ont acquis la plus grande réputation dans le gouvernement de leur république. Si vous examinez avec soin leur conduite, vous verrez, si je ne me trompe, que s'ils ne se sont proposé la même fin, ils ont été égarés par quelque jalousie, quelque rivalité, ou cet esprit d'intrigue et de parti qui rend souvent les talens inutiles et plus souvent encore si dangereux. Mais, si vous considérez ces politiques que l'amour du bien public réunit, vous verrez, que de la meilleure foi du monde, ils ne sont point d'accord sur les moyens qu'ils veulent employer. D'où naît cette manière différente de penser entre des hommes d'un esprit supérieur, et qui aiment également la vérité ? C'est que leurs passions particulières troublent un peu leur entendement, et rendent la prudence des uns plus timide, ou les espérances des autres plus audacieuses.

Mais sans nous arrêter plus long-temps, mon cher Damis, sur ces personnages que la fortune place sur le grand théâtre du monde, et qu'elle charge souvent d'entraves qui gênent et captivent leurs talens, il me semble qu'on ne démêle jamais mieux l'action des passions ur notre esprit, qu'en fixant ses regards sur

ces hommes que la nature seule a favorisé, et qui dans leur heureuse obscurité ont été les maîtres de disposer à leur gré de leur génie. Nous admirons tous l'intelligence sublime de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Bossuet, de Fénélon, de Mallebranche, de Despréaux, de Racine, de Condillac, de Molière, de Lafontaine; mais voyez comment tous ces grands hommes conduits par des passions différentes, se séparent, pour ainsi dire, en différentes bandes.

Des passions plus tranquilles et qui ont moins besoin du tumulte et du commerce des hommes produiront des philosophes. Une sorte de dégoût pour les misères humaines qui les fatiguent ou n'ont rien de piquant pour eux, les livre d'abord à je ne sais qu'elle indolence qu'on pourroit prendre pour une paresse de leur entendement. Tels, dit-on, ont été Descartes, Mallebranche et Condillac; mais ils vont bientôt étonner les personnes qui se sont trop hâtées de les juger. A peine ont-ils trouvé un objet digne de leurs méditations, que tout leur génie se déploie. Tandis que les uns cherchent à démêler les lois par lesquelles la nature gouverne l'univers entier et l'interrogent par des expériences ingénieuses, les autres, en décomposant les opérations de

notre entendement, remontent jusqu'à l'origine de nos idées, ou descendent dans l'abîme du cœur humain pour y puiser la connoissance de nos devoirs. A peine les uns et les autres ont-ils goûté le premier plaisir de leurs méditations, à peine ont-ils entrevu la vérité, qu'ils deviennent, pour ainsi dire, inaccessibles à toutes les passions qui troublent le monde; vous ne trouverez en eux que ce mouvement machinal qui est en nous malgré nous, et dont ils ne se défendent pas, parce qu'il ne laisse en leur ame aucune trace durable.

Avec des passions moins tranquilles, il me semble que le génie doit prendre un caractère tout différent; et suivant qu'elles sont plus ou moins propres à donner à l'ame de la roideur, de la force, de la gravité ou de la flexibilité, de la mollesse, et de la gaieté, elles produisent dans un même genre tous ces hommes illustres qui ont des talens différens et que nous admirons également.

Corneille, Moliére et Lafontaine, par exemple, ont eu tous trois cette intelligence supérieure qui fait remonter aux principes du beau, et tous trois ont parcouru avec le même succès une carrière très-différente. Qui pourroit descendre dans leur ame, trouveroit dans l'un

des passions sans doute plus sérieuses, plus graves, et dans l'autre des passions plus badines, plus gaies, qui les portoient à peindre nos mœurs bourgeoises et nos ridicules avec la même touche et des couleurs aussi vives et aussi vraies que Corneille peignoit les grands intérêts et les grands hommes qu'il a mis sur la scène; tandis que Lafontaine, conduit par sa bonhomie, nous ravissoit par les avantures un peu libertines de quelques amans, et nous ramenant ensuite à la morale la plus sage et en même-temps la plus enjouée, nous apprendroit si bien à connoître l'homme, qui n'est si souvent qu'un loup, un mouton, un renard, un âne, un lion, un geai, &c.

En parcourant la même carrière, remarquez encore, je vous prie, comment des passions, diversement modifiées, impriment à l'esprit un caractère différent. Racine, ayant une ame moins forte que Corneille, avoit lu sans doute nos romans avec plus d'intérêt que l'histoire; son cœur par conséquent plus ouvert aux impressions de l'amour, l'invitoit à en mettre sur le théâtre les délicatesses, les caprices et les erreurs. Corneille, au contraire, trouvant cette passion plus digne de la comédie que de la tragédie, cherchoit d'abord avec

quel sentiment plus noble et plus courageux elle pouvoit s'associer pour offrir un grand spectacle. Racine, content de peindre un amour moins tragique et plus à notre portée, se seroit borné à faire répandre des larmes aux femmes et aux jeunes gens; peut-être n'auroit-il point songé à nous présenter Burrhus, Agrippine, Acomat Roxane, et le sublime tableau d'Athalie, si Corneille, en lui inspirant une juste émulation, ne lui eut appris à connoître toutes ses richesses.

Peut-être ai-je tort, mais je ne me lasse point de vous rapporter des exemples. La forme de notre gouvernement ne permettoit pas à Bossuet de montrer son éloquence avec le même avantage que Démosthène et Cicéron; mais je crois m'apercevoir qu'il auroit eu les mêmes succès à Athènes et à Rome, parce qu'il avoit leur génie; il auroit rendu leur courage aux Athéniens, inquiété Philippe, ou fait pâlir Verrès, Catilina et Antoine. Aux passions qu'il réveille en moi pour m'entraîner, je juge de celles dont il est animé lui-même. Fénélon, au contraire, avec une éloquence plus douce, mais également puissante, s'insinue adroitement dans mon cœur en éclairant ma raison. Il s'élève à côté d'Homère

et de Virgile ; plein de leur esprit, tout s'embellit sous ses pinceaux ; et il leur est supérieur par le choix d'un sujet plus important que la ruine de Troye et l'arrivé d'Enée en Italie, et qui plaira à toutes les nations tant qu'il y aura des rois et des peuples qui désireront d'être heureux.

Mais voulez-vous encore mieux connoître, mon cher Damis, le pouvoir des passions sur l'entendement, et combien elles sont propres, suivant la différence des conjonctures, à lui faire prendre les formes les plus différentes ? Je vous conseille de considérer attentivement Pascal. Grâces à cette intelligence qui l'animoit et qui ne peut être sans action, il est géomètre avant que de savoir qu'il y eût une géométrie ; et la physique alloit vraisemblablement lui devoir la plupart des découvertes qu'elle a faites depuis ; lorsque la religion, qui le frappe vivement, l'arrache à ses études profanes ; et déjà ce protée médite de confondre l'incrédulité ; ouvrage dont on peut pressentir la sublimité par la lecture des pensées qu'il n'avoit jettées sur le papier que pour se tracer la route qu'il devoit tenir. Cependant, distrait par un peu de jansénisme, et cet esprit de parti qu'inspirent toujours des

ennemis puissans et dangereux qu'on veut abattre, il compose les immortelles provinciales, et montre que ce génie, aussi flexible qu'étendu et qui embrasse tout, etoit capable de faire le Tartuffe, la comédie, je crois la plus parfaite que les théâtres aient vue.

Mon cher Cléophon, dit alors Damis, je vous ai écouté avec la plus grande satisfaction, et il me semble que mes idées sur les talens, commencent à être aussi justes qu'elles étoient fausses, ou du moins confuses. Je sens à merveille que cette intelligence supérieure est toujours maîtresse d'elle-même, que vous regardez comme le principe et la source des talens, est absolument nécessaire pour produire ces ouvrages immortels que toutes les générations admireront. Est-on privé de ce secours? L'esprit sans force, sans étendue, sans vigueur, n'a que des saillies heureuses, tombe ou s'égare à chaque instant, et peut tout au plus rencontrer par-ci par-là quelques détails heureux. Aura-t-on contracté l'habitude d'écrire en prose avec facilité, ou de tourner agréablement quelques vers? On ne consultera que sa présomption au lieu d'imiter Anacréon et Catulle, qui attendoient dans leur paresse qu'un sentiment de plaisir ou de

malignité leur dictât une chanson ou une épigramme ; on entreprendra de grands poëmes ; on abuse d'une malheureuse facilité ; on veut être philosophe ; on veut être orateur ; on veut être historien ; et cela, parce qu'on ne se doute pas qu'il y a des secrets particuliers et propres à chaque science et à chaque art.

Je suis fort satisfait, continua Damis, et j'adopte volontiers ce que vous avez dit du pouvoir de nos passions sur notre entendement ; je vois avec plaisir que la morale, cette science la plus nécessaire aux hommes, parce qu'elle fait leur bonheur, ne l'est pas moins pour développer leurs talens. En effet, s'il est vrai que l'esprit est la dupe du cœur, il est donc vrai que pour éclairer l'un, il faut régler les mouvemens de l'autre. Notre raison, dégagée d'une foule de misères, d'erreurs et de préjugés qui lui sont chers et la degradent, acquerroit de nouvelles lumières et ne s'occuperoit qu'à rendre les talens aussi utiles qu'ils sont agréables. Aussi Horace prescrit-il aux poëtes la lecture des philosophes qui nous instruisent de nos devoirs et des dangers des passions :

Nemo adeo ferus est, ut non mitescere possit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem.

Il me semble que les défauts qu'on peut reprocher aux ouvrages de quelques artistes tiennent moins au caractère de leur intelligence qu'à des vices du cœur qui rabaissent l'ame.

Cependant, mon cher Cléophon, il me reste un scrupule. Cette intelligence supérieure, qui a besoin pour opérer sûrement de n'être remuée que par des passions modérées et honnêtes, je craindrois qu'elle ne restât un peu froide ; et cette froideur n'est-elle pas le plus grand des défauts, puisqu'elle affadit ou ternit les traits même de la beauté la plus régulière ? Comment un esprit accoutumé à mesurer scrupuleusement sa marche et tous ses pas, aura-t-il cette flamme divine qui forme le caractère du génie, et dont vous nous avez parlé d'après Cicéron ? Cette flamme, ce souffle divin, cette inspiration qui nous étonne, nous surprend, nous ravit dans les hommes à talent, n'est-ce point un don particulier de la nature, une qualité secrète qui prévient en quelque sorte les réflexions de l'entendement ? C'est une espèce d'instinct qui agit en nous, pour ainsi dire, sans nous. Nous ne delibérons point, nous sommes mus sans savoir quelle est cette force qui nous entraîne. En exami-

nant

nant ces morceaux précieux, souvent notre entendement est frappé d'admiration, et sent lui-même que par ses calculs et ses raisonnemens, il ne seroit point parvenu à produire ces beautés qu'une espèce de hasard a produites.

Fort bien, mon cher Damis, reprit Cléophon, et vous auriez sans doute raison, si cette qualité de l'entendement, dont vous venez de faire un fort bel éloge, étoit un don spécial et particulier de la nature, et non pas une suite toute simple de la manière dont quelques grands hommes ont travaillé à étendre, enrichir et perfectionner leurs heureuses dispositions. Par une métaphore ingénieuse, Cicéron regarde comme l'ouvrage d'une inspiration divine ces beautés qui nous ravissent, parce que dans l'endroit où il parle du génie, il n'étoit pas question de le définir, mais de donner simplement une grande idée des effets qu'il produit. Soyez sûr qu'en traitant la matière dont nous nous entretenons, s'il avoit eu le même objet que nous, il nous auroit dit que l'auteur de la nature ne souffle point dans l'ame de quelques hommes une partie de son esprit; mais se contente de disposer heureusement les organes de leur cerveau,

et de leur donner des passions modérées, et dans ce point précis de chaleur qui échauffe et élève l'ame sans la troubler, qui étend ses perceptions et lui enseigne l'art d'en user sans en abuser. Voilà tout ce que fait la nature ; le reste est notre ouvrage, et c'est de la manière dont nous nous servons de ces matériaux précieux pour perfectionner notre entendement et tempérer ou diriger les mouvemens de notre cœur, que résulte cette force, cette étendue, cette énergie, ce sublime de la raison que nous appelons une flamme ou un souffle divin.

Ce n'est point de ma part une simple conjecture ; et vous en serez persuadé, mon cher Damis, en vous rappelant par combien de travaux, d'etude, de méditation, il faut se préparer à tirer le meilleur parti des dons les plus précieux de la nature. Quelles connoissances immenses ne doit pas acquérir l'orateur parfait, dont Cicéron nous trace le tableau, pour apprendre à se servir de son genie, qui sans ce secours sera toujours captif. Horace a pensé de même ; et vous vous rappelez à combien d'étude il condamne le poëte né avec les plus heureuses dispositions. On demande, dit-il, « si les

„ plus beaux poëmes sont le fruit des talens
„ naturels ou de l'étude et de l'art, et il
„ répond :

Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium alterius sic,
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.

C'est leur propre expérience qui a fait tenir à l'un et à l'autre le même langage ; ils savoient trop combien il leur en avoit coûté pour se mettre en état de produire leurs divins ouvrages ; ils avoient éprouvé cent fois combien le génie naturellement trop audacieux, a besoin d'être contenu dans les limites étroites des bienséances et des convenances, pour ne pas s'égarer ridiculement. C'est le goût, c'est-à-dire, la raison accoutumée à comparer et à juger des rapports, qui doit être le guide du génie ; et c'est en étudiant les grands hommes de la Grèce, que Cicéron et Horace avoient réussi à devenir leurs rivaux et à partager leur gloire.

Combien ne devons-nous pas être persuadés aujourd'hui de cette vérité, nous à qui on a démontré que toutes nos idées et nos connoissances, nous les devons à nos sensations ? Le génie le plus excellent naît

donc encore parmi nous aussi grossier et aussi brut que chez les premiers hommes et les Sauvages. S'il veut tout devoir à ses propres lumières et ne rien emprunter des autres, il pourra se montrer par des élans subits ; mais il disparoîtra comme un éclair, et retombera par le poids même de son ignorance. Ce n'est qu'en méditant sur les qualités de notre esprit et de notre cœur, ce n'est qu'en observant ce qui réussissoit constamment, que les philosophes ont prescrit des règles fixes au génie, et lui ont donné des méthodes pour marcher avec sûreté. C'est ainsi que s'est formé ce discernement juste et délicat, qui saisit les différentes proportions de toutes les parties qui composent un tout ; qui distingue les beautés propres à chaque genre ; qui les rejette quand elles ne sont pas à leur place ; qui se défie de ses richesses, et craint de les faire mépriser en les prodiguant avec ostentation. C'est ainsi que nous apprenons insensiblement à juger des convenances qui doivent régner entre nos idées et nos expressions. Ce n'est que par ces études qu'un écrivain, comme tout autre artiste, peut se rendre le maître de son imagination,

s'élever au-dessus des préjugés de son temps, et résister aux erreurs de la mode.

Mais, laissons, poursuivit Cléophon, ces tristes réflexions ; si je ne me trompe dans mes raisonnemens, il me semble qu'on en doit conclure qu'une mémoire heureuse est un attribut nécessaire du talent ou de génie. Ce propos, mon cher Cléante, parut un peu bisarre et sauvage à Damis. Je voudrois que vous eussiez été témoin de son étonnement, vous en auriez ri comme moi. Peut-être se croyoit-il offensé, car vous savez qu'il se pique de manquer de mémoire. Vous vous moquez, dit-il à Cléophon ; je vous proteste que je connois, au contraire, je ne sais combien de gens dont on pourroit peut-être faire des hommes d'esprit, ou du moins des hommes à sens commun, si on pouvoit leur ôter une bonne partie de leur mémoire. Ne connoissons-nous pas tous de ces pédans qui ont tant lu et qui ont le malheur de n'avoir rien oublié ? Quels fléaux dans la société ! Sans doute, mon cher Damis, reprit Cléophon en riant, et il seroit inutile de vouloir nous prouver une vérité que personne de nous ne vous contestera. Mais permettez-moi d'expliquer ce

que j'entends par une mémoire heureuse. Je ne prétends point parler de ces mémoires qui, malheureusement, n'oublient rien, et entassent des faits, des mots, des pensées pêle-mêle, sans rien digérer ni rien arranger. Molière l'a dit :

> Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Sans doute ; mais une mémoire heureuse n'est point ce malheureux talent de ne pouvoir rien oublier, et dont Thémistocles se plaignoit. C'est une mémoire soumise à un jugement sain, et qui ne ramasse et ne conserve que les idées, les pensées et les expressions dont il aura besoin pour étendre et multiplier ses connoissances, et les communiquer avec plus d'avantage. J'appelle, mon cher Damis, une mémoire heureuse, celle qui est docile et prompte à vous répondre quand vous l'interrogez, et qui vous prévenant même, vous fournit cette heureuse abondance qui répand tant de charmes sur les écrits, au lieu d'obéir avec respect à l'intelligence, si la mémoire la domine avec l'insolence d'un esclave révolté; voilà la mémoire d'un sot, qui n'a rien que de vague, d'incohérent et de décousu. Dieu nous pré-

serve de ces savans dont l'érudition déborde de tout côté, parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour mépriser les trois quarts de leur science ! La mémoire d'un homme d'esprit est toute autre chose ; elle lui sert à lier ses idées les unes aux autres ; c'est par son secours qu'il en tient la chaîne, et se rend propres les richesses qui ne lui appartiennent pas. Remarquons, je vous prie, que de toutes nos facultés intellectuelles, la mémoire est celle qui éprouve la plus prompte décadence. A mesure qu'elle s'affoiblit, la raison, de son côté, opère avec plus de lenteur et plus de peine, et peut même, par degré, devenir une imbécillité stupide. Or, mon chér Damis, si la perte de la mémoire anéantit le plus grand génie, quels secours ne doit-elle pas lui prêter si elle a les qualités heureuses dont je viens de parler ?

Depuis trois jours que nous parlons philosophie, ne sommes-nous pas convenus, d'après nos maîtres, que l'entendement le plus heureusement disposé, mais réduit à ses seules forces et sans secours étranger, seroit bien peu de chose ? C'est donc à la mémoire qui lui fournit toujours un ali-

ment nouveau, que l'esprit humain doit ses progrès. C'est par son secours que nous sommes parvenus à porter toutes les sciences et tous les arts à leur plus haute perfection. Combien de nos beaux esprits ont plus d'obligation à leur mémoire qu'à leur imagination ! Si on demandoit aux plus grands hommes de guerre, aux plus grands politiques, et en un mot, à tous les hommes les plus distingués par leurs talens et l'étendue de leur génie, si c'est dans eux-mêmes qu'ils ont trouvé toutes les ressources nécessaires pour exécuter ce qu'ils ont fait, ils me répondroient sans doute que la connoissance du passé leur a été de la plus grande utilité, et les a mis en état de servir à leur tour de modèle à la postérité. Tandis que je pesois mes craintes et mes espérances, mes moyens et mes ressources, et que j'hésitois à me décider, j'ai pensé, diroit le grand Condé, à telle action d'Alexandre, et je n'ai plus eu aucune incertitude. Moi, j'ai pensé à César, diroit Turenne avec la même sincérité. En effet, la mémoire n'est inutile qu'à ces hommes qui n'ont pas assez de jugement pour savoir profiter de ses secours; on diroit qu'ils en sont écrasés, et leur mé-

moire ne sert qu'à les rendre plus incertains et plus indécis.

Mais c'est assez parler de la mémoire, mon cher Damis, et quelque secours qu'elle prête à l'entendement, toujours un peu lent, paresseux et froid, il n'aura point ce souffle divin dont parle Cicéron, si l'imagination ne hâte sa marche, et ne lui communique sa chaleur, et, si je puis parler ainsi, son activité créatrice. Si vous me demandez ce que c'est que notre imagination, je ne vous cacherai point mon embarras. Est-ce un sens intérieur distingué de l'entendement, et où il va prendre les ornemens nécessaires pour s'embellir et nous plaire, comme il va chercher dans la mémoire les idées produites par les objets, pour en extraire des vérités en les rapprochant et en les comparant? Je n'oserois le dire; je serois bien plus porté à croire que l'imagination n'est qu'une disposition inconnue des fibres de notre cerveau, mais telle que notre intelligence ne peut penser aux objets qui l'ont frappée, sans éprouver la même commotion, et, pour ainsi dire, la même sensation qui se renouvelle avec la même force.

Tout cela, quoique je vous parle d'après

de grands philosophes, n'est peut-être pas fort satisfaisant; mais sans vouloir expliquer ce mystère et remonter aux causes de notre imagination, bornons-nous à en considérer les effets. Si notre entendement n'avoit pas la faculté de se réchauffer par le souvenir de ses sensations, de sorte qu'il semble les éprouver une seconde fois; vous jugez sans peine que nous n'aurions qu'un instinct lent, grossier, paresseux, et serions gouvernés impérieusement par chacune des sensations qui se succéderoient. Avec le secours de l'imagination qui nous rend présens les objets absens, nous embrassons à la fois le passé et l'avenir, nous les comparons, notre intelligence s'agrandit, et notre ame est dans une action continuelle; il se présente à la fois mille idées bisarres, sages, insensées, extraordinaires à un homme fait pour penser. En s'occupant de ses rêveries, s'il conserve assez d'empire sur elles pour les soumettre à l'examen de son jugement, il peut être un grand homme; les sciences, les arts et la vérité lui devront sans doute beaucoup. Si ces rêveries, au contraire, le dominent impérieusement, j'en suis fâché; il tombera

dans mille erreurs, et peut-être même sa raison s'égarera-t-elle pour toujours.

Qui pourroit, en effet, compter tout ce que nous devons de bien et de mal à notre imagination? Dans l'enfance du monde, dans le temps que la raison humaine, faute d'expérience et de connoissance, mais pressée par son activité, de connoître et de penser, n'avoit encore aucune méthode pour discerner la vérité; elle s'abandonna avec d'autant plus de sécurité à l'audace de l'imagination, qu'il lui étoit impossible de se défier de ses prestiges. Je ne vous prouve point cette vérité, et je me contente de vous renvoyer à l'excellent ouvrage de Fontenelle sur l'origine des fables. Cependant l'imagination à force de multiplier ses rêves et ses mensonges servît alors très-utilement aux progrès de la raison. Toutes ces folies nées au hasard, ne tardèrent pas à se contrarier de la manière la plus évidente. Ne pouvant pas toutes être vraies à la fois, la raison commença à soupçonner qu'elle n'avoit que des erreurs et des préjugés. A peine eut-elle fait le grand pas d'apprendre à se défier d'elle-même et à douter qu'elle se trouva dans la route de la philosophie. En discutant leurs frivoles opinions, les hommes

furent encore condamnés à se tromper long-temps. N'importe, ils se firent enfin des règles ou des méthodes de raisonnement et furent moins hardis à établir des principes; ils se défièrent de leur imagination, et crurent plus difficilement à ses prestiges. Cependant la curiosité et la vanité qu'accompagne toujours la présomption, passions dont il est impossible de nous séparer entièrement, enfantèrent encore tous ces systêmes de l'ancienne philosophie à laquelle nous devons tout; puisqu'au milieu de ses erreurs on trouve des vérités qui nous apprirent à ne marcher qu'avec le secours de l'expérience, et à soupçonner que le temps et la méditation étoient les seuls maîtres qui pouvoient nous conduire aux connoissances qui ne sont pas au-dessus de notre portée.

A mesure que la philosophie se perfectionna, toutes les sciences et tous les arts apprirent d'elle la méthode et les règles qu'ils devoient observer pour parvenir à la perfection qu'ils se proposoient. L'imagination qui avoit été leur seul guide, comprit enfin elle-même, que si elle est nécessaire pour donner à l'entendement de la force et de l'énergie, elle doit lui obéir si elle ne veut pas s'égarer

avec lui. Toutes ces sciences et tous ces arts portent donc sur une seule et même base, la raison ; et vous sentez, mes amis, que se proposant autant d'objets divers que nous avons de besoins différens, il s'ensuit nécessairement que l'imagination, suivant ses différens degrés d'activité ou de paresse, nous destine à parcourir différentes carrières avec le même succès.

J'ai dit que les passions plus ou moins vives aident ou dérangent les opérations de l'entendement ; elles donnent à plus forte raison un caractère différent à l'imagination. Plus elle sera tempérée et docile, plus elle laisse de liberté à l'intelligence pour embrasser et combiner un grand nombre d'objets, une sorte d'impatience et de présomption à souvent formé les grands génies qui ont voulu nous expliquer les vues et le systême mistérieux de la nature. L'imagination est moins dangereuse pour un historien, quoique ses écrits doivent être une école de morale et de politique. Pourquoi cette différence ? C'est que la nature a voulu que les vérités morales qui doivent faire notre bonheur ne fussent pas couvertes d'un voile aussi épais que les vérités physiques, qui sont moins importantes pour

nous. L'historien peut marcher avec moins de précaution que le phisicien, il doit s'aider même des secours que prête l'imagination; parce que les verités phisiques n'ont besoin que d'être prouvées pour être adoptées avec joie, et qu'il n'en est pas de même des vérités morales. Elles paroîtront évidentes à notre raison, et nous n'en serons pas meilleurs; il reste à convaincre notre cœur, il faut l'intéresser, il faut l'ébranler, il faut lui faire aimer la verité qu'on lui présente.

Si cette reflexion est vraie, concluons-en que la marche de l'orateur peut être moins circonspecte que celle de l'historien : il doit remuer mes passions avec plus de force, et pour m'entraîner il ne suffit pas qu'il éclaire ma raison, il faut que son imagination subjugue la mienne. Mais pour ne pas m'arrêter trop long-temps sur cette matière, c'est dans la poësie, mon cher Damis, que vous verrez briller l'imagination avec toutes ses graces, et braver en quelque sorte la raison pour l'amuser, l'étonner et lui plaire.

Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

Mais ce n'est pas cependant pour accoupler les serpens et les oiseaux, les tigres et les

agneaux, et présenter ce monstre ridicule dont Horace nous fait le portrait dans les premiers vers de son art poétique, *incredulus odi*. La raison en s'éclairant a étendu son empire jusques sur les poëtes, de tous les écrivains, les plus portés à regarder leur délire comme la preuve de leur génie. Mais remarquez comment se pretant à tous nos besoins et à notre foiblesse, elle permet à la poësie, et lui ordonne même de tout embellir; mais conservant toujours son caractère, elle lui dit par la bouche de Despréaux.

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
> On le cherche par-tout, et même dans la fable.

De-là ce charme secret qui nous attache avec un plaisir toujours nouveau à la lecture d'Homère et de Virgile; à ces grands hommes j'ajouterai Milton qu'il faut mettre sans doute dans le premier ordre des poëtes; génie createur, puissant génie qui peint avec autant de graces et de mollesse les délices du paradis terrestre, qu'il présentera avec une force terrible et majestueuse les abîmes de l'enfer et du chaos; heureux s'il ne se laissoit pas quelquefois emporter par une imagination dont il n'est pas le maître. Que signifie son artillerie dans le combat des anges? il veut m'étonner

et il me fait rire. N'espérant ni ne craignant rien pour des êtres immortels, et qui même ne pouvoient être blessés comme les dieux d'Homère et de Virgile; Milton ne fait que diminuer et amoindrir l'idée que ce poëme religieux doit nous donner de Dieu et des puissances qui entourent son trône; ce qu'il veut rendre terrible, devient presque ridicule, ou du moins le paroît.

La première qualité de l'imagination, et sans doute la plus précieuse, c'est l'invention. Sans son secours, l'esprit humain seroit resté dans sa première ignorance, ou du moins n'auroit fait des progrès qu'avec une extrême lenteur. En soupçonnant audacieusement les vérités qui nous sont cachées sous un voile épais, elle a donné à notre entendement une curiosité agissante. Nous nous sommes créés, pour ainsi dire, de nouveaux sens, ou du moins nous avons suppléé à leur foiblesse; nous nous sommes fait des méthodes ingénieuses pour interroger la nature, et lui arracher quelques-uns de ses secrets. De-là sont nés mille systêmes et mille erreurs, mais ces mensonges même ont servi à étendre la sphère de notre raison. Si les sciences les plus graves et les plus importantes doivent tant à l'imagination, il

il faut convenir que la poësie, si fière de ses fictions, a besoin des lumières de la philosophie pour ne pas produire des monstres.

Sans prévoir les grandes choses qu'il préparoit, Tlepys, dit-on, promena dans les bourgs de l'Attique des boufons barbouillés de lie, qui chantèrent, du haut de leur tombereau, des chansons à l'honneur de Bacchus, et représentèrent les jeux grossiers des vendangeurs; la multitude accourut en foule à ces représentations, et Eschylle, témoin de ce succès, imagina qu'il en pouvoit faire un spectacle digne d'occuper les honnêtes gens. Son génie créateur se développe; il éleva un théatre sur des treteaux, y représenta des fables ou des histoires connues, et donna à ses acteurs des cothurnes et des robes trainantes. Sophocle, plein du génie d'Homère, connoissoit tous les secrets de l'art par lequel l'Iliade et l'Odissée exercent un si puissant empire sur les esprits, et vous savez quel parti il tira de cette ébauche encore grossière d'Eschylle. C'est avec le secours d'une intelligence supérieure que, se rendant compte du plaisir et du dégoût qu'il éprouve tour-à-tour aux spectacles d'Eschylle, il invente tous les secrets de l'art dramatique. Il ramèna tout à la vraisemblance et aux unités

qui sont les sources de l'heureuse illusion qui nous attache au théâtre; le poëte ne se montra plus et craignit de faire des héros déclamateurs. Toutes les situations, tous les évènemens furent inattendus pour étonner, et toujours préparés pour ne pas révolter. Les héros eurent le caractère qu'ils devoient avoir, et le conservèrent constamment pour ne pas choquer par des disparates révoltantes et contraires à l'ordre et à la marche que la nature a établis entre nos passions.

Tout est perdu si l'orgueilleuse imagination marchant au hasard, et fière de ses lambeaux de pourpre, commence un ouvrage avant que d'avoir appris de la raison qu'elle en est la nature. On pourroit demander à Ovide, le plus bel esprit du siècle d'Auguste, comme Voltaire l'a été du nôtre, quel étoit son dessein en faisant ses métamorphoses. Son imagination est séduite par les détails agréables que lui offroit l'histoire de ses dieux, et l'on voit un poëte qui ignore parfaitement, que tout poëme pour intéresser doit présenter une action qui marche avec rapidité à son but; et que des fables, par elles-mêmes très-favorables à la poësie, mais rapportées sans objet et cousues par des transitions necessairement

froides et forcées, ne composent qu'un ouvrage qu'on quitte sans regret, et qui, pouvant n'avoir point de fin, ne peut avoir aucun intérêt.

Quand je lis Lucain et Silius-Italicus, je vois que n'ayant pas assez de jugement pour se rendre raison de l'art et des beautés d'Homère et de Virgile, ils ne se sont faits que des idées fausses de l'Epopée. De ce que la guerre civile de César et de Pompée, ou la seconde guerre punique étoient des événemens bien plus importans que le siége de Troye, et l'établissement d'Enée en Italie, ces deux poëtes, trompés par leur imagination, pouvoient-ils en conclure raisonnablement qu'ils alloient faire des poëmes plus intéressans que l'Iliade et l'Enéide? J'en dirois autant de notre Henriade. Il ne falloit qu'un peu de réflexion pour juger qu'il y a des événemens propres au poëme épique, que d'autres peuvent être exposés avec succès sur le théâtre, et qu'il n'appartient qu'à l'histoire de rendre compte de tous les faits, parce qu'elle se propose une autre fin que la poësie. Il falloit savoir que la poësie épique, ainsi que l'a dit Despréaux, se nourrit de fictions, et que sans ce secours, le poëte n'est *que le froid historien d'une fable*

insipide. Mais pour que le merveilleux soit un vrai ornement, l'art, par une heureuse invention, doit le rendre vraisemblable, nécessaire, et à l'exemple d'Homère, de Virgile, et des auteurs de Télémaque et du Lutrin, lui faire jouer un rôle considérable. Lucain ne s'en est pas douté; Silius-Italius l'a soupçonné, mais a manqué de force dans l'exécution, et l'auteur de la Henriade, quoique supérieur à ces deux poëtes latins par l'élégance de son style, se traîne si mal-adroitement sur les traces de Virgile, que voulant faire un beau poëme, il n'a fait que gâter un beau morceau de notre histoire.

Ce n'est pas ainsi qu'ont procédé les grands poëtes, et dont la réputation sera éternelle. Corneille, Racine et même Crébillon, après avoir long-temps médité sur leur art, trouvoient-ils dans l'histoire un événement qui les frappoit d'admiration, et qu'ils pouvoient embellir par des ornemens convenables? ils s'y arrêtoient long-temps pour l'ajuster aux règles et à la marche du théâtre. Par impatience de finir, ou par impuissance de rendre le caractère d'un grand homme, ils n'offroient point des personnages mutilés et défigurés que le spectateur ne pouvoit plus reconnoître. C'est du

fonds même de l'action et des caractères qu'ils embellissoient que ces poëtes créateurs et pleins de ce souffle divin de Cicéron, avoient l'art de tirer leurs situations et tous les ornemens.

Corneille avoit sans doute l'imagination la plus féconde et la plus heureuse; aucun poëte ne l'a peut-être égalé; songez comment en s'emparant, si je puis parler ainsi, du génie et de la grandeur des Romains, et joignant la fiction à la vérité, il les fait paroître encore plus grands qu'ils n'ont été, sans violer les règles de la vraisemblance; mais, où je trouve toute l'étendue de son génie créateur, c'est dans la manière dont il associe dans la même pièce plusieurs personnages également importans. Jamais ils ne se nuisent; au contraire, ils ne servent qu'à se faire valoir. Je l'avoue, ma raison est confondue, quand, résistant au plaisir de m'abandonner aux passions que Corneille remue dans mon cœur, je veux m'élever jusqu'à connoître les ressources inépuisables de son imagination, toujours soumise à une raison supérieure, et toujours soutenue par cette force de l'ame qui en annonce la grandeur.

Si on croyoit encore à la métempsycose, vous seriez persuadé, mes amis, que l'ame de Virgile a passé dans Racine; tant l'un et l'autre

ont la même manière de faire agir les passions, et le même art de tirer du fond de leur sujet tous les ornemens dont il est susceptible. C'est du choc même des sentimens divers qui agitent Andromaque, Pyrrhus, Oreste et Hermione, que résulte sans effort le plus beau tableau que je connoisse des caprices et des erreurs de l'amour. Il seroit inutile de parler de tous les chefs-d'œuvre de Racine. Vous n'y trouvez point ces saillies, ces effets inattendus, qui sont la ressource d'un poëte dont l'imagination stérile, loin de rien inventer, ne démêle même pas les beautés que son sujet lui présente. En mettant sous nos yeux une action grande, noble, intéressante, et dont tous les personnages se prêtent un secours mutuel par le contraste de leurs intérêts, Racine n'a plus besoin que de cette vérité et de cette élégance qui ne l'abandonne jamais pour nous attacher et nous ravir; et voilà le grand poëte digne de s'asseoir à côté de Corneille.

Sans égaler les grands hommes dont je viens de parler, Crébillon s'est acquis une grande gloire, et elle vivra, je crois, long-temps. Rappelez-vous Atrée, Rhadamiste, Electre et Pyrrhus même. Quelle énergie dans les atbleaux! Le poëte paroît plein de son sujet;

il l'a médité long-temps. Une ame forte lui suggère les sentimens que ses héros doivent avoir. Il se met à leur place, et ne les met jamais à la sienne. Il oublie le parterre, et ne voit que les personnages qui sont sur la scène; de-là, ces vers de situation et de sentiment qui déchirent l'ame et font frémir, et bien supérieurs à toutes ces tirades d'ostentation par lesquelles on capte la bienveillance du parterre. Je soupçonnerois cependant que son imagination n'est pas assez riche, puisqu'il a eu trop souvent recours au ressort des reconnoissances; il manquoit vraisemblablement de la partie de l'invention que nous admirons dans Corneille et dans Racine, qui nous ont présenté tant de pièces qui ont des caractères tous différens, et dans lesquelles les passions, quoique puisées toujours dans la nature, prennent toujours une forme nouvelle en se prêtant à des circonstances différentes.

En lisant les pièces de Voltaire, ne seroit-on pas tenté de croire qu'après avoir imaginé des situations et des coups de théâtre, il n'a songé à composer une tragédie que pour mettre en œuvre les scènes et les situations qu'il a ramassées dans son porte-feuille, et maniées dans un moment de verve. De-là vient que

souvent les différentes parties de son ouvrage ne paroissent point faites les unes pour les autres; que faute de vraisemblance, toute illusion disparoît; que les passions n'ont point la marche qu'elles doivent avoir et déraisonnent presque toujours; qu'il n'y auroit point de tragédie si les personnages avoient la bonté de vouloir bien s'entendre; et qu'enfin ses héros, choisis dans toutes les parties du monde, sans respect pour les lois d'Horace, n'offrent point cette empreinte des mœurs que l'éducation a dû leur donner; ce qui est la preuve d'une imagination aussi peu féconde que peu flexible et peu éclairée. Tout cela même ne prouveroit-il pas que du côté de l'intelligence, ce poëte est inférieur à des dramatiques sans nom, parce qu'ils sont sans force et sans verve.

Mahomet a fondé une religion nouvelle et un empire nouveau. Quel sujet est plus propre à réveiller et exciter le talent d'un poëte capable de rendre avec dignité les grandes choses? Je sais bien que mon imagination s'élève et s'échauffe au seul titre de Mahomet, et je m'attends à voir agir un grand politique et un grand capitaine. Malgré les beaux vers que Mahomet débite en entrant sur le théâtre, je résiste à l'illusion qu'on veut faire naître,

dès que je vois le prophête conquérant n'entrer à la Mecque que pour s'emparer d'une jeune fille, pour laquelle il a *une passion égale aux fureurs de son ambition.* Et voilà une copie du fils de Brutus, qui aime aussi avec la même fureur, sa patrie et la fille de Tarquin. Vous comprenez à merveille, mes amis, comment, étant déchu des belles espérances que je m'étois faites, je suis indigné contre le héros que j'attendois, et qui, au lieu de me présenter un puissant génie, ne m'offre plus qu'un vil scélerat, qui ne prépare, pour remuer les spectateurs, qu'un insecte odieux et un lâche parricide, et ne médite que la mort de Zopire, ce pauvre Scherif de la Mecque, qu'il devoit mépriser : encore tout cela est-il préparé sans art et sans imagination.

Cependant, Mahomet, ne faisant rien qui soit digne de son ambition, en étale avec faste les projets, et je conviens qu'il dit de fort beaux vers; mais je sens qu'il ne les dit que pour faire sa cour aux spectateurs, car il n'avoit aucune raison de se dévoiler comme un imposteur aux yeux de Zopire : d'autant mieux que toute cette pompe de poësie n'aboutit à rien, que Mahomet retombe dans son néant à la

fin de la scéne, paroît presque inférieur à Zopire même. Il est fâcheux pour un poëte de choisir des héros dont la réputation l'écrase. Quand on n'a pas l'ame assez forte pour faire agir un grand homme, il faut modestement se contenter de mettre sur le théâtre des amours et des situations de romans. Le poëte peut alors se tirer d'affaires, et, comme les auteurs d'*Andronic* et d'*Inès de Cartro*, il fera verser des larmes. Sans une ame forte, l'imagination d'un bel esprit ne saisira point avec assez d'enthousiasme, le caractère d'un grand homme ou d'une grande action, pour les rendre avec l'énergie de Corneille, de Racine et de Crébillon, et y joindre des ornemens qui ne les déparent point.

Rappellez-vous, je vous prie, comment Voltaire défigure ses héros dans son Brutus, son César et sa Rome sauvée; et comment pourrois-je admirer le génie d'un poëte inférieur à un historien! Dans cette dernière tragédie il met en action les hommes les plus illustres des derniers temps de la république; mais si je songe à la manière dont j'ai été affecté par la lecture de Saluste. qu'elle est ma surprise de voir que le Catilina, le Cicéron, le Caton et le César du poëte, soient

si inférieurs à ceux de l'historien ? Catilina, ne dit que des choses vagues sur ses projets et ses espérances, est dégradé par l'envie qu'il a de gagner César, qui n'a point encore conquis les Gaules et qui n'est pas le rival de Pompée. Leur entrevue pouvoit produire un grand effet ; mais il auroit fallu que César eût conservé le caractère qu'il a dans Saluste, et Voltaire qui ignore ces nuances délicates, *aime mieux frapper fort que juste.* Qu'en résulte-t-il ? Catilina balbutie, il est avili, et César, en disant les belles choses, qu'il n'est pas encore en droit de dire, diminue mon intérêt ; et si je n'étois pas instruit de la situation de Rome, me feroit penser que la république n'est point en effet sur le penchant de sa ruine. Ce César, si avisé dans Rome sauvée, est, dans la tragédie de sa mort, assez simple pour demander à Brutus ce qu'il lui *reproche*, et on lui répond :

> Le monde ravagé,
> Le sang des nations, ton pays saccagé.
> Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
> *Qui de tes attentats sont en toi les complices ;*
> Ta funeste bonté qui fait aimer tes fers,
> Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

Cette demande n'est faite que pour amener

une réflexion qui seroit bien placée dans un historien, mais à laquelle il n'est guère vraisemblable que Brutus pensât dans le moment qu'il conjure la mort de César. Il ne doit voir dans ce moment que la ruine de la liberté, un tyran odieux, et l'espérance de l'immoler au bien public.

Mais pour en revenir à Rome sauvée, quel homme que le Cicéron de Voltaire ! il va, il vient, il entre sur la scène, il en sort sans savoir pourquoi, et n'est éloquent qu'en prodiguant les exclamations. Ce n'est point ce génie tutélaire qui voit tout, à qui rien n'échappe, et qui force l'ennemi public à fuir de Rome. Pour peindre Caton, que n'empruntoit-on les couleurs de Lucain ? Ce ne sont là, mes amis, que les restes languissans d'un bel esprit qui, voyant avec chagrin les talens de Crébillon, vouloit l'abaisser pour s'élever au-dessus de lui. Moins il respecte une histoire, connue même des enfans, plus il me décèle la foiblesse de son imagination. Quelle invention ! Aurélie, furieuse, a beau se poignarder dans le sénat, ce grand coup de théâtre ne produit aucun effet ; l'amour déparera toujours une conjuration, à moins qu'à l'exemple de Corneille une amante ne

soit elle-même une conjurée, et en s'associant aux projets de son amant, ne partage ses périls.

Je le sais, le Catilina de Crébillon a de très-grands défauts ; l'amour gâte cette pièce, et on en est d'autant plus choqué, qu'on attend avec impatience, et toujours inutilement, ce que la passion mutuelle et bizarre de Catilina et de la fille de Cicéron doit produire de grand et de terrible. Quoi qu'il en soit, le poëte dessine toutes ses figures avec fierté. Catilina a le caractère d'un chef de conjuration; il voit les dangers de son entreprise ; ses mesures sont prises, il ordonne, il agit, et ne s'abaissant point à vouloir gagner César, il se contente comme Sylla, de voir en lui plusieurs Marius, et un vengeur s'il échoue. Cicéron n'est pas rendu avec la même dignité ; mais Crébillon se surpasse lui-même dans son Caton, et semble avoir retrouvé toute l'énergie et la force de ses belles années.

Mais sans parler de nos autres poëtes tragiques, revenons, mon cher Damis, à l'imagination, dont le second attribut est d'embellir, par un coloris brillant, tout ce qu'elle manie. Tel est Lafontaine. Si, n'ayant que l'élégance de Phèdre, il l'avoit imité dans son heu-

reuse brièveté, il faudroit sans doute le mettre dans la classe des excellens écrivains ; mais je ne sais plus quel rang lui assigner quand je songe aux prodigieuses richesses que son imagination inépuisable répand sur tous les sujets qu'il traite. Tout est tableau, tout est sentiment, tout est grâce. Par quelle heureuse invention tout le superflu, si je puis parler ainsi, de son imagination, devient-il nécessaire ? Il s'abandonne aux sentimens de son cœur ; il ne veut point étonner ; ne cherchant que la nature, qui est toujours nouvelle, toujours variée, toujours inépuisable, il en a toute la vérité et toute l'abondance. Un bel esprit, au contraire, s'épuise en peu de temps. Quel que soit le trésor qu'il a amassé, il en trouve bientôt la fin. Il éblouit d'abord, il étonne, mais tôt ou tard il se répète et il commence à lasser ses admirateurs.

Nous avons vu se former une conjuration contre Despréaux. Les chefs de cette cabale, faisant cause commune avec Châpelain, Pradon et Cottin, veulent nous dégoûter de la satire dont nous avons le plus grand besoin, et réduire ce grand poëte à n'être qu'un versificateur correct et poli. Il n'est point philosophe ; tant mieux, ses écrits ne seront point remplis

de ces lieux communs, de ces sentences, de ces maximes qui sont la richesse et les ressources des beaux esprits, et des déclamateurs qui ne sont jamais remontés jusques aux sources du beau, et sont trop heureux de plaire par quelques détails. L'esprit ne pétille pas dans les écrits de Despréaux; j'entends : il est inspiré par le bon goût, et il n'a, comme Horace, que l'esprit qu'il doit avoir. Si l'invention fait les grands poëtes, le Lutrin ne lui assure-t-il pas une gloire immortelle? Quand il parle en législateur dans son art poëtique, son génie ne lui prodigue-t-il pas les couleurs les plus vraies, les plus variées et les plus vives pour faire disparoître la sécheresse des préceptes? Tout devient précieux sous sa plume; mais le goût se perd, et le bel esprit, qui ne connoît aucunes bienséances, a pris la place du génie, qui les regarde comme le principal caractère du beau.

Il faut rendre justice à tout le monde, mon cher Damis, et quoique je sois porté à refuser la partie de l'invention à *Voltaire*, il me semble qu'on ne peut, sans injustice, ne lui pas accorder cette imagination vive et brillante qui est si propre à embellir les détails et qui a fait sa réputation. Ses pièces fugitives, qui

sont l'oüvrage de sa jeunesse, sont écrites avec la plus heureuse facilité; nul effort, nulle contrainte ne les gâtent, et les grâces semblent l'inspirer; le coloris de son style fait illusion. Les bons juges mêmes applaudissent à une première lecture; mais à la seconde ils cessent d'être les dupes des grâces et de l'harmonie. S'il n'eut voulu traiter que des sujets qui ne demandent qu'un style noble et tempéré, sa réputation ne seroit pas aussi éclatante ni aussi étendue qu'elle l'est, mais elle seroit sûrement plus solide et plus durable. Voyant qu'on pardonnoit tout au charme de son style, il a abusé de sa facilité, et faute de méditation, n'a pas su tirer de ses talens tout ce qu'il en pouvoit attendre; il a prodigué les lambeaux de pourpre, et ses adorateurs prévenus l'ont encouragé à les placer sans choix, sans règle et sans goût. Oui, sans goût, car il faut trancher le mot; et peut-on nier qu'il ne se mette très-souvent à la place des personnes qu'il fait parler? Ce qui seroit bon dans sa bouche devient mauvais dans celle d'un autre.

Souffrez que je vous en donne un exemple; la défense du mondain me le fournira.

> A table hier par un triste hasard,
> J'étois assis près d'un maître caffard,

Lequel

Lequel me dit : vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer ; et moi prédestiné,
Je rirai bien, quand vous serez damné ....

Ces vers sont agréablement tournés ; mais est-ce là le ton d'un maître cafard ? Qu'en penseroit Molière, lui qui a si bien fait parler d'amour à son Tartufe, avec tous les termes consacrés à la dévotion ? Voilà le génie. Voltaire ne peint, au contraire, qu'un libertin railleur, en faisant parler un cafard. Autre exemple, s'il vous plaît.

L'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.

Eh bien ! voilà des vers très-agréables, dit Damis. Sans doute, reprit Cléophon ; mais devinez qui les débite, c'est le comte d'Olban dans Nanine ; et il n'y a qu'un monsieur de l'Empirée qui puisse parler ainsi dans une comédie. Voilà les deux premiers exemples qui se sont présentés à ma mémoire. Je pourrois vous en citer cent ; je pourrois vous en citer mille. Combien de

fois les héros de Voltaire n'embouchent-ils pas la trompette épique ! combien de fois ne s'abandonnent-ils pas au plaisir de dire des choses très-inutiles pour se faire applaudir ! Les chercheurs d'esprit ont été les dupes de ces fausses beautés ; ils les ont mises à la mode, et ne sont pas assez heureux pour atteindre leur modèle, quand ils veulent l'imiter.

Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais s'écarter de ce grand principe, que c'est du secours mutuel que se prêtent l'entendement et l'imagination, que sont produits en tout genre les grands talens. Un de nos poëtes, plein du génie et du goût des plus grands maîtres de l'antiquité, l'a dit :

> Qu'est-ce qu'esprit, raison assaisonnée ?....
> Qui dit esprit, dit sel de la raison....
> Raison sans sel, est fade nourriture.
> Sel sans raison, n'est solide pâture.
> De tous les deux, se forme esprit parfait ;
> De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

Rousseau, que nous avons tous connu, est un grand exemple, et peut-être unique, de tout ce que l'imagination peut produire à la fois de bien et de mal. De-là ces morceaux divins et frappans, qui sont fréquemment répandus dans ses ouvrages, qui

prennent quelquefois sous sa plume la forme de la plus sage philosophie; mais si vous y faites attention, qui ne peuvent jamais avoir une certaine étendue sans être terminés par des disparates choquantes. De-là encore ces paradoxes qui déplaisent aux bons esprits, qui cherchent avant tout la vérité; de-là ce désordre qui règne quelquefois dans ses écrits, et sert même à tromper le lecteur dont l'imagination trop docile, se laissant entraîner par l'imagination trop impérieuse de Rousseau, suivent leur maître sans demander où il va. Dès qu'il entroit dans sa verve, il n'avoit plus le sang froid nécessaire pour tenir une route certaine, considérer lentement un objet, le décomposer et l'examiner par toutes ses différentes faces. Il s'enivroit lui-même de son éloquence; le jugement étoit de la partie, et croyoit encore obéir à l'évidence, quand l'imagination l'avoit déjà obligé à se taire.

Occupé entièrement du moment présent, si une idée s'emparoit de lui avec une certaine force, il ne songeoit plus à ce qu'il avoit dit dans des momens lucides, où son entendement plus libre n'avoit été qu'embelli des grâces et même des ornemens sublimes de l'imagination. De-là ces

contradictions sans nombre, qui dégradent ses ouvrages, et dont il ne s'est jamais douté. Ce n'étoit pas en vérité la peine de faire des livres pour prouver qu'il n'est jamais d'accord avec lui-même. Les gens qui ont le Talent de lire, Talent bien plus rare qu'on ne croit, n'avoient pas besoin de cet avertissement, et les autres n'en profiteront pas. Ce seroit, je crois, se tromper que d'accuser cet homme extraordinaire de n'être qu'un sophiste qui se proposoit de faire du bruit par la hardiesse de ses opinions, d'éblouir et de séduire ses lecteurs. Il étoit lui-même persuadé, il étoit le premier ébloui et séduit par les fantômes qui lui faisoient illusion. Si, sans rien ôter à la chaleur et à l'impétuosité de cette imagination, la nature eut pu y joindre miraculeusement une intelligence supérieure et capable de la gouverner, Rousseau auroit été le plus prodigieux des hommes, ou plutôt son génie auroit passé les bornes prescrites à l'humanité; mais malheureusement c'est une chose impossible. Il n'est que trop prouvé que la perfection à laquelle nous pouvons atteindre en tout genre, résulte d'un certain équilibre entre les différentes facultés dont nous

sommes doués ; elles doivent se balancer les unes les autres pour ne se pas nuire mutuellement. Nous sommes nés pour la médiocrité. Une vertu que nous outrons devient un vice ; et de même toutes les qualités qui forment le génie, le dégradent si, par un mélange inégal, l'une prend trop d'empire sur les autres.

Passe encore si cette imagination trop impérieuse ne se fût montrée que dans ses écrits ; ils auroient encore été très-utiles, tantôt comme de grands modèles à imiter, et tantôt comme des exemples frappans des erreurs de l'imagination. Un lecteur sensé en auroit conclu qu'en travaillant à disposer ou arranger les matériaux d'un ouvrage pour former un tout régulier, on ne doit consulter que la pure raison, et qu'en prenant la plume, on doit ensuite se livrer à toute son imagination ; mais que la raison reprenant enfin tous ses droits, doit encore exercer une censure très-sévère. Malheureusement cette imagination qui domine dans les ouvrages de Rousseau, le suivoit dans la société et décidoit de sa conduite. Il connoissoit tous les vices dont les hommes sont capables, et il étoit incapable lui-même

de démêler le caractère des personnes avec lesquelles il vivoit. Dans son impatience, toutes ces couleurs, toutes ces nuances différentes sous lesquelles nos vices et nos vertus se montrent, et souvent se confondent, étoient perdues pour lui, et des fantômes lui paroissoient des réalités. Où vous et moi, nous n'aurions eu que des soupçons légers, il croyoit avoir une démonstration complette. Au lieu d'un ami vertueux, qui, peut-être quelquefois un peu lent, froid ou distrait, il ne voyoit plus qu'un mal honnête homme, et même un scélérat. Il faut trancher le mot, quoiqu'il me paroisse dur : Rousseau, je le dis pour son honneur, étoit fou dans toute la force du terme. Mais ce n'étoit point la folie du fou d'Athènes, qui croyoit assister à des spectacles admirables, ou posséder toutes les richesses qui abordoient au Pyrée. C'étoit une manie triste, mélancolique, sauvage. Plus son amour propre étoit exagéré et avide de gloire, plus il crut que tous les hommes étoient injustes de ne pas s'empresser à lui porter des hommages qu'il avoit la foiblesse de désirer, et que son orgueil dédaignoit. De-là cette solitude chagrine qui aigrit son mal, et en le

rendant malheureux, lui fit commettre innocemment les plus grandes injustices.

Il me semble que ses amis, en se voyant repoussés et soupçonnés, auroient dû le plaindre, mais non pas l'offenser et le haïr, comme s'ils eussent eu quelque reproche grave à se faire; ils n'eurent pas la sagesse de tout pardonner à un homme assez malheureux pour avoir eu des visions dans l'avenue de Vincennes, et qui, dès sa première jeunesse, avoit annoncé ce qu'il seroit un jour. Avec un cœur droit et l'amour le plus vif pour la justice et la vérité, Rousseau parut un homme méchant; il fut injuste et calomniateur innocemment : son imagination, qui avoit troublé son jugement, étoit seule coupable. S'il m'avoit offensé dans ses premiers ouvrages, et quand le public n'y voyoit encore que son génie, je crois bien que j'y aurois été sensible : mais je crois aussi que ses derniers ouvrages, où il montre avec complaisance, et sans paroître s'en douter, tout le délire de sa raison, m'auroient enfin apaisé.

Je m'arrête trop long-temps sur un sujet si triste; mais je ne veux perdre aucune occasion de rendre justice à un homme, que

j'ai connu, que j'ai aimé, qui a eu le malheur d'avoir une raison égarée; mais non pas d'être méchant, injuste et calomniateur. Il faut lui pardonner, si on ne veut pas lui ressembler ou mériter les reproches qu'on lui fait.

Il y a long-temps, mon cher Damis, que nous nous entretenons des Talens, il faut finir et nous retirer. Cependant si vous me demandiez quel est celui qui exigeant le plus de qualités mérite une plus grande estime, je vous prierois d'imaginer une assemblée où se seroient rendus les plus grands hommes dans tous les genres, guerriers, politiques, philosophes, historiens, orateurs, poëtes, artistes. Tandis que la tourbe ou la commune se livreroit à son enthousiasme ou plutôt à son amour propre dans les avenues de l'assemblée, et criailleroit au lieu de raisonner, il me semble que tout homme supérieur dans sa partie, seroit nécessairement un peu prévenu en faveur de la science ou de l'art qu'il a cultivé, parce qu'il en connoîtroit toutes les difficultés et tous les secrets et demanderoit la préférence sur tous les concurrens, parce qu'il n'auroit qu'une connoissance superficielle de leur mérite, et des méditations et des travaux par lesquels ils auroient

atteint à la perfection. Chacun étaleroit avec complaisance l'assemblage des qualités rares que doit réunir un homme de génie, et les connoissances presqu'infinies qu'il doit avoir acquises. Alors l'amour propre, éclairé par les lumières de la raison, découvriroit la vérité sans chagrin. Tous ces rivaux de talent et de gloire jugeroient qu'ils doivent tous avoir reçu les mêmes faveurs de la nature, et qu'ils doivent les avoir cultivées avec la même assiduité ; ils seroient convaincus qu'il n'y a point de science ni d'art qui ne demande, pour être porté à la perfection dont il est susceptible entre nos mains, toute l'étendue de génie que la nature peut nous accorder. Pleins de respect et d'estime les uns pour les autres ils s'embrasseroient avec cordialité.

Après tous ces plaidoyers, si j'avois l'audace de vouloir établir des rangs entre les Talens, il me semble que je ne devrois point me proposer d'autre règle, que l'utilité même dont ils sont aux hommes. Alors que tout cède le pas à la philosophie qui s'applique principalement à étendre et perfectionner notre entendement, et souvent dirige à leur insçu les plus grands Talens, les philosophes sont les bienfaiteurs de tous les hommes, mais

prenez garde que je n'entends pas parler des sophistes qui n'ont que le masque de la philosophie. La seconde place doit appartenir, si je ne me trompe, aux hommes d'état qui travaillent à rendre la société heureuse, et à côté d'eux sont les grands capitaines qui la défendent. Si l'histoire est une école de morale et de politique, il est aisé de voir quelle estime est due au grand historien. Les orateurs, les poëtes, les artistes qui ne songent qu'à plaire, dégradent leurs Talens; en rapportant tout à l'avantage des hommes et de la société, je crois, mes amis, que ma règle est d'autant meilleure qu'elle tend à ennoblir les Talens. Si les hommes les plus favorisés de la nature, la négligent, leurs Talens deviendront dangereux, et pour comble de maux ils auront des partisans et des admirateurs.

Adieu, mon cher Cléante, j'attends de vos nouvelles avec impatience, et je vous embrasse de tout mon cœur.

DU BEAU.

PREMIER ENTRETIEN.

Il y a long-temps, mon cher Cléante, que je ne vous ai entretenu des matières que nous aimons ; notre commerce est presque interrompu ; accusez-en cette malheureuse Amérique, qui s'est emparée de toutes nos conversations. Des nouvelles, toujours incertaines, nous obligent à rabacher continuellement nos frivoles conjectures ; on diroit que nous ne cherchons qu'à nous confirmer dans les espérances ou dans les craintes que nous voulons avoir pour amuser notre oisiveté. Si vous le voulez, prenez-vous en au mauvais temps qui, pendant trois semaines, nous a interdit nos promenades. Enfin, nous eumes hier une belle journée, et je me rendis au Luxembourg, dans l'espoir d'y trouver quelques-uns de nos amis que les gazettes n'ont pas gâté, et je ne me suis pas trompé.

A la contenance de Cléophon, de Damis et de Cléon, j'augurai avec plaisir qu'il n'étoit question entr'eux ni des exploits de quelqu'une de nos frégates, ni des prises des armateurs anglais. Damis connoît mon dégoût pour les nouvelles; venez; venez, me dit-il en badinant, ne craignez rien; nous avons abandonné à la Providence et aux conseils des rois le sort de la guerre. Nous sommes dans la philosophie; nous ne parlons que du Beau, c'est cette bagatelle qui nous occupe. Cléon que vous voyez prétend, mais très-sérieusement, que nous connoissons la nature du Beau, et que la route qui nous y conduit, n'est pas ignorée; il croit que nous pouvons le connoître à des signes certains, et que nous y sommes continuellement portés ou poussés par l'activité et la sagacité de notre raison. Dans tous les temps, dans tous les pays, le Beau, fait pour régner sur notre esprit, doit, quand il se montre, triompher de l'ignorance et des préjugés. Que vous dirai-je enfin? Il lui attribue tout le pouvoir que les défunts économistes attribuoient à leur pauvre évidence.

Cléophon, que nous prenons pour arbitre, et dont les lumières nous décideroient, refuse de prononcer; et Cléon persiste dans son

opinion; mais je crois que vous serez de mon avis. En effet, puis-je me persuader que le Beau tienne à des principes fixes et à des règles immuables, quand j'éprouve tous les jours que ce qui est beau, et très-beau pour moi, ne l'est point du tout pour un autre? Les juges du goût les plus éclairés ne sont point d'accord entre eux; j'y consens; on ne peut rien conclure de cette diversité d'opinions. Soit préjugé, soit passion, des particuliers peuvent se tromper, et leur erreur, si vous le voulez, ne tire pas à conséquence; mais les nations entières, après avoir cherché ce Beau, ne s'en sont-elles pas fait des idées absolument différentes? Les Indiens, les Chinois, avec leurs Magots et leurs Pagodes, pensent tout autrement que nous; nous trouvons hideux, ridicule ou maussade, ce qu'ils admirent de bonne foi, et depuis plusieurs siècles. Sans aller si loin, les Anglais, les Allemands, les Italiens et nous, qu'un commerce journalier unit, qui vivons ensemble, et cultivons également notre esprit, les mêmes sciences et les mêmes arts; n'avons-nous pas tous un goût de terroir différent, et donnerons-nous le nom de Beau aux mêmes choses?

Aujourd'hui, nous voyons à Paris, froidemen

et même avec dédain, ce que nos pères ont aimé et admiré avec transport; et j'espère, malgré les éloges que se donnent nos philosophes beaux esprits, que nos neveux se moqueront à leur tour de nous et de nos beautés. Caprice, engouement, mode, routine, préjugé, voilà ce qui gouverne et gouvernera éternellement le monde, parce que les hommes, éternellement conduits par des passions capricieuses, ne prendront jamais le parti de n'obéir qu'à la raison, qui peut-être elle-même est incapable de se faire des règles certaines, ou de s'y attacher constamment. L'empire de la mode s'étend sur toutes les sciences, sur tous les arts, et qui pis est, sur les mœurs, et même sur la politique; et de-là vient que nous employons le nom de Beau sans nous entendre. Pour moi, je l'avoue, j'appelle de ce nom tout ce qui me plaît d'une manière plus particulière que le reste; c'est souvent le fruit de la surprise et de la nouveauté; et tout le monde en fait autant. Le Beau est donc arbitraire, puisqu'il obéit à toutes nos fantaisies. Tous nos jugemens dépendent des habitudes que nous avons contractées de bonne heure; elles décident impérieusement de notre goût; et ce goût, borné à comparer les objets qui se présentent à nous,

décide, à son tour, du beau et du laid, selon la manière différente dont il est affecté. Quand toutes les nations et tous les hommes conviendroient entr'eux de ce qui constitue le Beau, on n'en seroit pas plus avancé. Ce Beau continueroit à n'être qu'une chimère qui fuiroit toujours devant nous. Où le trouver, comment espérer de l'atteindre dans nos productions, quand nous voyons que la nature elle-même a manqué la perfection de son ouvrage? A côté des merveilles qu'elle nous prodigue, ne trouvons-nous pas en effet une foule de défauts qui les déparent? et de-là nos plaintes éternelles sur la condition humaine.

Il n'y avoit pas moyen d'arrêter Damis. Vous le connoissez, mon cher Cléante; avec de l'esprit, il est très-sujet à se tromper; son imagination trop légère et trop vive prend pour des vérités certaines les premières vraisemblances qu'elle rencontre. Incapable par impatience, et peut être par un peu de présomption, de voir lentement toutes les faces d'un objet, tout examen le fatigue; et il dédaigne de rapprocher ses diverses opinions, de les comparer, de les modifier les unes par les autres, et avec le secours de cette méthode timide, de parvenir pas à pas à la vérité.

Je ne conçois point, a-t-il ajouté, quel est ce pouvoir, quel est cet empire, que le Beau, selon Cléon, exerce sur notre esprit; tandis que tout ce qui plaît le plus aux hommes, nous en sommes témoins tous les jours, éprouve de continuelles révolutions; l'ignorance et la barbarie ne succèdent-elles pas promptement aux plus beaux siècles? Le Beau inconstant et volatile, si je puis parler ainsi, change de caractère, à mesure que nos préjugés, nos habitudes et nos passions, en se trouvant dans de nouvelles circonstances, se mélangent, s'altèrent, se confondent, se dégradent et se dénaturent. Comment parviendrions-nous à fixer nos idées sur la nature du Beau, puisque nous avons tous éprouvé que ce qui nous plaisoit hier, ne nous affecte plus aujourd'hui de la même manière? Je le dirai à ma honte, et si chacun veut être sincère, chacun en dira autant; en lisant les ouvrages de nos plus grands maîtres, les mêmes morceaux qui avoient produit sur moi le plus grand effet, m'ont laissé froid et indifférent dans une autre lecture. Qu'est-ce donc que ce prétendu Beau qui remue si inégalement mon esprit; et pour tout dire, que je prends moi-même quelquefois pour un véritable défaut?

Aussi

Aussi les philosophes y sont-ils fort embarrassés, et les plus sages se gardent bien de vouloir nous apprendre en quoi il consiste. Je lisois encore ce matin le premier Hippias de Platon, ou le dialogue du Beau. Socrate, le sage, le divin Socrate, à qui nous devons les plus sublimes, et les plus précieuses vérités, se seroit-il borné à se jouer d'un misérable sophiste sans rien établir, s'il eût été persuadé qu'il y a des principes fixes et immuables du Beau? S'il les avoit connus, il nous les auroit fait connoître. Je serois même tenté de croire que si Platon avoit cru comme Cléon à l'existence du Beau, il se seroit bien gardé d'introduire dans son dialogue un personnage ridicule qui se flatte de le connoître, et ne dit que des impertinences. Pour rendre son ouvrage plus piquant et plus intéressant, il auroit fait nier par Hippias qu'il y ait un Beau; et Socrate auroit eu le plaisir de le confondre en nous instruisant d'une vérité importante. Quoiqu'il en soit, la scène du dialogue est à Athènes, la ville du monde qui a eu le plus d'esprit et de talens. On y voyoit alors les plus grands génies et des chefs-d'œuvre en tous les genres. Platon, que vous admirez, et vous avez raison, n'a pas cependant osé traiter cette question dont

nous nous entretenons ; il a bien fait, nous devrions peut-être l'imiter, et je craindrois d'être un second Hippias, si j'entreprenois de démêler la nature du Beau, et de le définir.

Voilà bien de l'éloquence, répartit Cléon, mais permettez-moi de vous le dire, mon cher Damis, vous ne m'avez pas convaincu. Il est inutile de voyager aux Indes, à la Chine, ou chez nos voisins, et de parcourir toutes les révolutions que l'esprit humain a éprouvées ; qui doute que le monde étant plein d'erreurs et de préjugés qui lui sont chers, mais que le temps dissipera enfin, il n'y ait une foule de choses qui nous plaisent, parce que nous y sommes accoutumés, ou qui n'ont d'autre mérite que celui qu'elles doivent à je ne sais quel délire, que donne la nouveauté ? Vous prouvez très-bien que nous nous trompons souvent ; mais les gens sensés, mais les gens éclairés se trompent-ils toujours avec la multitude qui ne raisonne pas encore, et fait cependant respecter ses folies ? On croit voir le Beau où il n'est pas, on ne le voit pas où il est ; à la bonne heure. J'en conclurois qu'il est encore très-difficile de le saisir. Mais seroit-ce de bonne foi, Damis, que vous prétendriez que les inventeurs de toutes les sciences

et de tous les arts ; et les grands hommes qui les ont perfectionnés, fussent parvenus à produire tant d'ouvrages admirables, par hasard, sans se rendre raison de leurs procédés, sans connoître le but auquel ils tendoient, sans étudier la route qui y conduit, c'est-à-dire, sans s'être fait une idée du Beau, et de ce qui le constitue.

Je vous plains, continua Cléon, de trouver que les hommes n'aient rien fait, qui soit constamment digne de vous. Ils vous blâmeront et vous pardonneront cependant de maltraiter si fort la raison humaine ; puisque vous ne pouvez vous résoudre à ménager les productions mêmes de la nature. Il est fâcheux qu'elle ne vous ait pas appelé à son conseil ; vous auriez sans doute fermé la bouche à tous ces philosophes si bienfaisans, si humains, si sensibles qui ne cessent de gémir sur les malheurs de l'humanité, pour avoir le plaisir de faire de belles phrases, et de médire de la providence qui les incommode.

Après ce trait d'humeur, Damis et Cléon continuèrent à disputer, mais avec plus de chaleur ; et ce n'étoit pas le moyen de trouver la vérité. Comme si le premier se fût flatté de combattre avec plus d'avantage, en outrant

son pyrrhonisme, il s'attacha à dégrader de plus en plus la raison humaine. C'est un esclave aveugle et timide que mille passions différentes et contraires promènent de préjugés en préjugés et d'erreurs en erreurs : elle se lasse de tout, et tout ce qui la délivre de cette lassitude lui paroît beau, et ne tardera pas à l'ennuyer : il peut y avoir quelque chose de vrai dans tout cela. Cléon, au contraire, pour défendre son sentiment a fait beaucoup valoir l'étendue, la force et la sagacité de l'esprit humain, dont les progrès, a-t-il dit, toujours constans, quoiqu'insensibles en apparence, doivent, par dégrés, nous conduire au Beau le plus parfait en tout genre, et le rendre enfin commun et stable. Nous surpassons les anciens, parce qu'à leurs richesses, nous avons joint les nôtres ; et nos neveux n'ont plus que quelques pas à faire, pour être à jamais exempts de toute erreur, et des caprices qui nous égarent encore.

Dieu veuille, mon cher Cléante, que Cléon ait raison. Je ne parle pas du Beau dans les sciences et les arts dont nous pouvons nous passer, mais du Beau moral. Quel bonheur de remonter à cet âge d'or où les passions désabusées de leurs folies, seroient enfin convaincues qu'elles n'ont rien de mieux à faire que

d'obéir respectueusement à la raison, au lieu de se révolter sans cesse contre elle, et d'envelopper de brouillards sa lumière. Si nous cheminons vers cette révolution, il faut convenir que la route que nous avons prise est bien extraordinaire. C'est alors que cette reine détrônée et rétablie dans tous ses droits, prendra un nouvel essor, découvrira toutes les vérités, et en se jouant, produira ce Beau moral et politique qui sera nécessairement accompagné de la perfection de toutes les sciences et de tous les arts dont nous avons besoin.

Vous vous rappelez sans doute, mon cher Cléante, que dans notre jeunesse, nous avons vu des hommes du plus grand mérite, se repaître de cette agréable chimère. De si belles promesses n'ont point converti Damis, qui est fortement persuadé, et je crois qu'il a raison, que le triste avenir ressemblera au triste passé. Alors, comme alors, a-t-il dit, en plaisantant, j'en fais mon compliment aux races futures; et dans quelques milliers d'années, je voudrois renaître avec Cléon pour le féliciter de sa prédiction.

Après avoir évaporé leur humeur et leur feu, nos deux combattans qui, dans le fond,

désiroient de se rapprocher, prièrent encore très-instamment Cléophon de prononcer entre eux, et de dire son avis. Notre ami se défendit d'abord très-bravement, *non nostrum est, etc.* répéta-t-il vingt fois, mais il fallut enfin céder. Puisque vous le voulez absolument, je commencerai, dit-il, par vous avouer que je suis extrêmement surpris de vous entendre tous deux débiter une doctrine si contraire aux principes que je vous connois depuis long-temps. Persuadés l'un et l'autre avec Locke et Condillac, que toutes nos idées, et par conséquent, nos connoissances nous viennent par les sens; vous n'auriez pas dû l'oublier dans la chaleur de votre dispute. Cette philosophie, si je ne me trompe, vous auroit servi de point de ralliement, vous vous seriez entendus, et sûrement votre conversation nous auroit instruit.

Je vous prie, mon cher Cléon, comment pouvez-vous accorder cette doctrine, que l'un et l'autre nous croyons très-vraie, avec tout ce que vous nous avez dit de l'excellence de l'esprit humain, et des progrès miraculeux que vous avez la générosité de nous promettre. Notre ame captive dans notre corps et ayant besoin de nos sens pour apercevoir les objets,

sentir, connoître, penser et agir; vous conviendrez que si la nature n'a pas la bonté de changer de route, de se corriger, de nous donner d'autres sens, et sur-tout un cerveau mieux organisé et plus fidelle à faire ses rapports à notre ame, recevoir à son tour et exécuter ses ordres, nous sommes condamnés à languir éternellement dans le cercle étroit et borné des connoissances que nous avons acquises, et à ne point nous élever au-dessus du Beau qui a illustré la Grèce et Rome, et que l'Europe a connu pendant quelques momens, et par intervalle, depuis qu'elle a secoué sa barbarie Gothique. L'esprit humain tient à des organes trop bornés, trop foibles, trop imparfaits, trop lents à la fois et trop mobiles, et cependant trop impérieux pour n'avoir pas des limites certaines. Les plus grands hommes les ont presque touchées; mais malgré tous leurs efforts, n'ont jamais pu les passer. Dans leurs actions et dans leurs ouvrages les plus sublimes, et les plus dignes de notre admiration, on retrouve toujours quelque trace, quelque reste honteux de la foiblesse attachée à notre nature. Nos sens qui font penser notre ame, sont eux-mêmes un poids énorme qui l'empêche de s'élever; ils se lassent et lui

communiquent leur lassitude. A l'action succède le repos ; on languit, on s'oublie, on se déprave, et les siècles en se succédant, verront tour-à-tour, les lumières dissiper l'ignorance, et l'ignorance étouffer les lumières.

Vous le voyez, mon cher Damis, poursuivit Cléophon, je ne suis point de l'avis de Cléon, qui, pour faire honneur à notre espèce, la croit capable d'un Beau, fait pour des créatures plus parfaites que nous. Cependant je n'adopterai point votre opinion. Permettez-moi de vous le dire, vous tombez dans un excès opposé, en nous refusant inhumainement la sorte de Beau pour laquelle nous sommes faits. Qu'importe tout ce que vous avez dit des goûts et des jugemens ridicules, bizarres, capricieux, volages et insensés des hommes ; puisque vous avez éprouvé vous-même qu'un rien engourdit, accélère et semble déranger quelquefois votre organisation, et par conséquent vos pensées et vos jugemens ; avez-vous pu imaginer que tout le genre humain seroit constamment affecté de la même manière par les mêmes objets ? Il me semble que des sens plus ou moins actifs, plus ou moins souples, plus ou moins grossiers, et sujets dans chaque homme à mille révolutions, doivent faire tour-à-tour à l'ame le rapport

des sensations qu'ils éprouvent, avec une justesse, une promptitude et une force différentes ; de-là, toutes ces contradictions auxquelles chacun de nous est sujet. Comment donc toutes les nations pourroient-elles penser de même ? Chez les unes, la raison paroît gênée par des entraves, tandis que chez les autres elle est trop légère, et semble errer à l'aventure. Rien n'est parfaitement égal dans les hommes : les organes du cerveau doivent donc être dans chacun de nous plus ou moins heureusement disposés pour obéir à l'ame et aux sensations.

Cette philosophie explique la prodigieuse différence que nous voyons entre les personnes qui nous entourent ; les unes paroissent nées pour nous guider, nous instruire et porter par-tout la lumière ; et les autres, pour ne rien apercevoir, ne juger de rien, et n'avoir sous la figure humaine qu'un instinct peu différent de celui des animaux. Pourquoi serois-je donc étonné que les actions ou les ouvrages qui ont atteint la plus grande perfection de ce Beau dont nous sommes capables, ne réunissent pas tous les suffrages ? Cette perfection ne peut être sentie et aperçue que par un très-petit nombre d'excellens esprits qui cependant

tiennent toujours par quelque côté aux sottises qui les environnent, et avec lesquelles l'habitude les a familiarisés; le reste, c'est cette multitude innombrable qui ne penseroit point, si on ne lui prescrivoit ce qu'elle doit penser; qui attend que les autres aient parlé pour en être l'écho; qui se laisse emporter machinalement par le torrent de l'opinion publique et de la mode, et assez stupide, en un mot, pour n'être point étonnée d'aimer aujourd'hui ce qu'elle haissoit hier.

Si, par une suite des erreurs qui nous asservissent, sans que nous nous en doutions, et des passions capricieuses et différentes qui nous gouvernent successivement, la philosophie ne voit presque par-tout qu'un Beau arbitraire, ridicule, insensé et inconstant, gardons-nous d'en conclure qu'il n'y en ait point d'autre pour nous. L'auteur de la nature a imprimé dans notre cœur le désir du bonheur; il nous a donné des besoins à satisfaire, des peines à éviter, des plaisirs à chercher, et une raison qui, pouvant s'élever au-dessus des sens qui l'instruisent, et qu'elle l'instruit à son tour, doit nous servir de guide dans les choix et les combinaisons

difficiles que nous sommes incessamment obligés de faire, pour parvenir à la fin qu'elle nous destine. Quand cette raison profite de ses erreurs pour s'éclairer, et pour apprendre de ses chutes, à marcher avec plus de sûreté; comme un pilote habile, quand elle prévoit les dangers, elle me conduit sans crainte au milieu de mille écueils; quand elle surmonte tous les obstacles, tantôt par son courage, tantôt par sa prudence, détrompe les passions et les fait servir, ainsi que les préjugés et les erreurs, au succès même de ses entreprises : ce n'est pas tout, mon cher Damis, quand cette raison se dégageant, pour ainsi dire, des entraves des sens, apprend à se connoître elle-même, et à trouver la vérité dans le doute; quand elle étudie les mystères de la nature, soulève par quelque coin le voile qui les cache, et lui dérobe quelques-uns de ses secrets; quand elle crée toutes les sciences et tous les arts qui anoblissent notre être et nous donnent en quelque sorte une nouvelle existence; quand elle inspire un poëte et un orateur, invente l'histoire pour suppléer à mon inexpérience, et anime la toile et le marbre sous la main féconde d'un artiste

ingénieux ; de bonne foi, Damis, si je ne suis pas confondu dans cette classe d'hommes dont l'ame est sans vie, ne jouis-je pas du spectacle le plus sublime ? Voilà ce que j'appelle, et ce que j'ai droit d'appeller le Beau qui nous convient, qui est fait pour nous, et qui est l'ouvrage d'une raison épurée, et ne sera jamais le fruit d'un caprice aveugle.

Ne me dites pas qu'il est impossible de définir la nature ou le caractère de ces différens Beaux dont je parle, et que les philosophes y sont fort embarrassés ; les faits nous prouvent le contraire. Il est vrai que les premiers hommes qui se distinguèrent, marchèrent long-temps au hasard et à tâtons en n'obéissant qu'à un génie sans règle. Mais à force de s'essayer, on se détrompe. On corrigea d'abord une erreur par une autre erreur ; on revint sur ses pas, on tenta de nouvelles routes ; un premier succès en prépara un second ; quelques vérités furent une semence heureuse, et on parvint enfin à cette philosophie qui nous a fait connoître la nature du Beau dont nous sommes susceptibles, et les règles dont le génie a besoin pour multiplier ses forces et n'en pas abuser.

En effet, Platon, Aristote, Cicéron et les historiens dignes d'écrire l'histoire ne nous ont-ils pas dit en quoi consiste notre Beau dans la morale et la politique ? Les philosophes qui ont traité de quelque science ou de quelque art, n'ont-ils pas dû en étudiant sa naissance, ses progrès, sa fin et ses succès heureux ou malheureux, se former enfin une idée de la perfection dont il est susceptible? S'ils ont réussi dans leur entreprise, ne connoîtrai-je pas, en les étudiant, en quoi consiste ce Beau dont je tâcherai de m'approcher autant que mes talens me le permettront ? Cicéron nous a certainement instruit de tous les secrets de la plus sublime éloquence ; et j'aurai sans doute une conception bien lente ou bien paresseuse, si la lecture de son orateur ne m'enseigne pas complétement quelle est la nature du Beau dans l'éloquence. Aristote, Horace et Despréaux nous ont développé tous les ressorts de cette magie par laquelle les poëtes nous enchantent en embellissant la vérité par des fables. Leurs préceptes, bien entendus par des lecteurs dignes d'eux, peuvent s'appliquer également à tous les genres d'écrire et à tous les arts de génie. Je con-

seillerois au philosophe, au savant; au peintre, au sculpteur, au musicien, de les méditer, s'ils veulent atteindre au Beau de leur science ou de leur art.

Il est vrai, Damis, que dans ce dialogue de Platon, dont vous venez de parler, Socrate se contente de confondre Hippias par ses railleries, et de l'obliger à se taire ou à ne dire que des absurdités; mais gardons-nous de croire qu'il ait ignoré la nature du Beau. Platon n'a voulu que faire une satyre ingénieuse contre ces singes de la philosophie, qui commençoient à infester Athènes, et qui renaîtront éternellement dans tous les lieux où l'on aura assez peu de sens pour mépriser la raison et s'engouer du bel esprit, qui se contente de bavarder avec quelque grâce et beaucoup de facilité. Platon n'a pas voulu s'étendre ici sur la nature du Beau, parce qu'il n'a pas voulu répéter devant un homme qui n'étoit pas digne de l'entendre, ce qu'il a dit ailleurs, en donnant des préceptes pour parvenir au plus haut degré de perfection, c'est-à-dire, au Beau dans la morale, la politique, l'éloquence et tous les arts qui demandent du génie.

Après avoir ainsi parlé, convenez, me

dit Cléophon en riant, que je suis d'une adresse merveilleuse, et que je me trouve dans une situation fort agréable. Damis et Cléon, je ne sais pourquoi m'ont pris pour leur arbitre; j'aurois dû, en bonne politique, me concilier l'un des deux, ou tâcher du moins de les rapprocher en interprétant de la manière la plus favorable la doctrine qu'ils ont exposée. Point du tout, je commence par leur dire sans façon qu'ils ont également tort; l'un en voulant nous gratifier d'un Beau qui n'est pas fait pour nous; et l'autre, en nous refusant impitoyablement celui qui nous appartient.

Mon cher Cléophon, répondis-je, après votre imprudence, je ne vois qu'un moyen de vous tirer d'affaire, c'est de nous expliquer vous-même ce que vous pensez sur la nature du Beau. Si vous vous bornez à ce que vous venez de nous dire, Damis et Cléon sortiront de la promenade bien persuadés qu'ils étoient dans l'erreur, puisque vous ne les approuvez pas, car leur philosophie ne ressemble point à celle de nos philosophes; mais ils n'en rapporteront point la vérité. Je crains pour eux une rechute, et moi je m'égarerai infailliblement, si vous

m'abandonnez après m'avoir mis en train de connoître le Beau. Vous voyez que ma proposition plaît également à Cléon et à Damis; j'en juge ainsi à l'air riant qui se répand sur leur visage, et je vous réponds que vous nous ferez à tous le plus grand plaisir. Il fait beau, il y a trop long-temps que nous sommes privés de la promenade pour la quitter sitôt; en un mot, prenez votre parti, car nous ne vous laisserons point sortir d'ici que vous ne nous ayez satisfait.

Soit, repartit Cléophon, il est juste de donner leur revanche à Cléon et à Damis; il faut bien qu'ils puissent me dire à leur tour que je suis dans l'erreur. Prenez-y garde, ajouta-t-il en me serrant la main, votre tour viendra de nous faire part de vos réflexions; j'en aurai besoin quand il sera question du Beau moral et politique. Peut-être même qu'après vous être entretenus fort long-temps sur cette matière, nous sortirons tous quatre du Luxembourg avec beaucoup de doutes, et sans la moindre vérité. Quoi qu'il en soit, je vous obéis; mais je vais reprendre la chose d'un peu haut, et examiner comment s'est formée l'idée du Beau. Cette manière de procéder

céder vous ennuiera peut-être ; mais elle me paroît la plus sûre pour trouver quelque vérité et l'affermir. Après tout, si je vous ennuie, si je vous fatigue, je m'en apercevrai, et dès ce moment je finirai.

Je vous prie, reprit Cléophon, de ne point perdre de vue ce que je viens de dire sur l'origine de nos connoissances ; elles tiennent à nos sens et aux organes de notre cerveau. Quel foible secours pour former notre raison et acquérir ces lumières sublimes qui font tant d'honneur à notre intelligence ! En vérité, je ne suis point surpris que des hommes abandonnés à des guides si peu éclairés et si trompeurs, aient si long-temps croupi dans l'ignorance et la barbarie la plus sauvage. Dispersés dans les forêts à la manière des brutes, pressés par des besoins toujours renaissans, occupés de leur pâture, et machinalement de leur existence, c'est ce même instinct qui a conservé les animaux dépourvus de raison, qui conserva les hommes encore incapables de connoître la leur. Combien de siècles ne durent pas s'écouler avant que nos pères pussent savoir ce qu'ils étoient, et soupçonner même à quelle destinée ils étoient

appelés. Que l'Afrique soit encore habitée par des sauvages, et que les Espagnols, en portant leurs armes en Amérique, n'y aient presque trouvé que des barbares, j'en suis beaucoup moins surpris que des progrès que la raison humaine a faits dans d'autres climats.

Remarquez, je vous prie, que les peuples les plus policés, et les siècles les plus éclairés, ont toujours conservé un reste de cette sottise et de cette ignorance naturelles à notre espèce. Dans Athènes, la patrie du génie, le peuple n'a jamais cessé d'être peuple; et tandis que quelques citoyens déployoient toutes les forces de la raison, il étoit toujours, comme nous, la dupe de son imagination, de la mode et de son engouement. Horace se plaignoit de son temps, de retrouver à Rome les traces de son ancienne rusticité: *hodie que manent vestigia ruris.* Dans Paris, où les lumières, dit-on, sont si communes et la philosophie même si triviale, ne trouvez-vous pas qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes qui pensent par eux-mêmes? *Apparent rari nantes.* Les autres, parmi lesquels on peut même compter quelques beaux esprits, n'ont que de la

mémoire et de l'imagination, puisque vous leur voyez faire le plus mauvais emploi des idées et des pensées qu'on leur a données. La pesanteur et les autres vices de nos sens et des organes de notre cerveau ont continué et continueront certainement à tenir la raison captive, à l'égarer et la rendre, pour ainsi dire, inutile dans le monde.

Pour moi, je vous l'avoue, plus je fais attention à la nature de notre esprit si rebelle à l'instruction, et toujours prêt à retomber dans sa première ignorance, malgré les secours que nous fournissent plusieurs siècles très-éclairés, moins je puis démêler les causes qui nous ont retirés de cette barbarie dont je viens de vous parler. Je promène mes regards de tous côtés, je sonde le cœur humain, j'y cherche quelque mouvement, quelque sentiment propre à donner de l'action à notre esprit, et je n'y trouve pas même les qualités sociales par lesquelles la nature nous prépare et nous invite à nous réunir. Elles ont dû être long-temps dans les premiers hommes sans qu'ils s'en aperçussent; tant les dangers dont ils étoient assiégés et les besoins pressans de leur conservation occupoient à part et tout

entier chaque individu. Quelle est donc la cause d'une révolution inattendue, et pour ainsi dire impossible, quel trait de lumière développa nos facultés engourdies ? Je n'en vois point d'autres, mes amis, que le spectacle des beautés que présente la nature.

C'est ce spectacle toujours plus admirable, dès qu'une fois il a attiré notre attention, qui, par sa magnificence, son éclat, sa variété et sa régularité, frappe quelques-uns de ces hommes privilégiés que la providence accorde à nos besoins. Attentifs à la vue de tant de prodiges, une curiosité inquiéte leur fit soupçonner qu'ils avoient une raison et non pas cet instinct grossier des animaux qui jouissent sans penser, et condamné à être toujours le même sans progrès et sans révolution. A force de voir le cours réglé du soleil, l'inégalité régulière et périodique de la course de la lune, les saisons se succéder et disparoître pour renaître, les cieux tantôt brillans d'une clarté étincellante, et tantôt couverts par des orages et des tempêtes dont la majestueuse horreur inspiroit à la fois ou successivement la crainte, l'admiration et l'espérance, ils sortirent de ce profond sommeil où leur ame avoit

été ensevelie. C'est ainsi que la flamme enfermée dans le caillou, s'échappe et pétille quand il est frappé par un corps étranger.

N'en doutons point, c'est le Beau que la nature nous prodigue et qui remue si vivement nos sens, qui apprit à l'esprit humain à tirer parti de nos sensations, pour connoître ses forces et ses ressources. Dès qu'une fois quelques hommes furent capables d'admirer, leur admiration ne fut ni oisive ni stérile ; la terre, ses productions, ses phénomènes, tout contribua à l'envi à les rendre plus attentifs. Ces philosophes naissans, étonnés de leurs idées et des sentimens nouveaux qui les flattoient agréablement, commencèrent à jeter un regard sur eux-mêmes. Je pense, se dirent-ils, par quel prodige un mouvement inconnu de curiosité semble-t-il me donner un nouvel être avec de nouveaux besoins ? Eprouvant ainsi un plaisir qui leur fit naître de nouvelles idées, ils démêlèrent dans leur cœur nos qualités sociales jusqu'alors ignorées. Bientôt leur pareil ne fut plus étranger, et ils s'y attachèrent en soupçonnant de quoi il pouvoit être capable. Des Orphée, des Amphion, rassemblèrent au

tour d'eux les hommes épars et qu'il falloit apprivoiser. Ils instruisirent ceux dont l'esprit paresseux ne peut rien inventer, mais est capable cependant de saisir les idées qu'on leur présente, et d'en connoître le mérite. A ce nombre très-petit de sages, se joignit insensiblement cette multitude, qui ne pensant point, mais faite pour imiter les autres, adopte sans savoir pourquoi les pensées qu'on lui donne. Les sociétés se formèrent, quelques grossières qu'en fussent les premières lois; elles établirent de nouveaux rapports entre les hommes, et hâtèrent l'entier développement des qualités sociales que la corruption des siècles n'a ensuite que trop étouffées.

La sûreté dont nos pères commencèrent à jouir dans leur république naissante, produisit elle-même de nouveaux biens. D'hommes devenus citoyens, leurs intérêts communs durent aiguiser les esprits, et l'émulation donna une nouvelle force à ceux qui avoient assez d'ame pour en être susceptibles. Les devoirs qu'ils avoient contractés par leur convention leur apprirent que leurs actions étoient désormais soumises à une règle morale; et parce qu'on veut

être loué de ses pareils, on travailla à mériter leur estime et leur bienveillance. On vit naître des héros, tandis que la multitude, esclave de ses anciennes habitudes, n'obéissoit encore aux lois que par imitation ou par la crainte du châtiment. C'est alors que nous commençâmes à connoître quelques vertus qui, en se façonnant, devoient donner enfin l'idée du Beau dans les mœurs, et nous apprendre comment on y parvient.

On inventa les arts les plus nécessaires : un citoyen avoit-il imaginé un instrument plus commode pour cultiver la terre, un piége plus adroit pour prendre les animaux, élevé une cabane plus commode, ou proposé un établissement salutaire, on lui accordoit les plus grands honneurs. C'est après avoir pourvu à leurs besoins les plus pressans, que les hommes eurent enfin le loisir de se livrer à cet esprit de curiosité qui devoit leur faire prendre un nouvel essor. L'entendement plus attentif fut plus capable de saisir les rapports des objets, de soupçonner les liens qui enchaînent les effets aux causes, et il devoit un jour parvenir à juger de l'avenir par le passé. Les sciences cependant ne naquirent pas encore ; mais

le génie, qui devoit les produire, se développa. Rappelez-vous, je vous prie, le morceau précieux de Fontenelle, sur l'origine des fables; il nous a très-bien fait voir que cet amas de contes puérils, qui devoient séduire la raison à peine formée des hommes, puisqu'ils ont encore aujourd'hui tant de charmes pour notre imagination, étoient l'ouvrage de cet esprit philosophique que la nature accorde rarement, et qui est le présent le plus précieux qu'elle pouvoit nous faire. Ces philosophes naissans qui cherchoient, dit-il, les causes des phénomènes admirables qui les frappoient et qui en donnoient des explications si bisarres et si puériles, auroient été dans des siècles éclairés, par de longues méprises et de longues expériences, des Descartes et des Newton. En effet, quel autre guide que leur imagination ces deux philosophes auroient-ils pu avoir dans un temps où la raison n'étant pas encore formée et instruite par ses erreurs et ses méprises, étoit incapable de douter, et cédoit à son orgueil et à sa curiosite?

C'est par la comparaison que les hommes faisoient de l'état auquel ils étoient parvenus

avec celui qu'ils avoient abandonné, qu'ils commencèrent à se former une idée grossière du Beau. A chaque nouveauté qu'ils adoptèrent, ils crurent vraisemblablement, car l'amour propre et la vanité sont aussi anciens que nous, qu'ils avoient atteint la plus haute perfection dont nous soyons capables : ils se seroient reposés, si notre esprit une fois mis en mouvement, pouvoit arrêter son inquiétude et suspendre son action. Remarquez, je vous prie, que l'ame étoit alors dégagée de toutes ces misères qui nous rabaissent, avoit une énergie que nous ne connoissons plus. Il devoit échapper à ces hommes grossiers des traits de génie, il est vrai, sans règle, sans méthode, sans ensemble, mais qui en annonçoient de plus fréquens et de plus heureux. Cependant de nouveaux besoins et de nouvelles circonstances se succédoient, et quoique la raison humaine, faute d'expérience, ne marchât encore qu'au hasard, elle devoit faire des progrès ; car c'est beaucoup que de quitter un préjugé pour en prendre un autre. C'est par cet exercice que notre esprit s'étend et s'élève en s'instruisant de ses erreurs, il apprend à connoître

le prix du doute, qui peut seul nous conduire à la verité.

Les législateurs les plus profonds dans la connoissance de l'homme et de ses besoins, ceux qui depuis ont établi les gouvernemens les plus sages, auroient alors imaginé inutilement les loix les plus propres à nous faire aimer nos devoirs et rendre une republique florissante et heureuse. Pourquoi? c'est, si je ne me trompe, qu'ils n'auroient pu élever jusqu'à eux cette lie des nations qui est attachée à la terre, qui ne voit que le moment présent, et ne peut sentir le prix du bien qu'on lui propose si on choque ses habitudes ou ses préjugés. Voilà le poids qui nous rabaisse toujours au-dessous de nous-mêmes; nous l'éprouvons aujourd'hui dans nos sociétés dégradées par des passions trop molles, et nos pères l'éprouvèrent dans les leurs, qui étoient agitées par des passions brutales et difficiles à manier.

Si vous le voulez bien, mes amis, passons rapidement sur ces siècles d'ignorance où notre entendement ne faisoit, pour ainsi dire, qu'essayer ses forces. La raison humaine éprouva sans doute différentes révolutions; les hommes poursuivis pendant bien des siècles

par le mal-aise où les tenoient leurs passions brutales et farouches, étoient continuellement invités à chercher des remèdes à leurs maux et une situation nouvelle. A force d'essais, d'arrangemens de lois, ils trouvèrent et le Beau politique et moral, bien long-temps avant qu'ils pussent soupçonner que leurs sciences et leurs arts fussent susceptibles de la perfection où l'industrie les a depuis portés ; ils sentirent les inconvéniens de leurs vices ; ils en étoient tourmentés ; et la grossièreté de leurs arts ne les choquant point, ils furent moins pressés de les perfectionner.

Il semble, en effet, qu'il y ait un combat perpétuel entre le Beau politique et moral, et le Beau des sciences et des arts. On seroit tenté de croire que ces différens Beaux, ennemis les uns des autres, sont faits pour s'exclure mutuellement. Du moins je ne comprends pas comment des hommes assez éclairés et assez sages pour ne consulter que les besoins simples de la nature, et respecter religieusement ses lois, s'extasieroient devant une belle statue, un beau tableau, un bel édifice, et aux sons d'une poésie ou d'une musique qui réveilleroient dans l'ame des passions qu'il est de notre intérêt de régler et de contenir. Ils

regarderoient ces arts si précieux pour les hommes qui ont oublié leur dignité et qui commencent à se corrompre, comme de petits délassemens propres à produire une récréation passagère et qu'une certaine rudesse agreste et sauvage ne déparera pas, ou plutôt doit orner. Dès qu'on s'occupera d'une recherche délicate et profonde dans les beaux arts, ne prévoyez-vous pas que les mœurs se corrompront : celle de dépravation ôtera à l'ame son énergie, et les Beaux dans tout autre genre éprouveront eux-mêmes une prompte décadence.

Ce que je viens de dire démontre avec quelle lenteur l'esprit humain doit faire ses progrès ; c'est en même temps une preuve évidente de sa foiblesse et de l'incertitude avec laquelle il agit, et des erreurs où les passions peuvent le conduire ; ne soyons donc pas surpris de la prodigieuse diversité de nos goûts qui décident de nos jugemens : De-là naissent mille opinions différentes sur ce que nous appellons le Beau ; sans nous douter que nous sommes condamnés à n'avoir qu'un Beau relatif et proportionné aux facultés de notre intelligence et de nos sens, nous cherchons un Beau absolu dont nous ne pouvons

nous faire une idée juste. J'ai mis, nous crie la nature, des bornes fixes et immuables à toutes les faculés humaines ; contentez-vous donc des beautés défectueuses et tronquées qui sont faites pour vous et qui doivent vous suffire.

Sans doute, mes amis, qu'il y a un Beau parfait, universel et absolu ; mais on ne le trouve que dans les ouvrages de l'auteur de la nature, parce qu'ils sont nécessairement dignes de lui. Ce Beau est une énigme pour nous, parce que nous ne pouvons en voir que quelques petites parties qui nous avertissent de notre néant ; mais l'ensemble nous échappe, et avec le secours de la plus sublime philosophie, nous ne faisons quelquefois que soupçonner ce que nous ne pouvons apercevoir. Pourquoi donc ces plaintes téméraires que nous répétons tous les jours et que nous supprimerions respectueusement, sans cet orgueil qui nous porte à juger témérairement de ce que nous ne sommes pas capables de connoître. Si les hommes de génie, mon cher Damis, mettent dans leurs productions un art si difficile à démêler même par ceux qui ont le plus d'esprit et qui ont cultivé leur raison avec plus de soin, ne seroit-il pas insensé de prétendre

découvrir l'art et le secret des ouvrages de Dieu ? Tout est plein de merveilles ; le ciel en est couvert. Nous les foulons aux pieds ; chacun de nous porte au-dedans de lui-même mille prodiges ; et malgré les secours ingénieux par lesquels nous avons étendu les facultés de nos sens et de nôtre entendement, nous ne voyons que quelques détails isolés et séparés. La chaîne qui unit tous les êtres et les rend nécessaires et utiles les uns aux autres pour ne former qu'un seul tout, échappe à nos regards et à nos méditations. C'est dans les transports de mon admiration que je trouve par-tout la main de Dieu, et rentrant alors en moi-même, ma raison me crie avec force que tout est bien, parce que la puissance infinie du créateur a exécuté ce que sa sagesse infinie avoit projetté.

C'est quand notre ame, dégagée de ses liens, aura pris son vol vers le ciel pour s'y éclairer des lumières immenses et pures de la Divinité, qu'elle sera éternellement occupée à contempler les secrets de Dieu, l'ordre, les proportions, l'harmonie et les richesses infinies de ce tout unique et universel, composé d'un nombre infini de mondes particuliers, entassés, accu-

mulés les uns sur les autres; c'est dans cette composition qui embrasse et remplit tout l'espace et l'éternité des temps, que réside ce Beau qui n'est sujet à aucune révolution ; il pénétrera et remplira l'ame pendant toute l'éternité d'une admiration toujours nouvelle et d'un sentiment de plaisir toujours renaissant. Parce qu'elle est créée et bornée, ne voyant pas tout d'un seul regard comme Dieu, elle trouvera dans la contemplation d'un ouvrage infini une source toujours nouvelle, toujours abondante, toujours intarissable de connoissances, et concevra pour son auteur un amour toujours nouveau, et une admiration toujours nouvelle.

Alors le mistère de l'univers me sera expliqué. Dans cette multitude infinie de globes qui peuplent l'espace illimité de l'univers, je verrai toutes ces beautés particulières qui suffisent à chacun de tous ces mondes qui ne sont que des parties différentes du grand tout; mais toutes faites les unes pour les autres, et qui composent par leur assemblage, leur relation et leur ordre, ce Beau unique et universel, digne des regards de Dieu et dans lequel il se complaît.

Frappez d'étonnement et d'admiration à la

vue des beautés particulières que l'auteur de la nature nous prodigue, et qui ne sont cependant que de foibles étincelles du Beau universel, nous avons malgré nous une sorte d'audace, et notre imagination, vraisemblablement très-imprudente, vole au-delà des objets qui frappent nos sens. Par le secours d'une analogie, sans doute bien fautive, nous transportons dans la composition du grand tout ce que nous avons remarqué sur notre globe ou dans notre monde particulier; de ces planètes qui tournent comme nous, autour du soleil, nous faisons autant de terres qui ont leurs habitans; ces étoiles que l'œil ne peut compter, et qui ne sont pour nous que l'ornement de la nuit, deviennent le centre d'autant de mondes particuliers, et donnent la lumière, la chaleur et la vie à une foule de globes qui suivent le mouvement qui leur a été imprimé. Voyant que parmi nous la nature est toujours égale à elle-même et toujours variée dans ses productions, j'aime à placer dans tous ces mondes des êtres aussi différens les uns des autres que le sont les animaux avec lesquels nous vivons. Ici ces êtres n'ont que deux, trois ou quatre sens, tantôt encore plus bornés que les nôtres et tantôt plus étendus

étendus. Là, au contraire, des terres les plus favorisées sont habitées par des créatures qui ont six, sept, huit et même un plus grand nombre de sens, et tous doués d'une force et d'une perspicacité plus ou moins grandes. Toutes ces parties du grand tout ont la beauté particulière qui est propre à chacune d'elles et qui ne pourroit être aperçue ni sentie par les habitans d'un autre monde. Ma raison se confond en pensant à ce spectacle ; je suis comme abîme dans la grandeur de Dieu ; je ne vois que mon néant : malheureux que je suis, oserai-je comparer ma raison à celle du Créateur ! Mon imagination troublée ne peut me suffire ; elle s'epuise et s'anéantit au milieu de ses vains efforts pour soupçonner la majesté, les richesses et la varieté des ouvrages de Dieu.

Cléophon se tut un moment ; ses regards étoient attachés à la terre et il paroissoit confondu sous le poids de la sagesse et de la puissance divine. Nous-mêmes nous paroissions participer à son étonnement respectueux ; lorsque reprenant la parole, mes amis, nous dit-il, je vous demande pardon des rêveries auxquelles je me suis abandonné ; mais nous entretenant du Beau, et

frappés des merveilles que nous voyons, seroit-il possible que notre imagination, n'oubliant pas pour un moment les bornes qui sont prescrites à notre raison, ne tentât de deviner les beautés infinies que la nature nous cache.

Je crois, nous dit alors Damis, que Cléon, après avoir entendu Cléophon, renoncera à toutes ses belles espérances ; pour moi, je me tiens pour battu, et désormais, mon cher Cléophon, je me garderai bien d'oser critiquer les ouvrages de la providence. L'homme à la fois si grand et si petit, si éclairé et si aveugle, exposé à mille maux physiques, et à plus de passions et d'erreurs encore qui dépravent sa raison, ne me paroissoit point devoir être le dernier terme de la sagesse et de la puissance divine. J'aime à penser à cette échelle d'êtres innombrables et qui, tous doués d'une intelligence différente, s'élèvent par degrés depuis les simples animaux qui n'ont qu'un instinct brute, jusqu'à ces substances sublimes qui entourent le trône du Créateur. Je vois naître un nouvel univers : commençant à soupçonner avec vous, mon cher Cléophon, que nous ne sommes qu'une des dernières classes des êtres pensans, je perds mon orgueil, et je m'accoutumerai à me

contenter de la portion d'intelligence et de bonheur qui m'est destinée. Il falloit à la puissance divine et à la beauté générale de son ouvrage, que tous les possibles fussent exécutés. J'aime à parcourir tous ces mondes différens dont vous nous avez parlé, et je serois tenté de me faire un tableau du bonheur et du Beau particuliers qui sont propres à chacun d'eux, si je ne savois que devant toutes mes idées à mes sens, je ne peindrois que notre globe en croyant peindre des mondes étrangers. Ici nous voyons différentes classes d'animaux, dont les uns ne semblent que végéter comme des plantes, tandis que les autres, doués de sens plus actifs et d'un instinct plus élevé, se rapprochent de nous et ne sont pas indignes de notre société ; c'est peut-être en racourci l'image du grand tout. Il me semble que je suis plus à mon aise depuis que vous m'avez appris à me mettre à ma place. Si je ne craignois de vous dire des choses trop ridicules, j'ajouterois...... mais il faut vous faire grâce de ces folies. Au lieu de se plaindre, les hommes n'ont que des grâces à rendre ; et si le présent les chagrine quelquefois, l'espérance de l'avenir doit les

consoler et leur procurer même les plaisirs les plus purs.

Mais, mon cher Cléophon, ajouta Damis, je vous demande pardon de vous avoir interrompu ; vous nous avez dit qu'il n'y a qu'un Beau absolu et universel, c'est celui qui règne dans la structure générale de l'univers, et que la pesanteur de notre ame, ou plustôt de nos sens, nous empêche de connoître. Tous les autres Beaux, avez-vous ajouté, sont relatifs à la nature particulière des êtres pour lesquels ils sont faits. Je vous fais grâce du Beau de Saturne, de Jupiter, de Vénus et de tout ce qui peut mériter ce nom dans le reste de l'univers ; mais comme vous nous l'avez-dit, nous devons avoir notre Beau particulier, puisque nous sommes des êtres sensibles et intelligens ; et je vous demande quelle est sa nature, et par quels moyens nous pouvons parvenir à le produire dans nos ouvrages ?

Avant que de répondre à vos questions, mon cher Damis, permettez-moi, dit Cléophon, de faire quelques remarques sur la manière dont la nature s'y est prise pour nous rendre attentifs à la beauté de ses ouvrages, beauté qui a servi, je l'ai déjà dit, à nous retirer de notre ignorance en nous faisant penser,

en nous apprenant l'art de combiner nos sensations et nos idées les unes avec les autres, et qui continue encore à nous entretenir dans le mouvement et l'action nécessaires pour développer toutes les facultés de notre ame. Si j'osois me flatter de découvrir son procédé et sa marche, je ne balancerois point à vous dire que je connois la source et la nature du Beau dans notre morale, notre politique, nos sciences et nos arts; mais je ne suis pas assez présomptueux pour vous parler ainsi; et je ne veux que vous faire part de quelques réflexions qui vous donneront occasion d'en faire de plus judicieuses.

Ne nous flattons pas, mes chers amis, quoique nous tenions le milieu entre les substances purement spirituelles et les brutes, quoique nous soyons capables de nous élever à des connoissances sublimes et qui doivent nous étonner davantage à mesure que nous avons plus d'esprit et que nous l'avons mieux cultivé; jamais notre ame ne seroit parvenue à s'éclairer par les sensations qu'elle éprouve, si nos sens n'avoient été frappés assez constamment, assez fortement et d'une manière assez agréable ou assez désagréable, par les objets extérieurs, pour que le souvenir s'en

gravât dans notre mémoire. C'est par le secours de cet organe mistérieux de notre cerveau, que nous ne connoîtrons jamais, que notre ame se sépare en quelque sorte des liens des sens, n'est plus esclave des objets présens, appelle à son gré ceux dont elle conserve le souvenir pour les comparer, étend son empire, se rend le passé présent, le met sous ses yeux et ose même penetrer dans l'avenir et le rendre present.

Il falloit que le plaisir et la douleur, en fixant notre attention, fussent les premiers instituteurs de notre raison. Que mes sensations ne réveillent pas quelque passion dans mon ame, il est évident qu'elle sera privée de toute activité, comme elle l'est dans les imbécilles, et languira dans un sommeil perpetuel. L'auteur de la nature, qui a uni notre ame et notre corps et fait les lois de leur correspondance et de leur action réciproque, ne s'est point contenté, pour nous tirer de notre apathie, de nous donner une seule sorte de plaisir et de douleur; il les a multipliés pour rompre cette triste uniformité qui doit rassasier en peu de temps des êtres aussi bornés, aussi legers, aussi volages que nous le sommes; elle nous lasseroit et nous replongeroit dans

l'ennui et le dégoût qui sont la mort de l'ame. C'est par cette variété, par ces contrastes et même par des espèces de contrariétés, *rerum concordia discors*, que nous offre le spectacle de la nature, que ses beautés, toujours les mêmes, toujours différentes et toujours nouvelles, se modifient de mille manières, et nous présentent des plaisirs et des maux qui sont autant de voix puissantes qui appellent notre ame, la tiennent éveillée, la rendent attentive, la font agir; et en lui faisant essayer ses forces, l'élèvent par dégrés aux connoissances les plus sublimes et qui semblent même n'avoir pu être puisées dans nos sensations.

Pourquoi, disons-nous tous les jours, ces rochers arides, ces déserts sabloneux qui se refusent à des habitans? Pourquoi ces intempéries, ces tempêtes, ces orages, ces désastres qui portent la désolation dans des provinces entières? Que n'avons-nous un printemps perpétuel? Pourquoi tant de maux sont-ils semés sous nos pas ou suspendus sur nos têtes? Qu'en auroit-il coûté à la nature pour nous donner ce siècle d'or que les poëtes ont imaginé? Pourquoi sommes-nous condamnés à arroser la terre de notre sueur pour la féconder? Pourquoi... je ne finirois point si je voulois

rassembler ici toutes les plaintes imprudentes que nous faisons. Mais, qui a dit a ces philosophes profonds que le monde est fait pour le plaisir des imbécilles, qui, en abusant des bontés de la nature, ont frelaté, altéré et corrompu leur jugement, et ne savent pas jouir de ses bienfaits ? Laissons-les végéter dans le néant où les ont jettés leurs sens et leurs voluptés ; ils n'ont pas compris que pour les mieux goûter, il faut savoir s'en séparer, et que dans des êtres tels que nous le travail et la peine sont, et doivent être, l'assaisonnement du plaisir.

Avec le secours d'une sévère méthaphysique, qui n'accorde rien à l'imagination, étudions nos sens, nos passions, l'action de notre ame, la marche et les opérations de notre entendement, et nous jugerons sans peine que ce monde, dont nous nous plaignons, est proportionné à toutes nos facultés et à tous nos besoins. Si l'auteur de la nature a permis que tant de choses pussent nous nuire, c'est pour exercer à la pensée notre ame qui est la partie la plus noble de notre être et qu'une perpétuelle sécurité auroit engourdie. C'est pour aiguiser notre entendement et augmenter notre industrie, que la

nature a multiplié nos besoins et nous les fait sentir tous les jours ; elle nous rend le travail nécessaire, parce qu'il nous procure autant de plaisir que l'oisiveté et un repos perpétuel pour lesquels nous ne sommes pas faits, nous donneroient de dégoûts et d'ennui. Que ferions-nous du siècle d'or, puisqu'il y a si peu d'hommes qui puissent s'élever aux choses intellectuelles, s'occuper de leurs idées, apprendre à se connoître et se passer du travail des mains ? Il faut des espérances, il faut des craintes à notre ame, comme il faut des alimens à notre corps. Ce printemps perpétuel que nous désirons, perdroit tout son prix s'il ne succédoit pas à l'hiver pour ranimer la terre qui avoit paru expirer sous les frimats, et s'il ne devoit pas bientôt disparoître.

Il nous faut éprouver des révolutions continuelles pour conserver notre activité. Les passions mêmes qui sont les ressorts de notre ame, et lui font connoître toute sa force et toutes ses ressources, ont besoin d'être contrariées les unes par les autres pour nous agiter et nous faire agir. Sont-elles trop tranquilles, nous nous y accoutumons, et l'habitude qui les endort, ou qui nous fixe à un seul objet, nous fait languir. Je me rappelle une élégie d'Ovide, où rassasié et

dégoûté de son bonheur, il supplie le mari de sa maîtresse de vouloir bien, par bonté pour lui, devenir jaloux; la ruste Corinne, dit-il à cette maîtresse trop complaisante, avoit l'art d'aiguiser l'amour en l'irritant par des difficultés; imitez la pour ranimer mes feux et mes plaisirs languissans. Refusez-vous à mes empressemens, croyez quelquefois que je vous trompe, et donnez-moi le plaisir de passer la nuit à me plaindre sous vos fenêtres de vos rigueurs:

Pinguis amor, nimiumque patens, in tædia nobis
Vertitur, ...

Vous voyez où nous en sommes réduits, puisque l'amour, passion, autant que je puis m'en souvenir, si impatiente, si avide, et qui exerce le plus grand pouvoir sur nous, a besoin, pour se soutenir et remuer l'ame, de l'art et des caprices de la coquetterie, et d'éprouver les craintes et les transports de la jalousie. Il en est de même de toutes les autres passions; la nature les a sagement multipliées, non seulement afin que, se servant mutuellement de contrepoids, nous puissions les tenir dans un équilibre favorable à l'empire que notre raison doit conserver, mais encore pour empêcher que notre ame, sans mouvement, ne se flétrît dans l'ennui. C'est

par cet artifice, c'est par cette sagesse admirable, que tous les ouvrages de la nature proportionnés aux facultés des êtres qui doivent en jouir, nous plaisent, nous enchantent, nous occupent, nous ravissent de mille manières differentes, si nous sommes dans la classe de ces hommes assez bien organisés pour penser par eux-mêmes, ou dont la raison ne s'est point dégradée et avilie dans la fange des passions les plus basses.

Vous m'avez demandé, mon cher Damis, par quel art nous pouvons porter dans nos ouvrages ce caractère de beauté dont ils sont susceptibles : étudions, vous dirai-je, autant que nous en sommes capables, tous les moyens que la nature elle-même emploie pour éclairer notre raison, intéresser et remuer notre cœur.

Depuis qu'on raisonne sur les beaux arts, on ne cesse de répéter aux poëtes, aux orateurs, aux peintres, aux musiciens, aux sculpteurs, que pour mériter nos éloges, ils doivent dans tous leurs ouvrages imiter la nature. Vous vous rappelez les preceptes admirables d'Horace et de Boileau. Mais je croirois que cette imitation, si nécessaire et si recommandée, ne se borne point à peindre les passions et les mœurs telles que la nature les a données

à chaque âge et à chaque condition, ni à rendre les sentimens propres à chaque circonstance et à chaque situation. Ce ne sont là que des moyens préliminaires pour s'insinuer auprès de moi et ne me pas choquer. Le poëte les néglige-t-il ? Je m'endormirai ou je sifflerai, *aut dormitabo, aut ridebo.* Mais veut-il s'emparer de mon cœur et de mon esprit ? Qu'il imite la conduite constante de la nature à notre égard, et ne cesse jamais un seul moment d'intéresser quelqu'une de mes passions. Mais gardez-vous, lui dirois-je, d'épuiser ou de lasser ma sensibilité ; toutes mes facultés ont des bornes très-étroites ; si on s'en approche trop, l'ennui succède promptement au plaisir : craignez donc de me tenir trop long-temps sur la même passion. Promenez-moi de la pitié à la terreur, de la crainte à l'espérance, et que j'éprouve tour à tour des sentimens d'indignation, d'amour, de colère et de haine. C'est par cette heureuse variété, qu'imitant, malgré nos foibles ressources, le procédé de la nature, si riche, si féconde, si étonnante, on soutient et anime notre plaisir que la triste et pesante uniformité détruiroit.

Tous les écrivains sont soumis aux mêmes lois. La nature anime tous les objets qu'elle

nous présente ; ils réveillent tous quelque sentiment dans notre cœur. Voilà le modèle que nous devons étudier et méditer. C'est en vain qu'on se flatteroit d'y suppléer en s'abandonnant à l'abondance stérile du bel esprit. Ces richesses, qui charment tant les sots, déplaisent aux gens sensés qui ont formé leur goût dans l'étude de la nature. Tout poëte , tout orateur qui n'est pas ému, ou ignore l'art de faire passer son émotion jusqu'à moi , ne m'offre qu'un talent subalterne. Lisez Fléchier , vous croirez voir une femme parée avec grand soin pour le bal , et qui , craignant de se déranger , est la dupe de ses ornemens. Il veut que je l'admire pour le moins autant que le héros qu'il m'a présenté. Toujours occupé de ses grâces , de ses pompons , et marchant en cadence , il n'a point la rapidité nécessaire pour me tirer de mon sang-froid ; à force d'arranger symetriquement toutes ses périodes et ses anthitèses, et de ne vouloir rien laisser sans ornement , il me laisse apercevoir son art ; je languis , et l'abondance même de ses prétendues beautés me fatigue.

Que Bossuet est différent ! je ne pense pas à lui , et plein du seul objet qu'il met sous mes yeux , j'admire l'orateur sans m'en aper-

cevoir. Que je suis loin de songer à l'applaudir! Je le suis par-tout où il veut me conduire ; ce n'est qu'en revenant de mon étonnement, et que je cherche à démêler les secrets de mon ait, que je découvre que ce grand homme ne répand toutes les richesses de l'éloquence, que parce qu'il s'oublie lui-même, et réveille en moi divers sentimens par les tableaux toujours vrais, toujours variés du néant des grandeurs humaines et de la sagesse sublime de la providence. Vous croyez toujours entendre Bossuet pour la première fois. C'est qu'il jette sans symétrie et sans économie ses pensées qui paroissent lui échapper ; voilà le grand secret de l'éloquence et du Beau, parce que c'est l'imitation du procédé même de la nature. Je frissonne au récit de la mort de Henriette d'Angleterre, tandis que Fléchier, toujours escorté de ses grâces et craignant de faire un faux pas, dans les momens mêmes où il doit être le plus pathétique, ne me permet pas de pleurer la mort de M. de Turenne. Je rencontre encore les fleurs d'une éloquence trop maniérée pour être sensible et véhémente. Que m'importent des périodes artistement arrangées, quand je voudrois y trouver l'espèce de trouble, de

désordre, et de consternation, que cet événement funeste répandit dans l'armée Française.

Il faut dire la même chose de tous les beaux arts. Un tableau peut être dessiné avec la plus grande exactitude, et peint des plus agréables couleurs ; mais si les personnages ne me montrent pas leur ame et leurs pensées, si tous ont la même attitude, ou le même caractère, je reste froid et je fais peu de cas de l'artiste ; tandis qu'un peintre, moins habile dans le dessein et le coloris, mais qui peint les passions, m'arrête, me fixe, et s'empare de mon imagination, j'oublie l'artiste en n'étant occupé que des personnages qu'il me présente. Je devine leurs pensées, je m'en occupe, mon cœur s'échauffe sans que je m'en apperçoive, ma raison s'éclaire, elle applaudit ; et comment ne trouverois-je pas beau un ouvrage qui remue à la fois toutes les facultés de mon ame ? De même la musique ne dira rien à l'esprit si elle ne parle pas au cœur. Que m'importent des passages difficiles et des difficultés surmontées ? Si le musicien ignore qu'il ne faut flatter l'oreille que pour arriver plus aisément au cœur ; si on me peint, au contraire la joie, la tristesse, l'amour, la pitié, la terreur, ou une autre passion avec

l'accent qui leur est propre, mon ame sort avec plaisir de la situation où elle étoit et s'abandonne à son illusion.

Si nous étions, mes amis, dans un de ces mondes dont je vous parlois tout à l'heure, et qui sont habités par des êtres beaucoup moins intelligens que nous, tels que sont peut-être les habitans de Saturne, de Jupiter, ou de telle autre planète qu'il vous plaira, je bornerois là mes réflexions. Avec les organes lents, grossiers et pesans de ces régions moins favorisées que la nôtre, mais qui jouissent cependant d'un bonheur et d'un Beau faits pour elles, vous comprenez à merveille que nos ames, étant incapables d'embrasser à la fois se replier sur elles-mêmes, de méditer pendant long-temps, et de soumettre parconséquent autant d'objets que nous en embrassons, de leur goût et leur art à des règles constantes, notre sort seroit tout différent de ce qu'il est. Sans nous embarrasser des rapports, des proportions; des convenances que nous exigeons dans nos ouvrages, tout ce qui nous remueroit en nous causant une sorte de plaisir, nous paroîtroit parfaitement Beau. On peut se faire une idée de cet état en voyant parmi nous cette multitude ignorante, sotte et brutale pour qui tout

est

est bon, qui ne demande qu'à être secouée rudement pour applaudir. Il me semble même, continua Cléophon en souriant, qu'on pourroit apercevoir un commencement de révolution dans notre globe; car à force de bel esprit, nous commençons de jour en jour à être moins délicats et très-indulgens pour les clinquans et les beautés déplacées.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on doit réveiller en moi comme dans l'homme le plus grossier, quelque passion, si on veut m'intéresser et me plaire; mais pour produire le Beau, il ne faut point oublier que ma raison toujours active, n'ayant pas moins besoin de penser que mon cœur de sentir, doit approuver les objets qu'on me présente. C'est de ce double plaisir que résulte l'approbation délicieuse des personnes dont le jugement et le goût sont éclairés par de longues méditations, et de sages études. Voilà nos juges, les seuls juges de notre Beau; tant que le bel esprit n'aura pas réussi à proscrire entièrement le bon sens, ils en réclameront les droits, ils distingueront parfaitement l'habileté du poëte, de l'orateur ou de l'artiste qui peint les passions telles qu'elles sont dans la nature, et la maladresse de celui qui rend, il est vrai, avec grâce et

même avec force, un certain instant des passions, mais qui n'en connoît ni la naissance, ni les progrès, ni le passage, ni le mélange, ni les liaisons, ni les caprices, et dont les productions, par conséquent toujours tronquées et faites, pour ainsi dire, au hasard, n'ont point ce caractère du Beau qui attache éternellement et ne lasse jamais.

C'est donc, mes amis, par une étude approfondie des passions qu'il faut se préparer à chercher le Beau. C'est dans l'examen des mouvemens de notre cœur, pourvu qu'il ne soit ni frelaté ni corrompu par des vices bas ou par une imagination déréglée, que nous apprendrons à démêler comment les passions naissent, se fortifient ou s'affoiblissent, comment elles s'associent, se séparent, se confondent, tantôt pour se tempérer mutuellement, et tantôt pour se prêter une force nouvelle. C'est par cette étude qu'on apprend à leur donner leur juste étendue, qu'on les présente avec les nuances différentes qu'elles demandent, qu'on ménage leurs progrès, et prépare l'effet magique qu'elles doivent produire : science profonde qu'on doit aux lumières de la philosophie ou à un talent supérieur, et sans laquelle tout paroît croqué, dénaturé et extra-

vagant aux vrais juges du Beau qui, pour le dire en passant, sont presque aussi rares que les grands hommes qui le produisent. Ce n'est que par-là qu'on se rend maître constamment de notre cœur, et qu'on répand dans un ouvrage, cette vérité et cette vie qui le rendront toujours nouveau.

Méditons les anciens qui doivent nous servir de modèle, ou les modernes qui les égalent; c'est alors, qu'éprouvant l'impression vive et durable que le Beau produit à la fois sur notre cœur et sur notre esprit, on peut se faire des règles propres à guider le génie dans une route semée d'écueils. En se rendant compte de l'art avec lequel les grands maîtres traitent une passion, on apprendra à les égaler, ou du moins à ne se pas égarer. Je saurai comment, en se multipliant, pour ainsi dire, suivant la différence des conjonctures, une passion prend cent formes différentes pour me remuer sans me lasser, et conserve cependant son unité et son caractère, pour ne pas s'écarter des lois de la nature et de la vraisemblance. Quels poëtes sublimes qu'Homère, Sophocle et Virgile, dans la peinture des passions et dans la science de les associer! Voyez quel secours admirable elles se prêtent entre les

mains de Corneille. Etudier avec quel artifice, Pyrrhus, Andromaque, Hermione, Phèdre, toujours les mêmes et toujours différens, portent dans mon cœur le trouble de la pitié, de la crainte, de la terreur, et dans mon esprit la satisfaction la plus douce, quand cessant d'être agité, il rentre dans ses droits, s'instruit des dangers des passions, et apprend à s'en défier.

Le mélange et l'assemblage des passions n'est pas un secret connu de tous les poëtes. Par exemple, rappelez-vous, je vous prie, comment dans la quatrième scène du second acte, Mahomet se peint à son lieutenant Omar. C'est un galimathias de sentimens opposés qui ne peuvent subsister ensemble. Le poëte qui rassemble et adopte tout ce que son imagination lui présente pour éblouir, n'est plus rien dès que l'illusion momentanée de ses vers disparoît. Voltaire a voulu peindre un grand homme, et il ne peint que ce monstre bisarre dont Horace se moque au commencement de son art poétique : *desinit in piscem*, &c. C'est pour se ménager ce que nous appelons aujourd'hui des effets, c'est-à-dire, une belle scène dans chaque acte et un dénouement terrible avec des héros

langoureux, qu'on imagine ces caractères fantastiques dont la nature n'a jamais offert le modèle. Qu'on me présente un sultan qui va donner une heure aux soins de son empire, pour ne s'occuper ensuite que de son amour ; je ne pourrai m'empêcher de rire, lorsque ce héros Céladon, craignant d'affadir les spectateurs, et voulant finir par quelque chose de très-tragique, passera tout d'un coup et sans rien ménager, à une jalousie effrénée qui lui fait poignarder sa maîtresse, sans s'expliquer avec elle et éclaircir ses soupçons mal fondés. La nature ne connoît point ces contre-sens ridicules. Dans un homme qui n'est pas insensé, les passions ont une dégradation et un progrès marqués ; l'amour le plus tendre ne s'abandonne point à cet excès de fureur sans y résister de toutes ses forces. Tout cela est bien loin du Beau, et ne peut plaire qu'à cette multitude qui, sans se soucier de l'ensemble de l'action, des mœurs et du caractère des personnages, obéit machinalement à l'impression que lui donne chaque scène et même quelquefois un seul beau vers. Mais un spectateur qui a un peu plus de sens que les héros qu'on lui présente, n'est point la dupe de ces beautés

qui ne sont pas faites pour aller ensemble. Il faut sans doute beaucoup d'agitation au théâtre, mais ce doit être l'ouvrage, non pas du délire de l'imagination, mais de la marche naturelle des passions.

C'est beaucoup sans doute que de rendre les passions avec vérité; mais il n'est pas moins important pour atteindre au Beau, de leur donner un caractère capable d'intéresser les personnes qui ont l'ame élevée, et qui ne blesse point la dignité des ouvrages dans lesquels on les emploie. Je conviens avec Despreaux, que l'amour, par exemple, est, pour aller au cœur la route la plus sûre. Mais ne m'avouerez-vous pas que cette passion si agréable dans Horace, Tibulle, Lafontaine et les comédies, a cependant je ne sais quoi de petit, de lâche ou de libertin, qui ne permet pas de l'employer dans les ouvrages qui par leur nature demandent une touche fière, noble et hardie. Laurent Echard mérite de grands éloges dans son histoire romaine, mais ne se dégrade-t-il pas quand, venant aux amours d'Antoine et de Cléopâtre, il prend le ton, et entre dans tous les détails d'un romancier, au lieu de peindre d'un seul trait un délire qui cause la ruine d'Antoine et prépare l'empire d'Octave.

On a beau savoir Virgile par cœur, on lira toujours avec le même attendrissement les amours malheureux de Didon. Vous vous rappelez avec quel art il prépare cette passion funeste et la rend digne de la majesté du poëme épique. Elle est l'ouvrage des Dieux. C'est l'amour lui-même sous les traits d'Ascagne qui efface dans le cœur de Didon le souvenir de Sichée, tandis que cette princesse se livre sans crainte au plaisir de caresser entre ses bras le plus redoutable des Dieux :

Infelix Dido, longumque bibebat amorem.

Vous allez voir l'amour lutter contre les décrets du destin et les suspendre. Tout ce que cette passion peut avoir de doux, de grand, de terrible, Virgile en enrichit ses tableaux. Il faut qu'un Dieu vienne rompre la chaîne qui arrête Enée en Afrique, et rende le fondateur de Rome à l'empire du monde entier. Enée amoureux n'est plus que l'instrument des Dieux :

Fata obstant, placidasque viri deus obstruit aures.

Il ne reste enfin à la malheureuse Didon d'autre ressource que la mort, quand son amant l'abandonne malgré lui. Il me semble

que Virgile a répandu dans moi son génie. L'histoire de Carthage et de Rome semble liée l'une à l'autre, et des imprécations de Didon expirante je vois naître les guerres puniques, Annibal et la ruine entière de Carthage.

Comment voudriez-vous, au contraire, que je prisse quelqu'intérêt à un petit amour ridicule, qu'on va chercher *sur les bords fortunés de l'antique Idalie*, et qui bien escorté de la discorde et de la rage, quitte son temple pour venir prolonger les calamités de la France; et cependant il n'imagine rien de mieux que d'exciter un grand orage dans une forêt, et d'y rac1ocher Henri IV pour lui faire passer deux ou trois fois vingt-quatre heures auprès d'une jeune fille qu'il ne connoît point et qui le reçoit très-humainement. Est-il possible qu'une petite partie de débauche, qui n'aboutit à rien, soit digne du poëme épique. Despréaux m'a appris que le merveilleux en doit être l'ame, mais Horace m'a dit qu'on ne doit l'employer qu'à propos.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Voltaire auroit dû réserver ce merveilleux de sa Henriade pour sa pucelle, qui en auroit

été plus burlesque. Mais dans un poëme noble et sérieux, mettre en action l'amour, la discorde et la rage, pour une avanture commune et triviale, c'est blesser toutes les convenances, ou vouloir donner des preuves de la stérilité de son imagination.

L'amour, je l'ai déjà dit, passion molle et qui tient trop aux sens, ne s'associe qu'avec peine aux qualités des caractères faits pour mériter notre admiration. Corneille seul a eu constamment ce secret. Racine lui-même a quelquefois échoué dans cette entreprise. Que Mithridate amoureux de Monime, et jaloux, est différent de ce Mithridate qui, après quarante ans de victoires et de défaites, ne respire que la vengeance, et propose à ses fils d'aller vaincre les Romains dans Rome même. Je vois deux hommes très-différens, sans que je puisse appercevoir par quel nœud tant de grandeur peut s'allier à tant de foiblesse. Je voudrois de tout mon cœur qu'au lieu de cette Monime qui avilit Mithridate, le poëte eût mis sur la scène la reine Hipsicratée qui, ayant des sentimens dignes de son époux, le suivoit dans ses expéditions comme son lieutenant, s'attachoit à ses projets, et n'étoit point effrayée de la victoire de Pompée. C'est

par un pareil tableau que Racine pouvoit se montrer égal à Corneille. Le même défaut règne dans le fils de Brutus; il aime également, nous dit Voltaire, la liberté naissante de sa patrie et la fille de Tarquin. Annonce magnifique! Mais il ne falloit pas placer son héros dans ce défilé difficile, sans être sûr de l'en tirer avec gloire. Il falloit, pour former un caractère raisonnable, mêler et confondre ces deux sentimens, et non pas les montrer successivement, pour ne présenter qu'un personnage qui ne cède qu'à des impressions momentanées, et n'ayant aucune idée fixe dans l'esprit, devient un personnage insipide ou peut-être insensé.

C'est dans la comédie que l'amour peut paroître avec tous ses avantages. Molière en nous peignant nos ridicules, nos mœurs, nos vices bourgeois, est l'égal de Corneille et de Racine. Pourquoi? C'est qu'il paroît aussi profond qu'eux dans la connoissance du cœur humain, et qu'il rend les passions propres à la comédie avec la même habileté, la même adresse, le même choix, et pour tout dire en un mot, avec le même sublime que les autres nous présentent les passions graves et majestueuses de la tragédie. Le poëte

tragique doit élever l'ame des spectateurs, et le poëte comique, avec le ton de la satyre, doit les corriger de leurs vices. Le Tartuffe est peut-être l'ouvrage le plus parfait qui ait jamais paru sur aucun théâtre. Combien de chefs-d'œuvres Molière n'a-t-il pas composés! Et quand il s'est rabaissé jusqu'à écrire pour la multitude, il a encore une plaisanterie, un sel, une gaieté qui dérident le front d'un sage, et en même temps une raison et une philosophie que les personnes les plus éclairées admireront.

Je me suis peut-être arrêté trop long-temps sur l'amour; mais malgré le tort qu'il fait à notre théâtre, et tout ce que j'aurois à vous dire là-dessus, revenons à la conduite que la nature tient à notre égard. Elle remue nos passions, mais c'est pour rendre notre raison attentive, développer notre entendement, l'éclairer et nous conduire aux connoissances et aux vérités dont nous avons besoin. Cette pauvre raison dont on dit tant de mal, est cependant la partie la plus noble de nous-mêmes; sans elle nous ne serions rien. Je ne puis donc la négliger sans me dégrader, me rapprocher de la condition des brutes et trahir le premier de mes devoirs. Si je ne mé

trompe, je suis en droit de conclure de cette vérité, que tout écrivain qui remue simplement les passions pour les irriter, et non pour l'avantage de notre raison, ne se conforme point à l'ordre de la nature, abuse de son talent, nous tend un piége, se dégrade et ne peut atteindre au vrai Beau. Aussi Horace a-t-il fait une loi aux poëtes d'unir l'utile et l'agréable :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.

C'est de cette union que résulte le Beau. Le plaisir, qui n'est que plaisir, lasse à la fin et disparoît, parce qu'il est impossible que nous ne consultions quelquefois notre raison qui a aussi ses besoins et ses plaisirs particuliers, et qui veut acquérir des lumières et des connoissances, pourvu que la peine ne surpasse pas le plaisir.

Si Horace se fût borné à chanter les plaisirs, avec les grâces qui lui sont naturelles il m'auroit sans doute intéressé en réveillant en moi des passions, dont le souvenir toujours trop agréable n'est jamais assez effacé; mais il n'auroit été qu'un poëte tel qu'Anacréon et Catulle, que la raison n'approuve

qu'en les blâmant d'avoir mal employé leurs talens, et qu'on quitte sans regret. C'est quand Horace prête tous les charmes de la poésie à la philosophie, qu'il est véritablement beau. Il m'élève l'ame, il laisse dans mon cœur des traces profondes du Beau moral, par les éloges qu'il donne aux grands hommes dont il loue les vertus : tantôt, il me fait paroître le vice tel qu'il est, tantôt il m'apprend à me rendre heureux ; je le lis et le relis toujours avec un nouveau plaisir, parce qu'il a suivi la loi qu'il prescrit aux poëtes d'être pleins des écrits des philosophes.

Scribendi rectè, sapere est principium et fons.

En effet, Homère et Virgile seroient moins admirables, et on les liroit avec moins d'avidité, malgré la peinture vraie et animée des passions, si leurs fables ingénieuses ne nous instruisoient des vérités les plus importantes. Corneille ne sera-t-il pas éternellement le premier des poëtes tragiques, parce qu'il élève l'ame de ses spectateurs ? Il fait naître dans mon cœur ou y développe des germes de noblesse et de grandeur que je n'y connoissois pas ; et je sors de son spectacle plus content de moi et plus préparé à la vertu que quand

j'y suis entré. Quelle instruction ne trouvai-je pas dans les tragédies de Racine ? En remuant mes passions, il m'instruit de leurs ruses, de leurs erreurs et de leurs dangers. Si je veux y réfléchir, je trouve un remède contre mes foiblesses. Voilà les ouvrages marqués au caractère du Beau, parce que ma raison approuve le plaisir que j'ai goûté. Il n'en est pas de même de ces pièces niaises ou forcenées, où la morale, débitée par lambeaux par des héros déclamateurs, n'est point fondue dans l'action et le caractère des personnages. Le peuple et les beaux esprits peuvent les applaudir ; mais le peuple et les beaux esprits, on ne peut trop le répéter, ne sont pas le juge du Beau.

Suivez tous les genres, et vous verrez que c'est de l'union de l'utile et de l'agréable, comme dans tous les ouvrages de la nature, que résulte la perfection. L'éloquence doit remuer toutes mes passions, comme la poësie pour se rendre la maîtresse de ma volonté. Tantôt elle me subjugue avec force et m'entraîne malgré moi à sa suite : tantôt je m'abandonne sans m'en douter à sa séduction, et je vole où elle veut me conduire ; mais mon erreur ne sera pas longue, si je ne vois dans

l'orateur qu'un sophiste qui se joue de ma crédulité par des promesses trompeuses ou sans effet. Que m'importe aujourd'hui le sort de la république d'Athènes ? Cependant Démosthènes fait encore sur moi la plus forte impression ; c'est qu'occupé de la gloire, de la sûreté et du salut de sa patrie, il est plein des vérités les plus importantes, et semble parler à tous les peuples, à tous les pays, à toutes les générations. Il n'est plus de république romaine, et l'éloquence de Cicéron la fait encore revivre pour moi ; je me transporte dans le sénat et la place publique, pourquoi ? C'est que j'apprends dans les harangues de l'orateur le secret des mœurs publiques, la contagion des vices et les causes de la décadence précipitée d'un peuple maître du monde, et prêt à perdre sa liberté pour passer dans l'esclavage le plus dur.

Permettons cependant aux poëtes de donner une sorte de préférence à l'agréable sur l'utile ; leur talent se déclare ordinairement dans un âge où leurs passions sont très-vives et leur raison encore peu éclairée. S'ils vieillissent au milieu de leurs madrigaux et de leurs niaiseries, et malgré les années restent toujours jeunes, on sera tenté de les mépriser. Tous

les grands poëtes l'ont senti, et ils ont tous fini par nous donner des préceptes de morale ou de goût, et perfectionner notre raison. Les orateurs sont obligés à beaucoup de condescendance, parce qu'ils ne parlent que trop souvent, à une multitude esclave de ses sensations et de ses préjugés, qui ne connoît l'utile que par l'agréable, et dont il est nécessaire de ménager la foiblesse pour en tirer quelque parti; il faut même l'avouer, les hommes les plus sévères et les plus sages ont leurs erreurs et leurs préjugés, et l'orateur qui a quelquefois besoin de les séduire pour les détromper, doit quelquefois les distraire de leurs opinions et les éblouir par les charmes de l'éloquence.

Mais les autres écrivains qui entretiennent leur lecteur dans le silence du cabinet, se feront une loi, s'ils ne veulent point s'avilir comme des baladins, de préférer hautement l'utile à l'agréable; ils y sont obligés, parce qu'ils ne parlent qu'à des hommes qui veulent s'instruire, et dont il est important d'éclairer la raison. Telle est, par exemple, l'histoire qui seroit la dernière des connoissances, si elle n'en devenoit la première en se proposant de former des citoyens et des

magistrats.

magistrats. Ce n'est ni par le merveilleux de la poësie, ni par l'adresse hardie ou insinuante de l'éloquence qu'elle veut plaire ; elle se rendroit suspecte, peut-être ridicule et manqueroit son but. Mais elle ne néglige rien pour soutenir mon attention et mériter ma confiance ; voulant m'instruire, elle excite en moi cette chaleur douce et tempérée des passions, qui est la vie de notre ame, sans jetter le trouble dans ma raison, et se permet pour mon avantage tous les ornemens compatibles avec la gravité de son caractère, et capables de soutenir mon attention en m'inspirant l'amour du bien.

Mon cher Cléophon, dit alors Damis, je vous entends à merveille ; je crois que l'utile et l'agréable doivent toujours être unis pour produire le Beau ; mais, si je puis parler ainsi, avec une sorte de subordination, suivant la differente nature des ouvrages qu'on a entrepris. De-là cette decence si recommandée par les anciens, qu'ils ont si bien connue et qui suppose le goût le plus délicat : *quid deceat, quid non?* Cette convenance qui nous apprend à distinguer ou séparer les différens genres pour ne les pas confondre, qui n'est connue que d'un tres-petit

nombre d'hommes, que Voltaire nous a appris à négliger, mais dont Horace nous a fait un précepte :

Descriptas servare vice operumque colores.

Vous permettez beaucoup aux poëtes et même aux orateurs, et vous commencez à être plus austère avec les historiens. Avec quelle sévérité n'allez vous donc pas traiter les philosophes qui, n'écrivant que pour nous instruire de nos erreurs, de nos méprises et nous faire pénétrer dans les secrets de la nature, nous invitent au doute et nous rendent timides ? Il me semble qu'occupés dans leurs recherches à se défier de leurs passions et leur imposer silence, pour trouver et saisir plus sûrement la vérité qui se cache et nous fuit ; ils ne peuvent se servir de leur ministère sans aller contre leur objet et même se rendre en quelque sorte ridicules. Voilà donc les philosophes affranchis de suivre à notre égard le procédé de la nature. Vous serez donc obligé d'établir de nouvelles lois en leur faveur, ce qui me paroît bien difficile, ou de les condamner à ne pouvoir atteindre au Beau ; vous n'aurez point cette dureté à l'égard de la philosophie, qui est la mère de tous les arts et de toutes les sciences, et qui donnant des règles au génie, en étend les for-

ces, et les tempère ou les dirige avec sagesse pour les rendre plus actives et plus puissantes. Je vous avoue que je suis inquiet ; comment voudriez-vous que les philosophes pussent prendre pour modèle la marche de la nature, et intéresser nos passions à les suivre courageusement dans leurs tristes et profondes recherches? Ces passions ne serviroient qu'à nous distraire ; elles précipiteroient nos jugemens et nous jetteroient dans l'erreur.

Je ne sais, mon cher Damis, répondit Cléophon, si je pourrai vous satisfaire ; je vais du moins l'essayer. Tant que la philosophie naissante ne débita que ces fables qui sont encore aujourd'hui un des principaux ornemens de la poësie, elle n'eut pas besoin de beaucoup méditer ; et je vous renvoie sur cette matière à ce que Fontenelle a écrit avec autant de profondeur que d'agrément. Tout le monde étoit capable d'entendre ces philosophes ; ils ne parloient qu'aux sens et à l'imagination, et leurs argumens les plus profonds n'étoient que des comparaisons prises dans les objets les plus sensibles pour expliquer la cause des phénomènes dont on étoit frappé. Mais quand la philosophie désabusée de ces folies se fit une route nouvelle pour chercher

la vérité, vous conviendrez, je crois, que la curiosité, l'amour du bien et l'amour de la gloire, passions des grandes ames et des génies sublimes, ont conduit ces nouveaux philosophes que la nature destinoit à être les précepteurs du genre humain. On crut d'abord aveuglément son maître, tant l'envie de croire est extrême dans les hommes, et tant notre orgueil nous invite à prendre pour des vérités tout ce que nous croyons. Cependant, soit jalousie, émulation, amour de la gloire, ou force de génie, quelques disciples se révoltèrent enfin contre leur maître, et il se forma différentes écoles toujours prêtes à se contrarier, et dont la rivalité avança les progrès de la raison. N'en doutez pas, c'est un véritable progrès pour nous que d'abandonner une erreur, même pour en prendre une nouvelle; notre entendement s'exerce, s'aiguise, s'étend, et par ses élans devient plus capable d'atteindre à la vérité.

Vous voyez que les passions ont présidé à la naissance de la philosophie. Pourquoi donc ayant enfin épuisé, comme dit Fontenelle, toutes les erreurs et s'étant frayé une route plus sûre, dédaigneroit-elle de les employer pour étendre l'empire de la vérité, et reculer les bornes de notre raison? Je veux que mon

philosophe se défie de ses lumières, se défende contre l'enthousiasme de son génie, et que loin de rougir de ses premières erreurs, il en profite pour marcher avec plus de précaution et de sûreté; j'exige que le doute et la patience l'accompagnent toujours; que convaincu des bornes étroites de notre esprit, il ne marche qu'à la lueur de l'expérience et l'interroge sans cesse : je demande qu'il compare sans cesse toutes les vérités qu'il croit posséder, et que résistant à son imagination, il les rapproche pour juger si elles peuvent s'unir, s'allier et se prêter une force mutuelle.

Je viens de vous peindre l'homme le plus heureusement disposé pour la philosophie; mais pensez-vous, mon cher Damis, qu'au milieu de ses études les plus profondes, son ame ne sera pas agitée par différentes passions? Il se dégage des sens, mais son entendement n'a-t-il pas ses besoins et ses passions? Le monde lui présente un spectacle bien plus intéressant que celui de nos tragédies : il croit entrevoir la vérité; tantôt elle semble s'approcher, tantôt elle fuit et paroît s'évanouir; il marche entre la crainte et l'espérance, et sa curiosité dont il se défie, l'excite, le soutient dans sa course jusques à ce qu'arrivant enfin

au dénouement, il jouit de la joie pure d'être satisfait de ses peines et de ses recherches.

Mais si, ne se contentant pas de posséder seul la vérité qu'il aime, il veut me la faire connoître, ne doit-il pas, ce qui est un des principaux attributs de la Philosophie, prendre les moyens les plus efficaces pour arriver à la fin qu'il se propose? Qu'il cherche donc à m'inspirer l'amour ardent qu'il a pour la vérité : s'il veut que j'éprouve les mêmes difficultés qui lui ont causé ensuite tant de plaisir, s'il me conduit par les sentiers obscurs et raboteux qui ne l'ont point effrayé, s'il ne ménage pas ma foiblesse, s'il faut que je le suive dans toutes ses méditations, s'il ne me fait grâce d'aucune de ses preuves, d'aucun de ses argumens, j'ai bien peur qu'il ne m'ennuie; il me fatiguera, il m'excédera, car tous les esprits n'ont pas le même courage; et mon ennui fera expirer ma curiosité et mon amour pour des vérités trop abstraites. La méthode par laquelle on les cherche est toute différente de celle avec laquelle on doit les exposer. En m'appellant à lui, que le philosophe descende donc par bonté jusqu'à moi ; plus ses erreurs, ses doutes, ses méprises, ses incertitudes lui auront appris à connoître la capacité de l'esprit

humain, plus il doit, comme Mallebranche, humaniser sa philosophie pour en rendre l'accès facile.

J'en conviens, la plupart des philosophes modernes, je parle de ceux-mêmes qui ont le plus de réputation, ont trop négligé la forme de leurs ouvrages; les uns ne se sont pas doutés que pour instruire il faut commencer par plaire, ou du moins ne pas déplaire, et les autres font les beaux esprits mal-à-propos. J'aurois voulu que dans leurs momens de delassement, ils eussent étudié les écrivains qui préfèrent l'agréable à l'utile, et l'art si difficile d'arranger et d'enchaîner ses idées et de composer un livre. Que ne lisoient-ils Horace et Despreaux pour se former le goût? Avec leur bon esprit, ils auroient compris que la plupart des préceptes qu'on donne à la poësie conviennent également aux livres de philosophie.

Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire.

Qu'espéroit donc Locke en entassant argumens sur argumens, et ne pouvant abandonner une matière sans mettre à la plus grande épreuve la patience de ses lecteurs? Il n'écrivoit pas sans doute pour les personnes

incapables de méditer ; et celles qui étoient dignes de lui, ne seront pas plus convaincues par cent argumens, que par une seule démonstration. Les philosophes anciens n'avoient pas les connoissances que nous devons à la succession des siècles ; mais ils nous sont bien supérieurs par la forme qu'ils donnoient à leurs ouvrages.

Horace dit aux poëtes.

Sit quodvis simplex duntaxat et unum.

Ne pourroit-on pas donner le même précepte à ces philosophes qui paroissent accablés sous le poids de leurs pensées, ou qui pour étaler leurs richesses entassent dans un ouvrage des matériaux avec lesquels on en auroit fait trois ou quatre très-réguliers ? le poëte doit obéir à Horace, parce qu'un interêt partagé nous distrait, et ne frappe que foiblement le cœur ; mais cette simplicité, cette unité d'objets et d'autant plus nécessaire aux philosophes que notre esprit est moins actif que notre cœur, et ne saisit pas une vérité inconnue avec la même célérité que notre cœur est remué par une passion.

Si la philosophie est ordinairement si sèche, si aride, si triste, ne pensons point que ce

soit là son caractère ; c'est la faute des philosophes, qui s'étant fait des méthodes pour trouver la vérité n'en ont aucune pour nous l'enseigner. Que la première proposition d'un ouvrage serve de preuve à la seconde et ainsi de suite ; alors mon guide ne sera ni long ni verbeux, ni obscur. Je le suivrai avec plaisir, parce que ma curiosite ne sera jamais rebutée, mon amour propre est toujours réveillé et content, parce qu'il n'est jamais humilié par des difficultés qui m'accableroient ; qu'il y a loin d'un bon ouvrage quand au fond des choses, à un bel ouvrage dont toutes les parties sont à la place qui leur appartient, et sont présentées avec les ornemens qui leur conviennent. L'orateur, dit Ciceron, a besoin des richesses de la philosophie pour donner du nerf à son éloquence; et à son exemple, pourquoi ne dirois-je pas que le philosophe doit employer l'art de l'orateur pour faire aimer la vérité.

Mais revenons à nos passions, mon cher Damis, et remarquez, je vous prie, que si le philosophe ne remue point les mêmes passions que le poëte et l'orateur, il se sert toujours de leur ministère pour m'attacher et

m'intéresser. Ce n'est point à mon cœur qu'il parle, et il n'emploie pas le langage des passions qui tiennent aux sens : il parle à mon esprit qu'il veut éclairer, et toutes les passions qui appartiennent plus particuliérement à l'ame lui prêtent leur secours. Si la nature est admirable dans toutes ses productions, il faut convenir que le physicien qui épie sa marche, et soulève le voile qui couvre quelqu'un de ses secrets, seroit d'une singulière mal-adresse s'il ne pouvoit faire naître en moi le sentiment de curiosité et d'admiration qui l'attache à ses études et à ses recherches, comme le poëte et l'orateur cherchent dans mon cœur les passions qui le font agir; que le philosophe réveille celles qui donnent de la chaleur et de l'activité à l'entendement : passions, si vous les examinez avec soin, qui, par un artifice admirable de notre nature, se joignent toujours par quelque côté à celles de notre cœur; sont elles mises en mouvement? je suis prêt à suivre mon guide, soit qu'il me transporte dans les cieux, soit qu'il me découvre les merveilles dont je suis entouré et que je foule aux pieds. Pour peu que mon philosophe ménage ma paresse et mon impatience, l'envie que j'ai de connoître n'est-elle pas continuellement sou-

tenue, échauffée et irritée par l'espérance de découvrir de nouvelles vérités ?

Suivez les autres branches de la philosophie, et vous verrez toujours que les philosophes ont fait plus ou moins de disciples, suivant qu'ils ont plus ou moins intéressé les passions au succès de leur doctrine. Epicure s'est servi des plus grossières et des plus communes ; il ne parle qu'à nos sens ; aussi sa secte à-t-elle été la plus nombreuse, et selon les apparences subsistera-t-elle toujours. Le stoïcisme flatte notre orgueil, nous aimons à vouloir nous élever au-dessus de nous-mêmes ; nous espérons de nous vaincre et de vaincre la douleur : mais cette philosophie n'est faite que pour quelques ames fortes, courageuses, et pour des circonstances où tout étant désespéré, il ne s'agit plus que d'étourdir sa raison. Les péripatéticiens, dont les principes sont conformes à notre nature, savent que nous avons une raison et des passions dont il faut également soutenir les droits, et je suis d'accord avec ces philosophes quand ils me disent que ma raison doit gouverner, mais sans tyrannie, et que mes passions doivent être chez-moi les citoyens d'une république et non pas les esclaves d'un despote.

Depuis que la métaphysique est parvenue

à se dégoûter des romans agréables dont elle a pendant long-temps amusé notre imagination, et notre ignorance, elle n'est plus occupée qu'à méditer sur les operations de notre entendement; elle me fait connoître la source de mes idées, elle les décompose, et, en m'apprennant combien mon ame est assujettie à mes sens, elle m'assigne en quelque sorte les bornes de l'esprit humain; mais ne croyez pas qu'à la vue de notre foiblesse, l'ame perde son ressort et son activité; au contraire, ma raison s'étend à mesure qu'elle se connoît davantage; elle sait d'avance les progrés qu'elle peut faire dans chaque science; elle en connoît la route et le terme; et pour un lecteur qui aime la vérité, quel plaisir délicieux ne goûte-t-il pas par l'espérance de la trouver et de ne pas s'égarer!

Le métaphysicien n'écrit pas pour la multitude, elle ne l'entendra jamais; *contentus paucis lectoribus*. Et pour atteindre au Beau, il n'a qu'à faire passer dans ses lecteurs les sentimens dont il est affecté, et qui l'animent dans ses recherches. Il me semble que Condillac a eu ce succès dans son traité des sensations, idée extrêmement ingénieuse d'avoir animé une statue en lui donnant successivement tous nos sens. J'ai éprouvé dans cette

lecture autant de plaisir que l'auteur même en a eu en composant son ouvrage. Par cette décomposition de l'homme, il se répand une lumière aussi agréable que sûre sur les idées qui appartiennent privativement à chaque sens et sur les secours mutuels qu'ils se prêtent. Je vois, pour ainsi dire, l'homme se former sous mes yeux : cette statue est d'autant plus intéressante pour moi, qu'elle me force à descendre en moi-même, à m'étudier, à me décomposer pour comparer les opérations de mon entendement aux siennes ; je suis alors trop content de moi, pour me plaindre de nos misères, et l'homme ne me paroît jamais plus grand, que quand il les connoît, et trouve dans cette connoissance quelques moyens de les réparer.

A l'égard de la philosophie morale, vous prévoyez d'avance, mon cher Damis, tout ce que je peux vous dire ; destinée à nous instruire de nos devoirs, à nous faire craindre nos vices qui, se déguisant à nos yeux, peuvent nous jetter dans les plus grands malheurs, elle nous apprend à nous défier de nos vertus toujours fragiles et souvent frélatées ; elle remue toutes les facultés de notre ame, parce qu'elle nous présente toujours le bonheur

auquel nous aspirons. Le philosophe qui veut s'élever jusqu'aux premières causes du bien et du mal, a besoin de faire de profondes méditations pour écarter les préjugés nombreux qu'il trouve sur sa route et qui cherchent à l'égarer ; mais enfin, est-il parvenu à découvrir la vérité ? il faut qu'il ait bien peu d'imagination et bien peu d'art, pour ne pas savoir profiter de toutes les richesses qu'il doit avoir acquises dans les études qui lui ont été nécessaires. Il nous occupe des objets les plus importans pour nous ; il nous apprend comment nous devons jouir des bienfaits de la nature, et remplir nos différens devoirs suivant notre état et les différentes conjonctures où nous nous trouvons. Rappelez-vous avec quelle habileté la morale se présente dans la Cyropédie de Xénophon : quelles grâces ! quel charme encore supérieur ne lui a pas prêtés Fénélon en l'ornant dans son Télémaque de tout ce que la poësie a de plus séduisant !

Si la morale ne s'élevant pas si haut, se contente d'instruire cette multitude qui est la dupe des erreurs et des préjugés à la mode, vous voyez quelle vaste carrière lui est ouverte. *Ridentem dicere verum quid vetat :* le moraliste peut prendre tous les tons ; tour-à-tour sérieux,

plaisant, grave, emporté ou sententieux, jamais l'attention du lecteur n'est fatiguée; en riant de la sottise des passions, s'il n'apprend pas à devenir un philosophe et un bon citoyen, il s'instruit du moins à incommoder moins la société, et c'est tout ce qu'on peut attendre de certains hommes.

Le sanciens, on ne peut se le déguiser, avoient une manière admirable de traiter la philosophie. Platon chez les Grecs, et Cicéron chez les Romains, lui ont donné la forme la plus capable de plaire sans rien ôter à l'instruction. En lisant leurs ingénieux dialogues, ce n'est plus une lecture que je fais, je crois être présent à l'entretien de quelques grands hommes qui pensent différemment sur la même matière. Je m'intéresse à un personnage, mon esprit en suspens a le plaisir d'espérer et de craindre, en ne faisant qu'entrevoir la fin où l'on veut me conduire. Quelquefois je me mêle aux interlocuteurs et je trouve enfin une vérité qui se présente, pour ainsi dire, d'elle-même. Tout s'anime dans ces conversations, toute aridité disparoît, et les longueurs mêmes sont susceptibles d'un grand agrément. Par exemple, l'ennuyeux ouvrage de Locke sur l'entendement humain, auroit plû et amusé malgré les vérités

abstraites qu'il devoit présenter, si l'auteur eût imaginé d'opposer à son philosophe, un Carthésien homme d'esprit et entêté des idées innées : on auroit pris plaisir à voir les efforts qu'il auroit faits pour resister à la vérité ; le désordre, les répétitions, les longueurs qui ne sont jamais excusables dans la forme didactique que Locke a employée, seroient devenues agréables, parce qu'elles auroient été nécessaires, en peignant l'opiniâtreté philosophique qui ne refuse que trop souvent de voir la lumière pour retarder sa défaite.

Nous avons en ce genre un chef-d'œuvre dans notre langue, c'est la pluralité des mondes. Les femmes renfermées dans leurs maisons étoient trop peu de chose dans la Grèce, pour que Platon pût imaginer d'introduire dans ses dialogues une dame d'Athènes. La philosophie étoit encore trop nouvelle et trop étrangère à Rome du temps de Cicéron, pour qu'il ait pu, avec quelque vraisemblance, faire figurer une Romaine dans ses conversations philosophiques. Elles ne sortoient de l'obscurité de leurs maisons et ne tenoient encore à la république que par leurs intrigues et leur galanterie ; car ce n'est que peu de temps avant

avant Juvénal que la corruption des mœurs ayant enfin tout confondu, elles firent les savantes, les philosophes ou les pédantes. Quoi qu'il en soit, Fontenelle a profité du hasard heureux ou malheureux qui fait que chez nous les femmes valent bien les hommes ; et le caractère d'esprit de sa marquise est une des plus heureuses inventions et des plus propres à répandre de l'agrément dans un ouvrage de physique. Ne sachant rien, la marquise devine tout, dès qu'on la met sur la voie ; à l'exception de trois ou quatre galanteries que je voudrois pouvoir effacer, tout le reste est plein de grâces et de génie. Je ne sais cependant s'il seroit sage de vouloir imiter cet essai dans un ouvrage de longue haleine ? Peut-être que le lecteur se lasseroit à la fin de devenir savant à si bon marché ; peut-être qu'une certaine monotonie choqueroit, et que pour être traités convenablement, certains objets se refuseroient à des grâces qui paroîtroient enfin affectées. Les savans sont ordinairement trop occupés du fond des choses, pour songer à la manière de les exposer. A la bonne heure qu'ils soient austères et trop négligés, mais qu'ils aient

du moins le mérite de la brièveté, sans laquelle on est sûr d'ennuyer les gens d'esprit.

Nous avons encore un autre ouvrage qui est au-dessus de tous les éloges, et que je préfère malgré mon admiration pour les anciens, aux dialogues de Platon et de Lucien, quand ils se jouent des sophistes; je veux parler des Provinciales. Nicole, grand raisonneur, auroit accablé d'argumens, de preuves, d'autorités, les casuistes relâchés; et je crois qu'après l'avoir lu une fois, on n'y seroit revenu que dans un cas de nécessité. Pascal a suivi le précepte d'Horace, *ridiculum acri*. Il venge la morale outragée, et en fait un excellent traité avec tout le sel de Molière et la gaieté d'Horace. Le caractère de son jésuite est admirablement dessiné; on voit un homme d'esprit et savant, mais que sa prévention pour sa société et son engouement pour je ne sais quels vingt-quatre vieillards, conduisent à déraisonner très-méthodiquement. C'est un caractère aussi extraordinaire et cependant aussi vrai que celui de Don Quichotte, qui ne se sert de sa raison que pour être fou; rien n'est plus propre à confondre de mauvais ca-

suistes. Mais je dirai, à l'égard des Provinciales, ce que je viens de dire de la Pluralité des mondes. Nos devoirs les plus essentiels sont trop importans, pour que la morale puisse plaisanter sans violer les règles de la bienséance, à moins que les moralistes qu'on veut confondre, ne soient devenus des charlatans ridicules.

Mais, ajouta Cléophon en changeant de ton, admirez, je vous prie, mes amis, combien nous avons été peu philosophes, en ne parlant que philosophie. Entraînés, sans nous en apercevoir, par notre goût pour les lettres, nous avons oublié le Beau moral et politique; cependant il est d'une bien autre importance d'avoir de bons citoyens et de bons magistrats que d'excellens écrivains; mais le froid commence à se faire ressentir, et il faut nous séparer. Soit, répondit Damis; votre santé, mon cher Cléophon, nous est trop chère pour vous retenir. Allons, mais à condition que demain nous profiterons du beau jour que nous promet le coucher du soleil, pour continuer ici notre conversation. Cléophon a consenti à ce qu'on lui demandoit; et dans quelques jours, mon cher Cléante, je

vous instruirai de ce que j'aurai appris dans cette seconde conversation : en attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

SECOND ENTRETIEN.

Vous jugez bien, mon cher Cléante, que personne de nous ne manqua au rendez-vous dont nous étions convenus. Damis, plein de joie, et fier d'avoir rapporté de notre promenade une ample moisson de vérités, se livroit tout entier au plaisir de connoître la nature du Beau qu'il avoit nié et les moyens par lesquels on peut y arriver. Après avoir témoigné d'abord à Cléophon toute sa reconnoissance, vous m'avez fait passer, lui dit-il, la plus mauvaise nuit du monde; occupé de ce que j'avois entendu, et voulant même en tirer quelques conséquences, je n'ai pu fermer l'œil. Malgré toutes mes peines, je crains cependant que ces idées qui m'étoient étrangères, ne m'échappent, ou de ne les avoir pas saisies dans leur ordre, ni dans toute leur étendue. Permettez-moi de résumer en peu de mots tout ce que je me suis dit; vous me corrigerez, si je me trompe, et je m'affermirai dans ma nouvelle doctrine.

Je suis donc persuadé, continua Damis, que pour produire le Beau, les hommes n'ont et ne peuvent avoir aucun autre moyen que

celui que la nature employe elle-même pour nous faire admirer ses ouvrages ; c'est celui d'aller à notre ame par nos passions et d'éclairer notre esprit en remuant notre cœur.

En vérité, les philosophes ne connoissent rien aux vues de la nature, et ne se sont pas étudiés eux-mêmes, quand ne voulant parler qu'à notre entendement ils affectent une briéveté sèche et rebutante, ou nous fatiguent par leurs longues et ennuyeuses démonstrations. Je leur conseille d'aller philosopher dans quelqu'un de ces globes, où la raison, plus dégagée des sens, n'obéit et ne commande pas à des organes aussi grossiers et aussi indociles que les nôtres ; ou qu'ils se rendent dans quelqu'un de ces mondes plus disgraciés que notre terre, où les passions sont moins impatientes, et l'entendement si lourd qu'on leur pardonnera toutes leurs longueurs, leur marche pesante et leurs répétitions. Mais tant qu'ils resteront parmi nous, je les inviterai à se proportionner à nos facultés ; qu'ils ne tentent point de nous séparer, pour ainsi dire, en deux ; qu'ils voyent que nous ne sommes qu'un composé de raison et de passions que la nature a liées par des chaînes que rien ne peut rompre ; que les passions sont les ressorts qui nous font penser et agir : mais que la raison, aidée de leurs

secours, s'élève, s'agrandit, peut prendre l'empire, les juger, les approuver, les condamner et les diriger pour les empêcher de s'égarer.

N'en déplaise à nos beaux esprits, dont le clinquant me plaira moins désormais; je sens que quelque talent que nous ayons apportés en naissant, nous avons besoin de beaucoup d'étude et de méditation pour nous former une peinture de ce Beau idéal qu'on doit toujours avoir présent quand on travaille, et dont, malgré tous leurs efforts, les plus grands hommes ne peuvent s'approcher que de loin. Franc galimathias que ces mots de flamme, de génie, inventés par l'orgueil et si chers aujourd'hui à notre ignorance et à notre mauvais goût. Les dons, les plus précieux de la nature, serontperdus, si on ne s'accoutume pas à avoir assez de patience pour étudier long-temps la matière qu'on veut traiter, et s'en rendre le maître. Vous verrez un écrivain dont toutes les pensées sont louches, obscures, incohérentes, et dont les expressions ne vous présentent que des idées vagues et incertaines. Tous les matériaux d'un ouvrage sont prêts, mais avez-vous appris l'art de les employer et de vous faire un plan raisonnable, c'est-à-dire, de mettre chaque chose à sa place? Vous

êtes-vous défié de votre imagination ? Est-elle si tempérée que, ne pouvant jamais égarer la raison, elle conserve cependant tout ce qu'il faut pour l'embellir et la parer des ornemens qui lui conviennent, et qui cadrent avec la matière que vous traitez ? Tout ce que je viens de dire ne suffit pas encore ; il faut que la nature n'ait pas refusé le talent peut-être le plus rare, et certainement le plus utile pour le Beau, celui de la correction, puisque nous sommes toujours loin de la perfection.

Nous sommes si bornés que nous ne pouvons nous occuper à la fois de plusieurs objets sans éprouver une inquietude et un trouble qui jetteront de la confusion dans nos idées ou dans nos sentimens. L'esprit alors se lasse, le cœur se partage, et notre plaisir s'évanouit. Je vois donc que les artistes ont besoin qu'on leur fasse une loi de l'unité : *Sit quodvis simplex duntaxat et unum.* Mon esprit est sujet à tant de distractions et marche si lentement, que sans l'ordre, tout devient confus pour moi, dans les ouvrages importans; et dans les autres, mon esprit frappé par secousses, ne s'abandonne point à son illusion. Au lieu de toutes ces beautes jetées au hasard, dont nous nous contentons aujourd'hui, et même que nous

applaudissons, il faut donc que toutes les parties d'un ouvrage, nécessaires les unes aux autres, soient faites les unes pour les autres, et qu'il y ait entr'elles une juste proportion qui en relèvera le prix; ce précepte est-il négligé? Je me fatigue nécessairement à deviner leurs rapports mutuels; des beautés deviennent des défauts; et tandis que la multitude applaudit, un homme de goût est tenté de siffler. Songez, dirai-je à tout écrivain, que ne pouvant éprouver de plaisir que dans un exercice modéré de mes facultés, vous avez tort, si vous ennuyez et fatiguez ma raison pour l'éclairer; vous pourrez faire un bon ouvrage, mais on ne le regardera jamais comme un bel ouvrage, parce que vous avez négligé de plaire. Il faut commencer par me faire connoître la fin qu'on se propose, et se hâter ensuite d'y arriver; alors mon esprit n'est plus inquiet, je m'aperçois de mes progrès; les passions de mon ame sont toutes mises en mouvement, et tour-à-tour, je m'occupe agréablement et de l'objet qu'on met sous mes yeux, et de l'art ingénieux de mon guide. Si dans des écrits d'un autre genre, vous vous adressez à mon cœur, et ne faites que l'effleurer, je me plaindrai de votre foiblesse. Si les ressorts que vous

employez sont bizarres, sans être touché, je rirai de votre mal-adresse; vos tableaux exagérés et monstrueux, au lieu de réveiller en moi le sentiment agréable de la pitié et de la terreur, me repousseront en ne m'inspirant que de l'horreur.

Voilà, mon cher Cléophon, les vérités que je vous dois, et pendant que vous nous en développiez les principes, j'en faisois l'application aux ouvrages de ces excellens génies qu'on admiroit encore au commencement de ce siècle, et que nous négligeons depuis qu'à force de je ne sais quelle philosophie, nous avons beaucoup moins de bon sens que d'esprit. Pour nous, mon cher Cléon, poursuivit Damis en badinant, je compte que nous allons vivre en paix. En m'instruisant hier, je n'ai perdu qu'une erreur désagréable; mais il vous fâchera de renoncer aux magnifiques espérances que vous aviez conçues des progrès de l'esprit humain. Il faut se rendre aux raisonnemens de Cléophon, et nous ferons inutilement des efforts pour passer les bornes que la nature nous a prescrites. Au gré de nos caprices, nous pouvons inventer de ces beautés qui enchantent d'abord la multitude, mais qui nous lassent bientôt, et que nous trouvons

ridicules après les avoir quittées pour d'autres nouveautés, qui dans quatre jours éprouveront la même disgrace. Heureux, si désabusés par l'expérience, nous pouvions nous retrouver sur la route du vrai Beau.

Mon cher Damis, repartit Cléon, je souscris avec plaisir au traité que vous me proposez. Je ne sais pourquoi j'avois imaginé que les siècles en se succédant devoient toujours acquérir de nouvelles lumières, se surpasser et parvenir enfin dans tous les genres à cette perfection, qui réunira tous les suffrages, et fixera le goût. Cette marche à la perfection, si lente, et si souvent interrompue, j'aimois à l'attribuer à des événemens étrangers à la nature de notre esprit; j'en accusois les guerres que se font les princes; je m'en prenois aux troubles domestiques des nations, aux irruptions des barbares; que sais-je? je m'égarois dans mes conjectures et mes explications; mais après avoir entendu Cléophon, il suffit de bien méditer sur l'origine de nos idées et de nos connoissances, pour être persuadé que les hommes les plus faits pour nous étonner et mériter l'admiration de leurs pareils, laisseront toujours quelque chose à désirer dans leurs productions. Les qualités différentes, et cependant égale-

ment necessaires pour produire le Beau, ne seront jamais, si je puis parler ainsi, dosées avec assez d'exactitude et de proportion, pour qu'on puisse trouver dans les ouvrages de nos artistes, cette perfection dont nous sommes parvenus à nous faire une idée. Tantôt, la raison trop froide négligera les ornemens dont elle peut se parer avec décence; tantot l'imagination trop vive, voudra dominer, et s'affranchissant des règles sévères de la raison, prodiguera sans choix les ornemens, et ira même les chercher trop loin. Nous aurions besoin, je le comprends actuellement, de plusieurs sortes d'esprits à la fois pour produire le Beau parfait; mais, par malheur, ils ne peuvent s'associer, ils semblent même s'exclure. Ne croyez pas que cette pensée m'afflige. Notre siècle, qui commence à rétrograder, malgré les lumières dont il se vante, nous annonce une décadence, s'il est possible, encore plus grande, et je m'en console. Cette révolution est dans l'ordre des choses. La multitude est trop incapable de remonter aux principes du Beau pour y être constamment attachée; elle est la dupe de la nouveauté et l'arbitre de la mode, qui séduit même souvent les gens d'esprit. Il faut souffrir ce delire, personne ne nous force à lire les brochures dont nous

sommes inondés; occupons-nous de nos grands maîtres ; n'ont-ils pas fait assez de chefs-d'œuvre pour consoler les bons esprits qui conserveront l'idée du Beau et le chercheront ?

Quoiqu'il en soit, mon cher Damis, ce que vous venez de nous dire, me rappelle un morceau admirable de Cicéron, que j'avois presque oublié ; il convient parfaitement à la matière que nous traitons, et j'espère que Cléophon, qui y retrouvera sa doctrine, m'approuvera. Cicéron veut que la nature, qui ne s'est jamais égarée dans la composition de ses ouvrages, nous serve de modèle dans les nôtres. Il fait voir que dans l'arrangement entier de l'univers, les parties qui ont le plus de magnificence et d'agrément, ce sont celles qui paroissent, et sont en effet les plus utiles. Passant ensuite à la construction particuliere de l'homme et des animaux, vous verrez, dit-il, qu'il n'y a aucune de leurs parties qui ne soit nécessaire, et ne tende à une seule et même fin ; il remarque par-tout la même intelligence et la même sagesse. Les ouvrages les plus parfaits de l'art nous offrent, continue-t-il, le même spectacle. Voyez nos vaisseaux, toutes les parties qui les composent, sont indispensablement nécessaires pour la sûreté de la navigation, et on croiroit,

tant est puissant sur notre esprit le rapport des proportions et des moyens à une fin, qu'elles n'ont été imaginées que pour le plaisir des yeux. Les colonnes faites pour soutenir les voûtes d'un temple ou d'un vestibule, ne diroit-on pas qu'elles n'ont été inventées que pour l'embellissement d'un édifice ? mais rien n'est si faux, puisqu'elles déplairoient si elles en étoient séparées, et ne soutenoient pas un entablement.

Qu'il avoit bien étudié l'homme, et médité sur-tout ce qui peut et doit lui plaire. Par-tout il recommande d'intéresser nos passions pour se rendre le maître de notre volonté, et donner à la raison tous ses droits ; de s'attacher à l'ordre pour ménager notre paresse, et ne pas lasser notre curiosité ; de plaire pour être utile, et d'être utile pour plaire constamment. Cette décence, cette convenance qu'il appelle le comble de l'art ; *Caput artis decere*, voilà la première règle de tout écrivain ; avec son secours, il s'insinue dans tous les esprits et les persuade. Conservez donc toujours la dignité de votre caractère ; proportionnez-vous aux dispositions des personnes que vous voulez instruire ; paroissez obéir aux circonstances pour ouvrir une entrée plus libre à la vérité;

et sur-tout, par une vaine affectation de plaire, ne vous rendez point suspect, car bientôt on ne vous écouteroit plus avec cette confiance, qui est la véritable source du plaisir que doit faire tout écrivain. Cicéron défend d'entasser les ornemens ; *sint quasi in ornatu disposita quædam insignia et lumina.* Il veut qu'on plaise avec sobriété, *sed etiam sine satietate delectet.* Il sait que le plaisir rebute enfin et fatigue ; *omnibus in rebus voluptatibus maximis, fastidium finitimum est.* Il faut laisser au cœur, et sur-tout à l'esprit le temps de respirer : *umbram aliquam et recessum quo magis, id quod erit illuminatum exstare atque eminere videatur.* Pour intéresser la raison, pour la réveiller, empruntez quelquefois les grâces de l'imagination.

Rien ne plaît plus à notre ame que l'harmonie ; on l'éprouve tous les jours, et je serois tenté, si je ne craignois d'être trop long, de vous dire ici tout ce qu'on trouve dans Cicéron, sur le pouvoir magique du style. Rien n'est plus propre à nous faire illusion, et avec ce seul talent, combien d'écrivains ont persuadé à la multitude qu'il ne leur en manquoit aucun. En effet, on ne peut blesser l'oreille sans déplaire à l'esprit, et en la flattant, on endort en quelque sorte

la raison qui devient plus indulgente. L'expérience nous en instruit ; la même pensée rendue d'une manière plus ou moins précise, plus ou moins exacte, plus ou moins élégante, produit sur notre ame un effet tout différent. Dérangez quelques mots dans les plus beaux morceaux de Virgile et de Racine, et vous verrez évanouir une partie de votre plaisir, parce que leurs pensées ne pénétreront plus si avant dans votre cœur et votre esprit. Les observations savantes et philosophiques de Cicéron ne sont point celles d'un puriste froid, ou d'un sec grammairien; c'est par l'observation des effets prodigieux que son éloquence avoit produits dans les tribunaux des préteurs, dans la place publique et dans le sénat, qu'il a découvert des vérités qui sont aujourd'hui démontrées par la philosophie qui nous enseigne tout ce que nous devons à nos sensations.

Sans doute, il ne faut se permettre ni sollécisme ni barbarisme ; mais je crains autant le scrupule d'un puriste et la règle d'un grammairien, qui ne veulent jamais se prêter à l'élégance et au style quelquefois irrégulier des passions. Pourquoi laisser au peuple ignorant l'empire de la langue, et le refuser aux écrivains capables de l'enrichir et de l'embellir par de nouveaux

veaux tours, mais puisés dans le génie même de la langue? Que le style soit toujours proportionné à la matière que l'on traite; *erit rebus ipsis par et æqualis oratio ;* qualité la plus rare, car presque tous les écrivains n'ont qu'une manière. Peu savent s'élever avec leur sujet, et se rabaisser à propos. On ignore combien une expression familière ajoute quelquefois au sublime, tandis qu'une expression trop élevée ne sert qu'à déceler une petite pensée qu'on veut déguiser. Tantôt lent, tantôt rapide, noble, simple, et tour-à-tour sublime quand le sujet l'exige, mais toujours varié comme Cicéron, rendez les sentimens dont vous êtes affecté pour les faire passer dans mon ame. C'est ainsi que ce philosophe orateur porte par-tout cette abondance et cette facilité qui le rendent propre à traiter toutes les matières, et sont aussi agréables pour ses lecteurs, que la stérilité, la contrainte et la monotonie de Sénèque sont rebutantes.

Vous voyez, mon cher Damis, que d'après Cléophon et Cicéron, exigeant tant de qualités pour produire le Beau, je ne dois point m'attendre à les trouver toutes reunies, et dans ce degré de perfection dont nous nous formons l'idée. Homère renaîtroit aujourd'hui

qu'il ne seroit pas plus parfait qu'il l'a été de son temps ; il paieroit son tribut à l'humanité et sommeilleroit encore ; son génie n'acquerroit rien par les connoissances que nous avons acquises dans les arts. Il peindroit la nature comme nous la connoissons après de longues observations, mais avec le même pinceau qu'il l'a peinte autrefois et telle qu'il la voyoit, et que la philosophie de son temps la lui présentoit. Il peindroit nos caractères comme il a peint ceux des héros de la Grèce et de Troye ; et depuis hier je suis fort convaincu que ses tableaux ne seroient pas plus achevés. Vous pouvez donc compter que je ne violerai point la paix que nous avons conclue ; mais je m'abandonne assez mal-à-propos, mon cher Damis, à vous entretenir de matière de littérature ; je retombe dans la faute d'hier. Il y a en effet un Beau plus important pour nous que celui des sciences et des arts, c'est le Beau moral, et nous sommes tous également impatiens d'apprendre ce que Cléophon en pense.

Vous voulez donc, mes chers amis, dit alors Cléophon, ne me faire grâce sur rien, et que je vous parle du Beau politique et moral. C'est un entretien bien triste pour

des philosophes livrés à l'étude de nos devoirs, et qui ne peuvent voir qu'avec amertume, les vices qui, ayant inondé le monde, y règnent despotiquement, et en écartent avec soin le bonheur que nous désirons, et qu'égarés par nos passions, nous cherchons où il n'est pas. Après ce que nous dîmes hier de l'origine de nos idées et de nos connoissances, et par conséquent du pouvoir de nos sens et de la foiblesse de notre raison; il est évident que livrés à des passions inconstantes, capricieuses, toujours actives, quelquefois prudentes dans leurs folies, et toujours prêtes à prendre la forme la plus propre à nous séduire; on chercheroit inutilement dans ce monde le Beau politique et moral, qui nous rendroit non-seulement facile, mais encore délicieux, l'exercice de tous les devoirs auxquels nous sommes appelés et tenus comme hommes, comme citoyens et comme magistrats dans notre famille et dans notre république. L'histoire, en offrant un tableau malheureusement trop fidelle de nos passions et de nos vices, n'est-elle pas une preuve certaine que dans les sciences et les arts, nous nous sommes bien plus approchés du Beau que dans la connoissance des lois et

des vertus qui auroient formé une société heureuse?

Je vous observe, mon cher Damis, vous froncez le sourcil, et je crois presque que vous vous repentez déjà de m'avoir promis hier, que vous ne prendriez plus la liberté de blâmer l'auteur de la nature; ce chagrin, qui n'est que le premier mouvement d'une ame noble, élevée et touchée de nos erreurs, ne peut l'offenser, pourvu que n'étant que momentané, il ne devienne point une révolte contre ses décrets. N'oubliez point qu'étant composé d'une ame et d'un corps, notre Beau moral est et doit être toujours gâté par quelques défauts; et si vous avez la patience de m'écouter, peut-être aurez-vous pour nos sottises cette indulgence que donne la philosophie, quand elle est enfin parvenue à nous bien connoître.

Si vous croyez aux idées innées de Descartes, vous pourriez être étonné, Damis, que la Providence ayant imprimé dans notre entendement quelques vérités importantes, ne les eût pas gravées assez profondément pour résister avec force et courage à l'impulsion de nos sens et des passions qui en résultent. Pourquoi même, pourriez-vous dire, se borner à quel

ques vérités foiblement prononcées, et ne nous pas donner toutes celles dont nous devions avoir besoin, et qui auroient mis notre ame en sûreté contre les secousses violentes qu'elle doit éprouver? Pourquoi, diriez-vous encore, la nature en nous créant, paroît-elle n'avoir qu'ébauché son ouvrage? Si, pour répondre à ces difficultés, vous imaginiez avec Platon, que nos ames, nées dans le ciel, y ont long-temps contemplé comme dans la source des plus sublimes vérités, l'essence des perfections et des vertus qui entourent le trône du créateur, vous ne seriez pas plus avancé que vous l'êtes : cette philosophie qui veut rendre raison de la conduite de Dieu à notre égard, n'explique rien, et laisse toujours à notre ignorance, un prétexte de nous plaindre et de murmurer. En effet, nous sentons que nos ames n'ont guère profité du séjour qu'elles ont fait dans le ciel; puisqu'en passant dans un état nouveau, elles oublient tout ce qu'elles ont appris, languissent dans une longue ignorance, et regardent les premiers préjugés qui se présentent à elles comme autant de vérités. Si vous voulez cependant, mon cher Damis, continuer à vous plaindre de votre sort, je vous répondrai avec Léibnitz, que ce que Dieu

n'a pas fait, il n'a pas dû le faire ; et la raison humaine, pour peu qu'elle soit éclairée sur sa foiblesse, et en état de soupçonner la sagesse infinie de Dieu, n'a rien à répondre à cet argument.

Mais dans le systême que vous avez adopté, et qui, je crois, est vrai, l'ame est jettée dans le corps humain sans connoissance préliminaire ; elle attend pour agir et se développer des sensations qui ne laissent d'abord aucune trace sur les organes trop moux de notre cerveau ; voilà notre enfance, et elle ne se perfectionne elle-même qu'à mesure que nos sens eux-mêmes se développent et parviennent enfin au degré de perfection dont ils sont susceptibles. Pourquoi vous abandonneriez-vous à des murmures? Dites que vous êtes à vos propres yeux une énigme que vous ne pouvez deviner, que les causes finales nous sont inconnues, mais que l'homme étant l'ouvrage de Dieu, il a toute la perfection dont sa nature est capable.

Nous convînmes hier que c'est en recevant des sensations agréables ou douloureuses, que l'ame sort de son inaction, pense, réflechit, délibère et acquiert une volonté ; et il suffit de s'examiner soi-même avec quelqu'attention,

pour en être convaincu ; les passions nous étoient donc nécessaires. Vous y consentez, Damis, je le vois, car vous reprenez votre sérénité ordinaire ; mais vous voudriez, sans doute, que plus modestes, moins vives, moins emportées, elles ne pussent ni troubler ni égarer la raison. Je le voudrois comme vous ; que de peines et de repentirs on nous auroit épargnés ! Mais ne voyez-vous pas que dans cet état d'indolence et de calme, l'homme presque réduit au simple instinct des animaux, auroit été enseveli dans une oisiveté, qui, en le privant de son intelligence, l'auroit perdu ? Sa raison engourdie se seroit bornée à veiller aux soins grossiers de sa pâture, et il auroit été d'autant plus malheureux, qu'il a besoin de beaucoup d'effort, d'art et d'industrie pour veiller à sa conservation et suppléer à la foiblesse de ses forces. Il me semble que sans l'aiguillon hâtif des passions, l'ame n'auroit éprouvé aucun de ces élans nécessaires pour briser ses entraves et sortir de son ignorance. Si nos besoins n'avoient pas été autant de passions actives et qui nous rendent nécessaires les uns aux autres, jamais nous n'aurions formé les sociétés qui, en nous mettant en état de nous aider et de nous éclairer les

uns les autres par la communication de nos idées, ont été le berceau de tous les arts, de toutes les sciences, et pour dire encore quelque chose de plus, de toutes les vertus politiques et civiles, d'où résulte le Beau moral, et qui nous rendent dignes de celui qui nous a formés.

La Providence n'a pas besoin d'apologie; tout nous prouve combien elle a été libérale à notre égard; après nous avoir doués d'une intelligence capable de s'élever par degrés à toutes les vérités qui nous sont nécessaires, elle ne nous a point abandonnés à notre ignorance et à notre foiblesse. Ne croyons pas que les hommes à leur naissance, eussent ces passions molles et efféminées qui ôtent à l'ame tout son ressort, ou ces passions, ouvrage de notre imagination, qui ne sont nées que dans la corruption des grands empires, et nous ont fait oublier tous les droits et tous les devoirs de l'humanité : le sentiment de foiblesse qu'éprouvèrent les premiers hommes, et la crainte qui l'accompagne, en leur faisant sentir le besoin qu'ils avoient les uns des autres, les préparoient et les invitoient à se réunir. C'est par cet artifice admirable que la nature a mitigé, adouci,

apprivoisé cet amour-propre qui ne consulte que ses intérêts, qui ramène nécessairement tout à lui, et que nos premiers pères ont appris à supporter le joug des lois et obéir à des magistrats. Remarquez, je vous prie, comment nos besoins servent en quelque sorte à nous séparer de nous-mêmes et à nous occuper de nos semblables. Il s'établit entre tous un commerce mutuel de bienveillance qui doit rendre facile la pratique des vertus les plus nécessaires. Ce seroit un monstre, dans le temps même de la plus grande corruption, qu'un homme qui recevroit un bienfait avec le dessein d'être ingrat; et je ne sais si avec tous nos vices, nous sommes parvenus à ce degré d'avilissement de ne pas avoir du moins une reconnoissance momentanée, quand on répand dans notre ame un sentiment de joye et de plaisir.

Pourquoi des cris plaintifs et lamentables, ou la vue seule d'un malheureux excitent-ils en nous un sentiment de pitié qui nous gêne, nous déchire, nous force à le secourir, et qui est suivi d'un sentiment de satisfaction et de plaisir qui nous attache à lui? Pourquoi ce mouvement d'indignation qui nous révolte contre la dureté, l'injustice et

la violence, et nous prépare à sentir le prix de l'indulgence, de la justice et de la douceur? Ce sont-là autant d'instincts secrets par lesquels la nature nous a voulu prémunir contre notre amour-propre et les passions qu'il fait naître. Pourquoi ce besoin d'aimer, né avec nous, qui lie le mari et la femme, le père et la mère aux enfans, et par d'heureuses simpathies fait des amis, unit leur volonté, confond leur bonheur pour l'augmenter et leur malheur pour le diminuer, et nous consoler par les charmes attendrissans de l'amitié? Tandis que la crainte nous rend indisciplinables, que la paresse, la coutume, l'habitude et l'imitation nous invitent au repos et nous font aimer notre état; pourquoi cette espérance qui agrandit notre ame, cet amour de la gloire qu'accompagne l'émulation, viennent-ils nous remuer agréablement, et nous apprendre à nous surpasser nous-mêmes? C'est que toutes ces qualités différentes sont autant de contre-poids qui se balancent les uns les autres, pour faire fleurir la société, et auxquels les hommes doivent tout ce qu'ils ont fait de grand et de Beau en morale et en politique.

Après ces courtes réflexions sur nos qua-

lités sociales, que je ne fais qu'indiquer, parce que je parle à des philosophes, pourroit-on encore accuser la nature de n'avoir pas pourvu à tous nos besoins ? Quels immenses matériaux avoient nos pères pour élever le grand édifice de la société ! je vous le demande, combien ne leur étoit-il pas facile d'en profiter, pour proscrire par des lois salutaires, les désordres dont ils se plaignoient, et accréditer les vertus dont ils sentoient le prix et qui devoient faire leur bonheur ? leur cœur, me direz-vous, étoit préparé et façonné au bien, mais leur esprit n'avoit point encore assez de lumières pour trouver les moyens les plus propres à les conduire au but qu'ils se proposoient. Permettez-moi de vous répondre, que la raison humaine étant déjà assez perfectionnée par l'expérience des maux qu'on avoit soufferts, pour sentir la nécessité d'y remédier, devoit sans beaucoup de peine trouver les moyens d'y réussir. Ne nous y trompons pas, mes amis ; la politique nécessaire à notre bonheur, est à la portée de tous les hommes. Les principes en sont si simples et si évidens ! il suffit de se rendre raison des plaisirs ou des peines qu'on éprouve de la part de ses semblables,

pour trouver les lois les plus propres à entretenir la paix et la confiance entre les citoyens. C'est la politique que nos passions ont inventée pour arriver à leur fin, par l'artifice et la violence, qui, seule ne peut avoir aucune règle sûre et constante. En dominant sur la raison, ces passions impérieuses courent d'erreur en erreur. En obéissant à toutes les circonstances, elles sont toujours soumises aux caprices de la fortune : elles se repentiront demain des succès qu'elles ont aujourd'hui, et leurs projets se nuisent les uns aux autres. Par le secours de quel fil sortirons-nous de ce labyrinthe tortueux? Il n'est plus temps de revenir au bonheur que nous destine la nature, parce que nous ne voulons que celui que nous présente notre imagination.

Dans cette heureuse simplicité où furent d'abord nos pères, ils avoient déjà en dépôt dans leur mémoire, un assez grand nombre d'idées, pour raisonner avec justesse sur leur situation, après avoir senti qu'ils ne pouvoient remédier à l'anarchie qui les désoloit, qu'en recourant à des conventions par lesquelles ils se soumettoient à des lois et à des magistrats, pour rapprocher leurs intérêts

et n'avoir qu'une volonté; le pas le plus difficile étoit fait; il ne s'agissoit plus que de tirer quelques conséquences de ce principe; et si on se méprenoit d'abord, on devoit par de nouvelles tentatives, réparer ses premières erreurs, et ne se reposer qu'après avoir établi l'ordre et la paix.

Songez, je vous prie, au caractère de notre esprit, qui, étant une fois mis en mouvement par des objets nouveaux, ne cesse point de se replier sur lui-même et de méditer pour appeler les plaisirs ou écarter les douleurs que nous offrent nos différentes passions. J'ajoute que dans cette situation, l'ame de nos pères avoit infiniment plus d'énergie que nous n'en avons aujourd'hui; leurs besoins n'étoient rien encore, parce qu'ils n'avoient pas eu le temps de s'écarter de la nature qui se contente de peu; les nôtres sont sans borne et sans nombre, parce que nos erreurs et nos préjugés, en s'accumulant, ont fait naître en nous, ou plutôt ont créé une foule de passions viles, ridicules, méprisables, qui ont subjugué notre raison, et ne nous permettent plus de connoître notre dignité. Les premiers hommes désiroient le bien, et nous, nous le redoutons. Chacun de nous, con-

centré en lui-même, par les besoins que notre avarice, notre ambition puérile et nos voluptés nous ont fait, voit sans trouble le malheur de ses semblables, et s'élève avec plaisir sur leurs ruines. Le cœur de nos pères n'étoit pas au contraire rempli de ces funestes objets, leur esprit s'ouvroit sans peine et avec plaisir, à la vérité, qui leur apprenoit que le bien public devoit être leur bien le plus précieux; peu occupés de leur fortune domestique, la fortune publique étoit tout pour eux. De là naissoit naturellement l'amour de la patrie, vertu toujours active, toujours noble, toujours généreuse; elle peut s'égarer et se tromper, mais c'est de bonne foi; et dès qu'elle voit son erreur, elle se hâte de réparer ses fautes, et peut, par conséquent, profiter de ses méprises mêmes, pour parvenir enfin au but qu'elle se propose.

Cette doctrine, mon cher Damis, peut vous paroître extraordinaire, mais faites attention qu'elle est fondée sur la nature de notre esprit et de notre cœur. Rappellez-vous tout ce que les voyageurs nous ont dit des sauvages; on trouve chez eux un fond de vérité et de justice qu'on chercheroit inutilement dans les nations qui se sont corrompues en

croyant se policer. Leurs vices ne sont que les vices de l'ignorance, et ils les ont préservés de ceux que nous avons voulu leur porter. Les missionnaires ont quelquefois réussi à rassembler ces peuples errans pour en former des bourgades, et elles nous auroient offert des modèles du Beau politique et moral, si leurs instituteurs avoient été aussi instruits des vertus qui font fleurir la société, que de celles qui peuvent seules nous conduire au bonheur d'une seconde vie. L'homme naît ignorant, mais non pas dépravé; et son esprit est toujours prêt à aimer la justice, l'ordre et la paix, quand son cœur n'est pas encore accoutumé au joug des passions basses, efféminées et molles.

Aussi, suis-je bien convaincu que quand l'Asie ne voyoit point encore ces grands empires qui s'affaissent sous le poids de leur fortune, et doivent nécessairement produire les vices qui les détruiront, il se forma dans ces vastes régions un grand nombre de républiques qui parvinrent à connoître et pratiquer les devoirs de l'homme et de la société. Si le temps avoit épargné leurs monumens historiques, nous y trouverions sans doute un modèle admirable du Beau politique et

moral. Comment expliquer autrement les révolutions qu'éprouva l'Asie, lorsque les peuples les plus sages, mais trop fiers malheureusement de leur sagesse, abusèrent de la supériorité qu'ils avoient sur leurs voisins pour les mépriser, et se livrer ensuite à l'ambition de les dominer et les asservir? Sans de grandes vertus, auroient-ils pû former ces grands empires, qui, dans leur décadence même, conservèrent encore ces connoissances précieuses que les grands hommes de la Grèce y allèrent chercher pour éclairer leur patrie?

Fort bien, répartit Damis, et je conviendrai tant que vous voudrez, que la nature a donné aux premiers hommes tous les secours nécessaires pour les retirer de leur ignorance, et les conduire même à ce Beau politique et moral dont nous nous entretenons. Mais convenez de votre côté, mon cher Cléophon, que nous abandonnant trop tôt à nous-mêmes, nous n'avons pu jouir longtemps de ses bontes. Nos vertus mêmes n'ont abouti qu'à nous inspirer un orgueil qui devoit les corrompre, et nous avons trouvé enfin dans notre cœur, ces passions basses, viles, injustes et sordides qui se sont emparées de l'empire du monde. La Providence si

si favorable aux premiers hommes, par quelle nonchalance, par quelle lassitude a-t-elle abandonné leurs descendans? Elle prévoyoit sans doute la révolution monstrueuse dont nous étions menacés; pourquoi donc ne nous a-t-elle pas donné les moyens capables de nous y opposer, et par de seconds bienfaits rendus les premiers plus utiles?

Pourquoi l'Asie qui a eu son Beau politique et moral, n'a-t-elle pu le conserver dans ses provinces? Pourquoi les peuples les plus sages n'ont-ils pas éclairé ceux qui s'égaroient au lieu de les subjuguer et de prendre leurs vices? L'Asie alors auroit servi de modèle aux autres contrées de la terre, et on y seroit encore allé chercher les élémens de la sagesse. Cette Asie, abandonnée à elle-même, est au contraire devenue comme une source empoisonnée où les autres nations ont puisé à longs traits l'oubli de leurs vertus et le mépris de celles de leurs pères. Après avoir corrompu les Grecs, vous le savez, elle a avili les Macédoniens ses vainqueurs. Quel funeste enchaînement de vices, de révolutions, de malheurs, tous liés les uns aux autres, et qui, en se perpétuant, ont produit les maux mêmes dont nous sommes aujourd'hui acca-

blés. Faites-y attention, mon cher Cléophon, à peine les Romains, trop fiers des dépouilles de Carthage, eurent-ils porté leurs armes en Asie, que ne se servant des restes d'une vertu expirante que pour dévaster et piller le monde entier, ils eurent eux-mêmes ces mœurs méprisables qui les soumirent nécessairement à cette longue suite d'empereurs violens, insensés, emportés, timides, lâches, féroces, voluptueux, qui devoient détruire la puissance Romaine, et laisser tous leurs vices aux barbares qui s'établiroient sur leurs ruines. Comment donc ne me plaindrois-je pas....

C'est-à-dire, reprit Cléophon, en interrompant Damis, qui s'abandonnoit à son imagination, qu'oubliant dans ce moment, que nous sommes placés entre les substances purement spirituelles et les brutes auxquelles nous tenons à-la-fois et par notre ame et notre corps, vous voudriez cependant que nous eussions une perfection que nous ne devons point avoir. Contentons-nous de notre sort; plus notre raison est éclairée, plus elle nous crie avec force que tous les ouvrages de la Providence sont aussi parfaits qu'ils peuvent et doivent l'être relativement à leur nature et à leur fin. Elle nous a donné une intelligence

capable de nous faire une idée juste de la sagesse et de toutes les vertus que nous devons pratiquer pour travailler à notre bonheur. Voilà ce que sa bonté nous devoit; mais tant que nous sentirons les bornes étroites de notre entendement, ne serions-nous pas insensés, mon cher Damis, de nous plaindre de n'avoir pas assez de lumières pour comprendre la sagesse infinie de sa conduite, qui doit être un mystère impénétrable pour notre foible raison? En nous étudiant et en nous connoissant, pouvons-nous ne pas nous humilier? Patience, mes amis, je vous le disois hier, et on ne peut trop le répéter, cette énigme mystérieuse nous sera un jour expliquée, c'est quand délivrés des ténèbres où nous tiennent nos sens, nous contemplerons le grand tout, et verrons les liens qui en unissent toutes les parties faites les unes pour les autres, et le Beau parfait et universel qui en résulte.

C'est par un délire de notre imagination que, nous plaignant toujours de notre sort, nous reprochons à l'auteur de la nature les torts qu'il nous a permis d'avoir, en nous donnant tous les secours nécessaires pour les éviter. L'univers est et doit être gouverné par

des lois générales. Aucune nation ne s'est corrompue sans que la raison n'ait pu l'instruire de ce qu'elle devoit faire et craindre. Avons-nous besoin d'une intelligence supérieure à la nôtre, pour sentir qu'un premier vice, en altérant nos mœurs, doit être bientôt suivi par d'autres, et que les passions qui conduisent au luxe, à la mollesse, à la débauche, loin de pouvoir s'associer avec les vertus nécessaires pour conserver la république, ouvrent la porte à tous les vices qui doivent la détruire? Semblable à un ouvrier qui a fait une mauvaise horloge, dont il presse ou retarde tour-à-tour les mouvemens, et qu'il conduit, pour ainsi dire, au doigt et à l'œil, vous voudriez presque, mon cher Damis, que Dieu fût occupé de tout côté à appliquer des remèdes préservatifs contre les maux qui nous menacent. Avec votre permission, peut-on se faire une idée plus basse et plus fausse de la divinité? Comme si sa bonté et sa puissance n'étoient pas d'accord, vous voudriez que l'une s'appliquât sans cesse à corriger les négligences de l'autre, c'est-à-dire, que Dieu détruisant ainsi les lois éternelles de la création des êtres, eût autant de caprices que nous-mêmes.

Vous me paroissez, mon cher Damis, un

peu gâté par la philosophie à la mode. En voyant dans le spectacle de l'univers tant de preuves de la puissance sans bornes et de la sagesse infinie du créateur, ne devrions-nous pas rentrer en nous-mêmes, connoître notre néant, et adorer en silence ce que nous ne comprenons pas? Les passions basses, viles et honteuses qui tiennent comme étouffées et mortes en nous nos qualités sociales, ont triomphé de la sagesse bienfaisante de la nature; et c'est une vérité qu'on ne peut nier. Mais peut-on en conclure, comme vous avez fait, que la providence, après avoir été favorable aux premiers hommes, s'est enfin lassée de protéger leurs descendans? Quand a-t-elle cessé de nous avertir de nos devoirs et de l'abus que nous faisions de ses bienfaits? Par une loi éternelle, elle a attaché à chaque vertu sa récompense et à chaque vice son châtiment. La paix que porte en lui l'homme de bien, les remords, ou du moins les craintes qui déchirent le méchant, ne sont-ce pas autant d'avertissemens salutaires qui doivent éclairer notre raison et nous apprendre à ne pas abuser de notre liberté? En se multipliant, les vices augmentent-ils leur force? Nous sommes encore rapelés au bien par les malheurs qui en

résultent et les accompagnent. Les cœurs endurcis ont-ils enfin étouffé toutes les lumières de la raison ? Alors un peuple touche à son terme fatal. S'il ne se déchire pas par ses propres mains, parce qu'il est opprimé par sa lâcheté, il est envahi et subjugué par ses ennemis ; et ses révolutions funestes sont encore autant d'avertissemens que la Providence met devant nos yeux pour nous ramener à un repentir salutaire ; elles servent quelquefois à remuer fortement nos ames et nous retirent de notre engourdissement. Quand on lit l'histoire dans cet esprit, les révolutions les plus effrayantes nous paroissent autant de leçons de la bonté et de la sagesse de la Providence.

Mais laissons tous ces raisonnemens métaphysiques; et si vous le voulez bien, venons enfin à ce qui constitue le Beau politique, qui ne peut résulter que de l'emploi que la société fait des facultés, soit de notre ame, soit de notre corps, pour nous conduire au bonheur que la nature nous destine.

Vous vous le rappelez ; en nous entretenant du Beau dans les sciences et les arts, nous convinmes qu'on ne peut y atteindre, ou du moins s'en approcher, que par une étude profonde de ce qui peut nous intéresser et fixer notre

attention ; on fera des efforts inutiles, si, négligeant d'imiter le procédé de la nature, nous ne nous servons pas comme elle des passions pour éteindre, élever et éclairer notre raison. Cette vérité est encore plus sensible, quand on l'applique aux ressorts qui doivent mettre en mouvement les lois politiques, pour diriger au bien cette foule innombrable d'homme qui est incapable de la connoître ; et pour empêcher que ceux qui sont nés avec des talens supérieurs, dont il est si aisé et si doux d'abuser, ne se laissent tenter par le plaisir de sacrifier les avantages de la république à leurs intérêts particuliers et destructifs de tout Beau politique.

Qui ne seroit pas frappé de la plus vive admiration, en voyant une société, dont toutes les parties faites les unes pour les autres, se prêteroient une force mutuelle ? J'adorerois, si je puis parler ainsi, j'adorerois presque comme un Dieu, le législateur profond, qui, connoissant la nature de l'esprit et du cœur humain, auroit appris tout ce qu'il doit craindre, et tout ce qu'il peut espérer. Vous le verriez se défier des passions lâches et molles, les enchaîner, ou plutôt ne leur pas permettre d'oser se montrer : vous le verriez encourager

les passions nobles et grandes qui forcent le citoyen à ne chercher son bonheur particulier que dans le bonheur public. De cette énergie propre à réveiller tous les talens dont la république a besoin, vous verriez naître et se succéder sans interruption, tous les grands hommes dont la prudence et la justice doivent être les garans de la félicité publique.

Je le sais, la raison humaine ne peut dans la pratique atteindre à cette perfection du Beau politique dont elle se fait une idée. Faut-il même ne vous rien cacher de ce que je pense? J'ajouterai que si le gouvernement parvenoit à établir dans une société le bonheur dont nous sommes susceptibles, je craindrois, tant nous avons besoin de craindre et d'espérer de mouvement d'action, et de changer d'attitude, que les citoyens ne s'endormissent au s eur prospérité. J'abandonne cette idée à vos réflexions. Peut-être qu'une foule de passions nécessaires pour donner de la force et de la vigueur aux grandes vertus, ne se feroient plus assez sentir? et je soupçonne que la décadence des grandes vertus annonceroit la naissance et le progrès des grands vices.

Nous sommes malheureusement bien éloignés d'un pareil danger, la corruption a jetté de si

profondes racines dans la plupart des états, qu'à l'exception d'un petit nombre d'hommes qui, en cultivant encore leur raison, ont donné de la force et de la grandeur à leur ame, tout le reste s'applaudit si sottement de ses vices et de ses misères, qu'on ne voit plus qu'avec une sorte de dédain les beaux jours de Lacédémone, d'Athènes et de Rome. Ces villes, dit-on, ne présentent que des ébauches de la société, nous croyons être supérieurs aux grands hommes qui ont établi leur gouvernement. N'entendez-vous pas dire tous les jours, non pas par la multitude, mais par des hommes qui cultivent les lettres, et qui même se sont déclarés philosophes, que Lycurgue pouvoit être bon dans son temps, mais qu'il ne feroit rien dans le nôtre ? Il faut bien peu connoître de quoi nous sommes capables et dans le bien et dans le mal, pour ne pas voir que de tous les hommes, Lycurgue a le mieux connu les vues de la nature, et pris les mesures les plus efficaces pour que ses citoyens ne s'en écartassent pas. Ce n'est point ici un législateur qui, par des lois momentanées, veut remédier à des inconvéniens passagers. Voyez avec quelle profondeur de génie se portant dans l'avenir et devinant toutes

ces passions viles et basses que vous voudriez, mon cher Damis, que l'homme n'eut jamais trouvé dans son cœur ; il éléve les Spartiates au-dessus d'eux-mêmes, et des tentations auxquelles tous les autres législateurs ont permis que les citoyens fussent exposés, il nous a fait connoître toute la bienfaisance et toute la libéralité de la nature à notre egard, en profitant de toutes les ressources qu'elle lui offroit, pour donner une force infinie à tous les sentimens qui doivent anoblir notre ame, et nous rendre odieux et méprisable tout ce qui peut nous dégrader.

Après ces courtes réflexions, si vous l'ôsez, plaignez-vous encore de l'empire que les passions ont usurpé sur nous. Notre lâcheté fait cette force que vous reprochez à la nature comme un vice. Elle nous est donnée, au contraire, pour devenir la cause, le principe et l'instrument du Beau politique. Songez-y bien, je le repète encore, et vous verrez que ces mêmes passions, qui nous exposent à de grands vices, nous préparent à la pratique des vertus les plus sublimes et les plus difficiles. Je suis étonné et confondu quand je vois avec quelle prudence Lycurgue familiarise les Spartiates avec une discipline et des mœurs qui nous parois-

sent impraticables et fabuleuses. L'amour de la justice, l'amour de la gloire, l'amour des lois, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, l'amour de la tempérance, toutes ces vertus se confondent par ses lois, pour ne former qu'un seul sentiment qui, pendant six siècles, produisit sans cesse des héros dignes de leurs pères. Ne sentez-vous pas, mon cher Damis, que puisque la Providence a fait l'homme capable d'obéir aux lois de Lacédémone, elle est justifiée à nos yeux, et que si nous nous vautrons, permettez-moi cette expression, dans la fange où nos sens nous rappellent, c'est que nos lois molles, incohérentes, et qui ne remontent jamais à la source des vices pour les empêcher de naître, nous invitent elles-mêmes à cette bassesse méprisable qui nous a dégradés en nous faisant regarder nos erreurs et nos vices comme le souverain bien.

Sans être Homère, Sophocle, Démosthène, Phidias, Apelle, &c. on peut faire de beaux ouvrages dans les arts ; de même, sans égaler Lycurgue, on peut encore se rapprocher assez du Beau pour mériter de grandes louanges. En effet, avec un gouvernement, dont les lois n'étoient pas établies sur des proportions

aussi justes, que constantes et relatives à la foiblesse et à la grandeur dont notre nature est susceptible ; Athènes, il est vrai, ne pouvoit point avoir cet ensemble, cette harmonie des parties qui forment le caractère de la république de Sparte et du Beau politique. Cependant cette ville, souvent si différente d'elle-même dans le calme ou dans les convulsions qu'elle éprouvoit tour-à-tour, retrouva en elle-même et par intervalles le principe de ce Beau dont nous parlons. Vous diriez que par une sorte d'inspiration les Athéniens devenoient des hommes nouveaux ; leur constitution, propre sans doute à développer toutes les vertus et tous les talens, produisit cette foule de grands hommes à qui l'amour de la gloire, de la liberté et de la patrie inspiroit un enthousiasme de grandeur et d'élévation qu'ils communiquoient à la multitude même. Alors le peuple sembloit se séparer à son tour de ses vices, comme les chefs de la république sembloient avoir oublié que le barbare ostracisme seroit le prix de leurs exploits et de leurs succès.

Dans un rang plus bas que les Spartiates, mais bien supérieur à celui des Athéniens, je trouve les Romains. Ils ne se proposèrent pas comme les premiers, de se conformer aux

vues de la nature, et de ne s'occuper que de leur conservation et de la liberté de leurs voisins et de leurs alliés, en se préparant à toujours vaincre. La constitution romaine ne fut point l'ouvrage d'un législateur philosophe, mais d'un peuple qui, étant inspiré par les circonstances, établit successivement les lois les plus propres à le conduire à un but qu'il s'accoutumoit chaque jour davantage à regarder comme le seul bien digne de lui. Il se forme donc une république qui se croit destinée à gouverner le monde entier. Mais, à l'exemple d'Athènes, plus vaine qu'ambitieuse, Rome ne se contente point de repaître son ambition par de vaines espérances. On ne termine une guerre que pour en commencer une nouvelle. Je ne crois pas que jamais peuple puisse marcher à son but d'une manière plus constante et plus ferme que les Romains, et se préparer tous les moyens nécessaires pour remplir de si hautes destinées; jusques-là que les vertus les plus rares, le plus grandes et les plus sublimes, en s'associant à leur ambition, deviennent autant d'instrumens qui concourent à la fois et avec une force égale à rendre plus certaine et plus facile la conquête du monde.

Moins occupés de ce qu'ils ont fait, ou de ce qu'ils sont, que de ce qui leur reste à faire, une confiance toujours nouvelle les tient toujours élevés au-dessus de tous les dangers auxquels leur ambition les expose.

Malgré l'accord que je vois entre tous les ressorts et toutes les branches de la politique romaine, quoi qu'elle s'asservisse les caprices de la fortune, qui ne semble quelquefois les offenser que pour tenir leur attention toujours éveillée, je ne découvre là qu'un Beau politique du second ordre : puisque tant de vertus, de talens, de victoires et de triomphes, aboutissent enfin à un abîme. La république, parvenue à une grandeur qui n'est pas faite pour les hommes, se trouve exposée à des tentations bien plus terribles pour elle, que tous les dangers que ses ennemis lui avoient fait éprouver. Ivre de ses succès, elle croit que les vices des vaincus doivent être la récompense légitime de son courage. En perdant successivement toutes les vertus qui avoient été l'ame de leur politique, les Romains éprouvent une décadence, dont rien ne peut suspendre les progrès, et leur ruine est faite pour servir de leçon éternelle à tous les peuples ambitieux.

Il renaîtra ce Beau politique et moral dont je viens de parler, lorsque les lois, se rapprochant des vues et des procédés de la nature, par des efforts modérés et non par des secousses violentes, relâcheront et rompront enfin les chaînes qui nous attachent à nos malheureuses habitudes. Alors la religion, profondément gravée dans les cœurs, sera un sentiment actif, un gage de la probité, et non pas dans les uns un masque pour nous tromper, et dans les autres une vaine et superstitieuse cérémonie qui ne sert qu'à endormir les vicieux dans leurs vices. A mesure que l'amour de l'argent aura moins d'empire sur nous, vous verrez l'amour de la patrie se réveiller dans les cœurs, l'ambition s'ennoblira en prenant un nouveau caractère ; et quand la politique ne récompensera que le vrai mérite, soyez sûr que chaque citoyen se tiendra à sa place, et que, content de la considération qui lui est due, il ne découragera pas les talens en cherchant par des intrigues sourdes à leur faire des ennemis.

J'espérerai quand les magistrats ranimeront l'amour de la patrie, non pas en trompant les citoyens, non pas en les amusant par de frivoles plaisirs, non pas en flattant leurs vices ;

mais quand s'occupant en effet du bonheur public, ils paraîtront s'oublier eux-mêmes. L'amour de la gloire agrandira encore et élèvera les âmes, si d'heureuses institutions essayent de détruire cet esprit mercantil et mercenaire qui nous fait vendre à prix d'argent nos services à la patrie. Dans tous les temps la Providence répand sur nous les mêmes faveurs, car ses trésors sont inépuisables; dans tous les temps, elle présente des hommes qui se dérobent à la corruption générale. Ils s'étudient sans cesse; ni lâches, ni présomptueux, leur prudence les tient dans ce juste milieu d'où toutes les passions cherchent à nous écarter. Qu'un législateur apprenne les secrets de ces philosophes, et tente de nous rendre familières les pensées par lesquelles ils ont affermi leur sagesse.

Tant que les hommes ne sont qu'ignorans, et que leurs vices grossiers peuvent s'associer avec un certain courage et une certaine force, vous trouverez encore quelques étincelles du Beau politique et moral; et l'histoire des Barbares mêmes qui se sont établis sur les ruines de l'Empire romain en offre plusieurs exemples. Mais quand les vices, polis par les grâces et autorisés par les lois, se sont fait un sys-

tême

tême de corruption, s'applaudissent de leurs recherches, et sans rougir ont la sottise de mépriser une vertu mâle comme une folie inouie; n'espérez plus rien, tout est perdu. C'est dans cette décadence des mœurs publiques que se formèrent ces philosophes qui se sentant trop foibles pour détourner le torrent des vices qui entraînoit tout, se tinrent sur le rivage, choisirent une vie privée, où, n'ayant que leurs passions à gouverner, ils ne seroient point exposés au choc ou à la contagion de celles de la multitude. A l'abri des secousses dangereuses qu'on éprouve dans une société corrompue, ils s'étudièrent à perfectionner leur raison qui leur apprit à ne pas hasarder leur sagesse et leur tranquillité, en voulant secourir des hommes résolus à se perdre.

Dans cette retraite ils apprirent à être hommes. Ayant supprimé les besoins du vice, pour ne connoître que ceux de la nature, leurs passions furent plus dociles, et ils cultivèrent avec beaucoup de sûreté les vertus dont ils avoient besoin : se défiant de toute probité qui cherche un grand théâtre et aime la pompe, le faste et l'ostentation, ils eurent le courage de chérir une retraite obscure qui

leur devint de jour en jour plus chère. On les regarda comme des ames basses, timides et incapables de s'élever à ces fortunes que le vulgaire admire, et ils rirent de cette sotte injustice. Faut-il donc, se dirent-ils, tant d'élevation dans l'esprit et dans le cœur pour aimer l'argent, les voluptés, et des honneurs qui ne sont que de vaines décorations ? Tous ces prétendus biens que le remord, la crainte et l'inquiétude accompagnent, valent-ils cette tranquilité de la conscience qui est le premier des biens, la source de tous les autres et le rempart le plus sûr contre les caprices et les injures de la fortune?

C'est donc chez quelques philosophes que se réfugia le Beau moral dont je viens de vous faire le tableau. Mais quand les mœurs publiques d'une nation sont généralement perdues, ne vous attendez point, mes amis, à retrouver ce Beau moral dans tout le cours de la vie des philosophes. Tous les hommes ont été enfans et jeunes, et par conséquent imbus malgré eux des prejugés et des erreurs dont ils étoient environnés. L'exemple préparoit leurs passions naissantes au mal, et leur raison encore incertaine ne pouvoit se prémunir contre le danger. Ils se trouvent

dans l'âge viril, en y traînant les restes de leur mauvaise éducation. La raison vient trop tard pour triompher de tous nos ennemis, et la vieillesse nous surprend avant que nous ayons pu visiter tous les replis de notre cœur, démasquer nos passions, les connoître toutes, nous faire une idée vraie de chaque vertu, et savoir celle dont nous avons le plus grand besoin. Nous sommes assaillis par de mauvais exemples; les jugemens téméraires et erronés des vicieux retentissent à nos oreilles, et peut-être que cette indulgence qu'on doit avoir à l'égard des méchans, soit pour sa propre sûreté, soit dans l'esperance de les gagner, devient un piége dangereux où la philosophie perd un peu de la force dont elle a besoin. En un mot, las de combattre dans la vieillesse, nous n'aurions plus assez de courage pour être véritablement vertueux, si nos passions ne s'étoient pas affoiblies avec nous.

Faut-il l'avouer à notre honte? Notre perfection la plus grande, c'est d'avoir tellement cultivé notre raison, en s'instruisant des ruses et de la subtilité des passions, qu'elle les aperçoive de loin et soit en état de les reconnoître sous les déguisemens qu'elles empruntent pour nous tromper. Que cette raison

se dispose par de fréquentes méditations à conserver l'autorité qui lui appartient ; mais qu'elle se garde d'affecter une tyrannie sévère et dure qui causeroit sûrement une révolte générale et vraisemblablement la ruine de son empire. Puisque la nature a voulu que les passions fussent les ressorts qui nous font agir, il faut les souffrir, et les discipliner en leur apprenant qu'elles marchent presque toujours en aveugles et plus occupées du moment présent que de l'avenir. Il faut apprendre à se servir habilement du secours des unes pour combattre les autres ; voilà tout l'art pour calmer cette guerre intestine que nous portons en nous-mêmes, ou plutôt pour en sortir victorieux. Cette raison épurée doit ressembler à un bon maître qui aime ses serviteurs, écarte les tentations qui pourroient les séduire, prévient leurs fautes et ne les châtie que pour leur bien quand ils désobeissent.

Je pourrois vous faire une peinture plus magnifique de mon sage ; mais en m'écartant de la vérité, je ne vous peindrois plus un homme ; et je tomberois dans l'erreur des stoïciens, qui voulant devenir ce qu'ils ne peuvent être, n'ont qu'une philosophie qui ne les console jamais. Sénèque ne me per-

suade point, parce que rebattant toujours les mêmes choses, je vois qu'il n'est point parvenu lui-même à se persuader. Dans cette secte, on outre tout; comme si nous n'avions point de corps, on veut que notre ame ne puisse être effleurée par la douleur et le plaisir. C'est être insensé que de vouloir être plus sage que la nature, qui se sert continuellement de ces deux agens pour nous gouverner.

J'aime mieux la philosophie du péripatéticien que Cicéron introduit dans son admirable *Traité des Fins*. C'est par l'opposition de la force à la force et par l'équilibre qui en résulte, disent les physiciens, que tout subsiste dans l'ordre physique; c'est de la même manière que tout subsiste dans l'ordre moral. Ce disciple d'Aristote a toutes les lumières de son maître; il connoît l'homme composé d'une ame et d'un corps; loin de soulever l'une contre l'autre, il ne cherche qu'à concilier leurs intérêts et leurs droits; il établit entr'eux une ligne de démarcation et ne travaille point inutilement à rendre ennemies deux puissances que la nature a faites pour être alliées.

Pourquoi ne prendroit-on pas des plaisirs, puisque la nature, qui sans doute ne nous tend pas des piéges, nous les prodigue si

libéralement? En les variant, j'empêcherois qu'aucun en particulier n'usurpât sur moi trop d'empire par l'habitude. Si je connois bien le pouvoir des sens et des passions, j'en conclurai que pour conserver ma liberté, je dois quelquefois essayer mes forces en me refusant à des plaisirs légitimes, et m'accoutumer ainsi au courage nécessaire pour résister à l'attrait des plaisirs que ma raison condamne. Pourquoi ne m'apprendrois-je pas à me rendre moins sensible aux grands maux en me familiarisant, pour ainsi dire, avec des douleurs légères? Voilà le grand secret pour se rendre heureux. J'émousserois cette pointe de sensibilité qui trouble le bonheur des femmes et de la plupart des hommes, J'aimerois assez qu'à l'exemple des academiciens on ne s'attachât spécialement à aucune école, et que suivant les différentes circonstances et nos differens besoins on prît dans chacune ce qu'elle peut avoir de bon. Il y a tel moment de ma vie où le stoïcisme m'est nécessaire. J'aurai besoin de présumer beaucoup de moi pour ne me pas laisser abattre; et tel autre où je puis faire un tour dans les jardins d'Epicure, ne fût-ce que pour voir combien le bonheur de ce philosophe est insuffisant

et même ridicule ; je dois seulement être attentif à en sortir avant que l'ivresse ne me gagne.

En vous parlant du Beau moral dans une nation avilie et corrompue, je crains, quoique j'aie fort mitigé la sagesse, de ne vous avoir présenté qu'un sage qu'on ne verra peut-être jamais. Philosophes, artistes, grands écrivains en tout genre, nous sommes condamnés à laisser des traces de notre foiblesse dans tous les ouvrages que nous travaillons avec le plus de soin, et que nous corrigeons dans le calme et le silence de notre cabinet. Combien donc n'y a-t-il pas de choses à reprendre dans le cours de notre vie ? L'ame quelquefois ne semble-t-elle pas perdre son ressort ? Quelquefois n'est-elle pas égarée par une sorte d'ivresse ? Alors il nous échappe des actions qu'il est impossible de méditer et que suit le repentir.

Une triste expérience ne nous apprend que trop que nous avons toujours quelque chose à désirer dans les hommes mêmes les plus dignes de notre admiration. Tantôt c'est l'esprit qui n'est pas assez éclairé pour démêler nos méprises des sentimens ; car en obéissant à une passion méprisable, nous croyons quelquefois n'agir que par un sentiment honnête

Tantôt une passion nous surprend à l'improviste et nous avons fait une sottise avant que de nous en apercevoir. Tantôt nous avons trop présumé de nos forces, ou nous nous en sommes trop defiés, et nous manquons le but que nous nous proposons. Plus souvent, malgré notre amour pour la sagesse, nous ne savons point apprécier et distinguer les vertus différentes dont nous avons successivement besoin, et en les employant mal-à-propos, nous en ternissons la pûreté. Qui peut, comme Socrate, dans chaque affaire et dans chaque circonstance de sa vie, montrer une vertu aussi franche et aussi entière que s'il n'avoit jamais pratiqué que celle-là? Souvent l'habitude même du bien, qui nous est si utile, en rendant plus aisé et plus agréable l'exercice de la vertu, nuit à la perfection à laquelle nous aspirons; tantôt nous passerons le but, et tantôt nous n'y arriverons pas. Ordinairement les hommes les plus vertueux se livrent trop à une vertu qu'ils ont préférée mal-à-propos à toutes les autres; soit parce qu'elle tient d'avantage à leur tempéramment, soit parce qu'elle est plus conforme à la vie qu'ils ont embrassée. Elle les domine enfin, et quelquefois trop sévère, quelquefois trop indul-

gente, ne s'écartera-t-elle jamais du sentier étroit de la justice et de la vérité? Mon sage tombera, se relèvera pour tomber encore; et voilà notre destinée dans les nations les plus vertueuses. Quelle sera donc la condition d'un philosophe chez les peuples corrompus? Combien malgré soi n'est-on pas foible, quand il faut à la fois se défendre et contre ses passions et contre celles de ses concitoyens?

Si aucun homme ne peut atteindre à la perfection du Beau moral dont nous tâchons de nous faire l'idée, gardons-nous cependant de croire qu'il n'y ait aucune vertu sur la terre digne de notre admiration : *non ego paucis offendar maculis*. On trouvera toujours dans la vie privée, des citoyens qui ont appris à se défier d'eux-mêmes, à se contenter de leur état, et qui ne voudroient point de ces fortunes qui sont la ruine de la probité. Toujours disposés à se corriger, et à réparer le mal qu'ils peuvent commettre par distraction ou par ignorance, ils font dans l'obscurité de leur retraite, les actions les plus justes, les plus nobles et les plus généreuses. Il y a des vertus moins pures, mais plus brillantes; je vous prie, ne les chicanons pas; nous devons les

aimer, comme nous aimons les ouvrages des grands artistes où nous apercevons des défauts. L'histoire même des peuples corrompus offre plusieurs exemples de ces beautés défectueuses qu'on doit encourager par des applaudissemens, pour les rendre plus communes.

Mon cher Cléophon, dit-alors Damis, si j'ai bien compris votre doctrine, c'est le Beau politique qui est la source et le principe du Beau moral. En effet, il suffit d'avoir une connoissance légère de l'histoire, pour s'apercevoir que les mœurs publiques, cette morale de quiconque ne veut ou ne peut penser par lui-même, tiennent à la nature du gouvernement. Suivant qu'il est plus ou moins juste, plus ou moins propre à faire aimer le bien public; en rendant les citoyens heureux, il est évident que la vertu sera plus commune ou plus rare. Tous les citoyens qui sont en état de penser par eux-mêmes, jugeront qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de se conformer à l'esprit des lois; bientôt ils les aimeront, ils les défendront, ils les protégeront; et à leur exemple, cette multitude esclave de la routine, qui fait ce qu'elle voit faire, prendra machinalement le caractère de la république, et par son exemple

confirmera à son tour les autres dans leur manière de penser et d'agir. Mais il me reste deux questions à vous proposer ; par où commence la décadence des mœurs dans un gouvernement établi sur de sages principes, et comment parvient-on à ce point de dépravation qui rend enfin impraticable le retour au bien ?

Ce n'est pas moi, répliqua Cléophon, qui vous satisferai ; c'est vous, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, qui avez écrit sur les révolutions qu'ont éprouvées les peuples les plus connus, qui devez répondre à Damis. Je n'ai que trop parlé du Beau politique moral, et je n'aurois point pris cette liberté devant vous, si je ne m'étois senti tout plein de vos réflexions sur les Grecs, les Romains, et même les peuples modernes ; et j'ai espéré que vous me redresseriez si je m'egarois. Mon cher Cléophon, repartis-je, je ne me laisse point éblouir par un compliment que votre amitié trop indulgente pour moi vous a dicté. Je vous ai écouté avec le plus vif plaisir, continuez donc à nous instruire, et nous vous en prions tous trois avec la même instance. Soit, répliqua Cléophon en badinant ; puisque vous voulez

voir jusqu'au bout si je suis digne d'être votre disciple.

Mon cher Damis, reprit Cléophon, n'oublions point que quelques éloges que mérite un gouvernement, il n'atteint jamais à la perfection du Beau politique ; il a donc toujours quelque côté foible par où la corruption peut s'introduire dans la cité. Lacédémone, par exemple, au milieu des mouvemens inquiets des Grecs, ne fut jamais tentée d'abuser de sa supériorité pour se faire un grand empire ; sa modération égale à ses forces et à son courage, se contentoit de veiller avec justice aux intérêts de la liberté de la Grèce et d'en diriger les opérations ; mais il plaît à un prince qui possédoit de vastes états qu'il étoit incapable de gouverner, de méditer des conquêtes et de vouloir soumettre les Grecs. Vous vous rappeliez comment les flottes et les armées de Xercès furent vaincues : et un événement qui devoit en apparence assurer à jamais la fortune de la Grèce devint le principe de sa décadence. Les Athéniens avoient fait des prodiges de magnanimité et de constance pendant cette guerre ; mais leur vanité, leur inquiétude et leur ambition n'ayant été que suspendues, ils crurent après leurs succès qu'il n'étoit plus

de leur dignité de voir au-dessus d'eux la puissance de Lacédémone ; et ils voulurent commander sur mer tandis qu'elle commanderoit sur terre.

Admirez le jeu et le pouvoir des passions. Les vertus mêmes, c'est-à-dire, la justice, l'amour de l'ordre, de la gloire et de la patrie qui avoient empêché les Lacédémoniens d'abuser de leurs succès et d'être ambitieux, se soulevèrent et s'irritèrent peu à peu contre les prétentions des Athéniens ; et plus ces vertus avoient été grandes, plus elles durent s'indigner. A cette rivalité succéda la jalousie, et à la jalousie une haine d'abord timide, ensuite aveugle, qui fit oublier aux deux républiques les anciens principes de leur gouvernement, et prépara leur ruine. Que faut-il conclure de là? Que dans les gouvernemens les mieux constitués une trop grande prospérité est un signe certain de décadence. Elle donne toujours des espérances plus grandes, tandis qu'elle affoiblit en effet les ressorts de la constitution politique ; elle invite les citoyens à une joie indiscrète, et enfin, à une indolence présomptueuse qui ouvrent leur ame à ces passions molles, inconsidérees et efféminées dont la politique ne peut rien attendre.

Suivez la fortune des Athéniens ; obligés de lever sur leurs alliés des tributs pour faire la guerre au roi de Perse, la tentation étoit dangereuse ; ils ne tardèrent pas à détourner une partie des subsides qu'ils employèrent à leur usage particulier, et leur vanité leur persuada que ce pillage étoit la récompense légitime de leurs travaux ; tandis que leur gloire, pour ainsi dire, encore présente et leur ambition les soutenoient dans leurs entreprises, l'avarice à laquelle ils se livroient commençoit à les dégrader. Au milieu des plaisirs qui étoient le fruit de la prospérité, ils oublient leurs anciennes institutions, et voulant des flatteurs, ils ne peuvent plus supporter les grands hommes qui pensoient encore comme leurs pères. Athènes se dégrade chaque jour davantage ; sa puissance n'a servi qu'à lui susciter des ennemis qu'elle ne peut plus soumettre ; et aux descendans de ces citoyens généreux qui, par le conseil de Thémistocle, avoient abandonné leur ville pour la sauver avec le reste de la Grèce ; bientôt Démosthène n'osera dire qu'il est insensé de dissiper en vains spectacles les fonds destinés à la guerre et à défendre la Grèce contre la tyrannie de la Macédoine.

Tels devoient être les pro_rès rapides de

la corruption chez les Athéniens, puisque Lacédémone même, à qui Lycurgue avoit imprimé toute la force et la vigueur de son caractère, ne put résister à la contagion de la prospérité ; son ambition se déguisa à ses propres yeux. Sous prétexte de défendre et de protéger l'ancien ordre établi dans la confédération des Grecs, elle ébranla d'abord cet esprit de justice et de modération qui avoit servi de principe et de fondement à sa grandeur. En s'irritant par les obstacles, elle s'accrut, et pour suppléer à ce qui lui manquoit, elle fut obligée d'avoir un trésor public. Par une longue habitude de ses bonnes mœurs, résistant encore à la corruption, qu'elle ne haïssoit plus, elle fit les lois les plus sévères pour empêcher que l'avarice de la république infectât les maisons des citoyens : précautions inutiles ; les anciennes vertus, dont on commençoit à se lasser, disparurent promptement et les Spartiates virent détruire leur réputation et leur puissance par les armes des Thébains.

En jettant les yeux sur les Romains, vous ne serez point surpris de leurs succès prodigieux, si vous faites attention que leurs vertus mâles et austères devoient augmenter

avec les obstacles qu'ils avoient à vaincre : mais ivres de joie et d'espérance après la seconde guerre punique, ils ne purent résister à une trop grande prospérité ; la loi *Oppia* fut détruite, et ils crurent que la frugalité et la tempérance de leurs pères n'étoient plus qu'une grossièreté indigne d'eux et de leur fortune. *Etenim quod opus libertate, si volentibus luxu perire non licet.*

Dans aucun des grands hommes qui s'opposoient encore avec beaucoup de fermeté aux progrès des vices naissans, vous ne trouverez point cette prudence sublime qui, ne se laissant point tromper par des victoires, des conquêtes et des triomphes, prévit que la liberté, qui demande des vertus sévères, feroit bientôt place à la tyrannie qui est le fruit de l'avarice et de l'ambition. Caton le censeur ne cessoit de demander la ruine entière de Carthage, sans songer que Rome avoit besoin au contraire d'une rivale pour se soutenir. Rendez, devoit-il dire, rendez aux Carthaginois leur puissance, leur ambition ; donnez-leur, s'il se peut, un nouvel Annibal, nous en avons besoin pour conserver les vertus difficiles qui nous ont rendus victorieux, et auxquelles la prospérité va faire succéder

des vices doux et agréables, mais qui nous perdront.

On a loué les deux Scipion et Paul Emile d'avoir détruit Carthage et les restes de l'empire de Macédoine, et d'être revenus pauvres dans leur maison, qui conserva son ancienne simplicité. Malgré l'espèce de respect et de vénération que nous avons aujourd'hui pour les richesses, devenues si nécessaires à toutes nos passions, personne cependant n'est, je crois, encore assez dépravé pour ne pas avoir du moins une froide admiration pour un désintéressement qui offre le modèle du Beau moral le plus sublime dans un magistrat et dans un citoyen. Mais tandis que la morale applaudit, la politique n'a-t-elle rien à blâmer ? Ne pourroit-on pas dire à ces grands hommes : si vous avez eu la sagesse et la magnanimité d'être contens de votre pauvreté, pourquoi avez-vous eu l'imprudence d'apporter un poison mortel dans votre patrie ? Avez-vous assez peu connu le cœur humain et la génération des vices, pour ne pas craindre que les dépouilles de vos ennemis, que vous transportiez à Rome, n'y feroient pas disparoître successivement toutes les vertus qui vous ont rendus supérieurs aux vaincus; et que les

vices qui leur succéderoient chez un peuple accoutumé à des idées excessives de grandeur, ne franchiroient pas toutes les bornes ? L'avarice des Romains, égale à leur ancienne magnanimité, ne sera pas rassasiée par les richesses du monde entier. Suivez les progrès de cette passion funeste, et vous jugerez que bientôt le trésor public sera épuisé, parce que des citoyens auront des fortunes de rois. Que deviendra la république, lorsque les pauvres, corrompus par les riches, voudront les dépouiller ? Elle chanceloit sur ses fondemens ruinés quand les Gracques parurent ; elle ne dut dans ce moment son salut qu'à l'entreprise audacieuse de Scipion Nasica, qui, en punissant de son autorité privée un tribun séditieux, avertit les généraux d'armée qu'ils pouvoient se rendre les maîtres du monde entier en asservissant une république incapable de se maintenir. La tyrannie ébauchée par Sylla, consommée par César, passa dans les mains d'Octave et s'y reposa sans effort. Pourquoi ? c'est que les Romains, avilis par leurs vices, avoient depuis un siècle trafiqué de leur liberté. Cette multitude, incapable de discerner le bien et le mal, voloit avec gaité au-devant du joug, et forçoit à se taire quel-

ques grands hommes dont l'ame n'avoit pu céder à la corruption générale.

Des réflexions que je viens de faire, mon cher Damis, il résulte que, pour atteindre à la perfection du Beau politique, il ne suffit point qu'un législateur, à l'exemple de Lycurgue, imprime au gouvernement toute la force et la grandeur de son ame; il ne suffit point qu'avec la connoissance la plus profonde de la marche des passions et de la génération des vices, il se porte dans l'avenir, et que toutes ses lois tendent à perpétuer et rendre familier l'exercice des vertus les plus difficiles. La prudence humaine a ses bornes, et elle ne peut prévenir les caprices de la fortune qui n'en ont point. *Debemus nos nostrâque morti.* Ne diroit-on pas que tous les ouvrages humains sont destinés à périr; puisque les vertus mêmes des Spartiates après avoir subsisté pendant six cents ans avec le plus grand éclat, ne servirent enfin qu'à donner plus de force aux passions qui les devoient perdre? Pour sauver Lacédemone, il lui auroit fallu un second Lycurgue après la guerre médique. Ce législateur auroit arrêté l'effervescence des passions; sûrement les vices auroient encore une fois reculé à son aspect.

Les Spartiates en méprisant la vanité d'Athènes auroient attendu patiemment que ses revers la remissent à sa place. Mais ce que je demande est au-dessus des forces de la prudence humaine ; et nous n'avons pas le pouvoir de créer les talens dont nous avons besoin, ni de les placer dans les circonstances les plus favorables et les plus urgentes.

Dès que les lois et le gouvernement sont ébranlés, les mœurs ne peuvent plus subsister, et le Beau moral doit disparoître dans la masse des citoyens. Les premiers progrès des vices en préparent de seconds, et ils travailleront toujours à renchérir les uns sur les autres. Vous le savez, après tout ce qu'on avoit vu de monstrueux sous Tibère, Caligula, et Claudius, Sénèque se plaint qu'on imagina encore de nouveaux vices, ou plutôt de nouveaux rafinemens et de nouveaux excès sous le règne de Néron. Quand on est sur le penchant de sa décadence, vous voyez combien il est, je ne dis pas difficile, mais presque impossible d'éviter l'abîme où l'on se précipite de jour en jour avec plus de célérité. A quoi servoit le stoïcisme de Caton dans les derniers momens de la liberté expirante? Ses maximes étoient faites pour la république

de Platon, et non pour la lie de Romulus. Les citoyens élevés dans une philosophie moins orgueilleuse, et plus éclairés que lui, jugeant le mal sans remède, ne cherchoient qu'à appliquèr des palliatifs; ils furent punis de leur vertu, et on n'osa plus les imiter.

C'est ainsi que les gouvernemens et les peuples s'anéantissent tour-à-tour, et se succèdent les uns aux autres. Quelquefois on aperçoit encore au milieu de ces révolutions, quelqu'étincelle du Beau politique et moral, mais tombant, si je puis m'exprimer ainsi, sur une matière qui n'est pas inflammable, elle s'éteint bientôt elle-même. Pour réparer tant de maux, il faudroit que par des événemens imprévus et capables de nous étonner, la fortune vînt elle-même, par un heureux caprice, réveiller nos ames engourdies dans le vice; il faudroit qu'elle nous éprouvât par une assez longue suite de révolutions pour nous désabuser de nos préjugés et de nos erreurs. Mais pouvez-vous espérer que, renonçant à son caractère capricieux et inconstant, elle jette dans nos cœurs la semence de quelques nouvelles passions, et que, par un enchaînement constant des mêmes intérêts et des mêmes circonstances, elle nous arrache à

nous mêmes, et nous fasse contracter avec un esprit tout nouveau des habitudes toutes nouvelles? Sans ce secours, la prudence humaine toute seule tentera inutilement de réformer une nation. Les lois et ses institutions ne trouveront point les esprits propres à les recevoir. Si elles sont assez sages pour produire un changement heureux, elles exciteront un soulèvement subit et général; si elles ménagent les vices auxquels nous sommes accoutumés, ils réussiront bientôt par leurs ruses constantes et opiniâtres à se mettre plus à leur aise qu'auparavant.

Vous ne seriez point étonné, mon cher Damis, des tristes réflexions dont nous nous occupons, si j'entrois dans tous les détails propres à faire connoître la nature de nos passions. Toujours aussi hardies que les circonstances peuvent le permettre, elles n'affectent d'abord une certaine timidité que pour s'insinuer avec plus de facilité. Un premier avantage agrandit leurs espérances, aiguise leurs forces et prépare un nouveau succès. Elles ont beau se proposer des objets différens et même contraires, elles sont toujours prêtes à se concilier et former des alliances et des ligues contre la raison leur ennemie.

Après avoir capitulé une fois avec le vice, nous nous familiarisons avec sa honte; nous croirons bientôt qu'il est de la prudence de se dissimuler les abus, et nous ne tarderons pas à les protéger.

Mais laissons ce qui regarde en particulier chaque passion; je me borne à vous faire remarquer que toutes tendent à nous avilir, parce qu'ayant besoin d'or et d'argent pour se satisfaire, elles sont toujours disposées à marcher sous les enseignes de l'avarice. *Per hominum deorumque iras ad aurum ibitur.* En préférant l'or à tout, l'avarice dénature tous les sentimens du cœur humain. Il n'est plus pour l'avare de patrie, de parent, d'ami. Les richesses produisent la lésine, qui est le plus lâche des vices, ou le luxe qui donne aux riches tous les vices de la pauvreté; et aux pauvres une convoitise, qu'ils ne peuvent satisfaire que par des crimes ou les lâchetés les plus avilissantes; les voluptés viennent à la suite du luxe, et tandis qu'elles amollissent et énervent l'ame des riches, dès-lors incapables de tout effort généreux, elles jettent le peuple dans une misère qui le rend féroce ou stupide. Alors la fortune dont je viens de vous parler, feroit inutilement des prodiges pour ranimer

cette nation contente de ses vices; et voilà par quelle raison l'Asie écrasée depuis tant de siècles par ses vices n'a jamais pu s'en délivrer et n'en rompra jamais les liens.

Notre entretien alloit finir, mon cher Cléante, de la manière la plus triste, car vous me connoissez assez pour juger que je n'avois rien à opposer à Cléophon. Damis, de son côté, paroissoit convaincu malgré lui de nos lugubres vérités; lorsque Cléon, si porté à bien espérer du genre humain, nous retira de notre rêverie. Mon cher Cléophon, dit-il, persuadé comme vous des vérités que vous venez de nous exposer, il faut s'y soumettre, et on ne peut résister à l'évidence qui resulte des faits les mieux constatés. Mais, ajouta-t-il, pourquoi donc n'est-ce que dans le moment qu'un peuple commence à se corrompre, et même est entré assez avant dans la carrière de la corruption, qu'il parvient ordinairement au Beau des sciences et des arts ? Il me semble qu'à mesure qu'on néglige le Beau politique et moral, nous devrions être moins capables des méditations et des efforts qu'exige ce Beau dont nous nous entretînmes hier. Quelqu'étendue de génie que nous donne la nature, les

savans et les artistes n'ont-ils pas besoin de beaucoup de force, de courage, de travail et de constance pour faire ces ouvrages que nous admirons ? Comment ces qualités peuvent-elles s'associer avec la décadence des gouvernemens et des mœurs ?

> Car tout mortel qui porte un cœur gâté,
> N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.

Je ne démêle point alors les causes de ce Beau dont je parle. Vous nous disiez hier qu'il y a une espèce d'antipathie entre le Beau politique et moral et le Beau des sciences et des arts, et l'histoire de la Grèce et de Rome en est la preuve. Je conçois avec vous que plus les hommes sont touchés des vertus qui font leur bonheur, plus ils doivent négliger la perfection des arts ; mais je ne conçois point comment, lassés d'une sagesse qu'ils commencent à mépriser, ils trouvent dans leur corruption ce nouveau génie qui leur élève l'ame et leur révèle les secrets des sciences et des arts.

Voulez-vous, répondit Cléophon, sortir de l'embarras où vous êtes ? Vous n'avez, mon cher Cléon, qu'à voir ce qui s'est passé chez les peuples les plus célèbres par leurs

connoissances et les talens du génie. Les Grecs, destinés à tout perfectionner, et qui ont servi de modèle aux Romains et aux peuples modernes, n'ont commencé à montrer tous leurs talens pour les sciences et les arts qu'après leurs triomphes sur Xercès; ivres de leur gloire, et croyant n'avoir plus rien à craindre, ils voulurent se délasser de la fatigue de leurs vertus et de la guerre, dans les fêtes, les plaisirs et le repos. C'est alors, dit Horace, que la Grèce se passionna pour les combats des athlètes, les courses de chevaux, la peinture, la sculpture, la musique et les spectacles. Dans les jeux publics, les vainqueurs méritèrent d'être couronnés de laurier; le marbre parut respirer, la toile s'anima sous le pinceau des peintres, aux tombereaux de Thespis, succédèrent des théâtres réguliers où Eschile fit monter des héros dignes de plaire à un peuple sensible et ingénieux, et sur-le-champ Sophocle porta l'art dramatique jusqu'au point de perfection où l'esprit humain peut s'élever.

Il me semble que je ne vois dans ces progrès rapides que la marche naturelle de l'esprit humain; quand, malgré ses premiers égaremens en morale, un peuple est encore

plein d'idées de gloire, de grandeur, de magnanimité et par conséquent de force; s'il se toúrne subitement du côté des sciences et des arts, tout hâte sa course et rien ne peut l'arrêter. Les grands capitaines et les grands politiques ont élevé les ames et donné une sorte d'émulation aux hommes nés pour la philosophie, l'éloquence, l'histoire, la poésie et tous les arts, en un mot, et toutes les sciences qui demandent du génie. Les principes du Beau en tous les genres ne devoient point échapper à tant d'efforts réunis, car les sciences et les arts s'aident mutuellement par les lumières qu'ils répandent, et les progrès de l'un encouragent et favorisent les progrès des autres.

Cette Athènes si prodigieuse commença à se corrompre sans commencer à s'avilir. A l'école des généraux qui avoient vaincu les Perses, il s'étoit formé de grands capitaines qui, entretenant dans le peuple l'amour de la gloire, empêchoient qu'au milieu des frivoles plaisirs qui l'enchantoient, il n'oubliât tous les soins de la patrie. Périclès, ambitieux et jaloux de son autorité, suspendit par des talens supérieurs une décadence qu'il hâtoit en flattant les nouvelles passions qui

de jour en jour devoient distraire davantage les Athéniens de la chose publique. En effet, après sa mort, des intrigans osèrent aspirer à gouverner une ville qui n'étoit plus assez sage pour ne donner sa confiance qu'à des hommes du premier mérite. Des citoyens méprisables s'emparèrent de toute l'autorité, et les Athéniens auroient dès-lors perdu avec le reste de leurs mœurs, le goût exquis qu'ils portoient dans les sciences et dans les arts, si la rivalité de Lacédémone, la gloire des Thébains et la crainte qu'inspira Philippe, ne les eussent encore secoués assez fortement pour les empêcher de s'endormir dans les plaisirs dont ils avoient de jour en jour plus de peine à se séparer, et qui leur firent enfin perdre leur liberté.

Les Romains à leur tour instruits par le commerce des Grecs, et qui ne pouvoient plus se contenter de l'heureuse simplicité de leurs pères, se passionnèrent pour toutes les connoissances qu'ils trouvèrent dans la Grèce; et crurent qu'il seroit honteux pour eux de ne pas égaler les vaincus qui étoient devenus leurs maîtres dans les sciences et les arts.

Venimus ad summum fortunæ, Pingimus, atque Psallimus, et luctamur achivis doctius unctis.

On ne se contenta plus de l'éloquence rustique et des poësies négligées qui avoient précédé Plaute et Lucrèce, on vit bientôt à Rome des rivaux de Démosthène et d'Homère. Instruit des secrets du Beau, où ne devoit pas se porter l'esprit Romain qui, depuis l'établissement de la république, ne s'étoit nourri que des plus grandes idées et des plus grandes espérances. Dans leur décadence même, différente de celle des autres nations, les Romains conservoient je ne sais quoi de fier, de grand, de terrible, de majestueux et d'imposant; ils se vendoient lâchement dans leur patrie, ils se déchiroient de leurs propres mains, et ils décidoient encore de la fortune et du trône de leurs voisins; après les guerres civiles de Marius, de Sylla, de César, de Pompée et des seconds triumvirs, qui avoient donné tant d'énergie aux ames, et fait périr enfin tous les bons citoyens; on se douta que la licence avoit étouffé pour toujours la liberté. Las de combattre pour une chimère, on souhaita le repos avec tant d'ardeur, qu'on oublia les violences d'Octave. Sous ce prince, habile à tromper ses nouveaux sujets, et qui se fit respecter des étrangers, Rome se félicita de son bon-

heur et de sa gloire; et son orgueil qu'elle avoit conservé, la consola des vertus qu'elle avoit perdues. Le temple de Janus fut fermé, et elle crut encore régner sur le monde entier, qu'Auguste feignoit de gouverner avec elle et le sénat. Livrés alors au repos et à la joie qui suivent la confiance et la sûreté, les esprits appellés depuis long-temps à la connoissance du Beau dans les sciences et dans les arts, firent un effort qu'Auguste et Mécène encouragèrent par une politique digne de Périclès; aucun talent ne fut négligé ni perdu, et ce moment fut, et sera à jamais célèbre.

A l'égard des états modernes, fondés par ces Goths, ces Vandales, ces Bourguignons, ces Francs, &c. qui ignoroient les arts les plus grossiers, et s'établirent dans des provinces où ils ne trouvèrent que des hommes aussi vils que les Asiatiques, ils devoient languir pendant plusieurs siècles au milieu du mélange des vices, nés dans les provinces Romaines et dans la Germanie. Le peu de lumières qui avoit subsisté dans l'empire d'Occident, disparut; on retrouve, il est vrai, chez ces peuples nouveaux quelques traits de courage, de force et d'audace, mais

qui n'étant point dirigés par la sagesse, ne servent qu'à faire mépriser les lois de la justice et de l'humanité que ces qualités estimables de l'ame devoient protéger.

Au milieu de ce chaos parut Charlemagne, que j'ose comparer à Lycurgue, et le nom Français jetta un éclat prodigieux; mais ce prince étoit trop supérieur à son siècle et trop gêné par les vices de ses sujets et les circonstances malheureuses du temps où il régnoit, pour que ses sujets pussent encore aimer et respecter ses lois, s'éclairer par ses lumières, et s'encourager au bien par ses exemples. Tout Beau politique et moral fut anéanti. Sous ses fils divisés, injustes, timides ou emportés, les établissemens les plus salutaires furent négligés, oubliés et bientôt méprisés. La licence, la force et l'anarchie établirent les coutumes barbares du gouvernement féodal, qui, se répandant bientôt dans presque toute l'Europe, y fit naître une barbarie et une ignorance plus grande que celle que les vainqueurs avoient apportée du Nord et de la Germanie. Il n'y eut plus de puissance publique, et chaque seigneur, souverain dans sa terre, ne connut plus d'autre droit que celui de la force, de son courage, de ses

espérances ou de sa crainte. N'ayant plus que de petites idées, ne pouvant former que de petites entreprises, les talens n'eurent plus occasion de se développer et de prendre l'essor.

On chercheroit alors inutilement quelque étincelle du Beau politique et moral; pour le retrouver, il falloit attendre que la fortune et le temps, profitant des maux que nous faisoient nos vices, pour nous en corriger, eussent assoupi, si je puis parler ainsi, notre esprit et corrigé nos passions de leur brutalité, pour nous préparer et nous conduire à un gouvernement plus régulier. Vous le savez, il s'établit dans les états une puissance publique; on s'accoutuma à craindre les lois et les magistrats; mais les racines du gouvernement féodal n'ayant pas été entièrement extirpées, les princes craignirent qu'elles ne produisissent des rejettons funestes à la tranquillité publique. Pour empêcher que leurs sujets ne s'engourdissent dans un lâche repos, ou ne se livrassent encore aux désordres inquiets de leurs pères, il fallut les occuper par des guerres étrangères.

Nous touchons, mes amis, à l'époque de la renaissance du Beau si long-temps ignoré dans

dans l'Europe. Les physiciens disent que les volcans, les vents et les tempêtes sont nécessaires pour empêcher que l'air ne se corrompe, et pour entretenir l'harmonie générale du monde. Il me paroîtroit assez sensé d'en dire autant des états qu'une paix trop constante engourdiroit; puisque nous ne sommes pas assez raisonnables pour connoître le prix de la justice et la consulter, nous défier de nos passions, résister aux amorces des plaisirs que nous offrent nos sens, et qui, en nous dégradant, nous détournent du bonheur pour lequel nous sommes faits; il faut convenir que nous avons besoin de quelques tempêtes morales, c'est-à-dire, de ces hommes qu'on appelle héros, dont l'ambition, l'inquiétude et les talens nous secouent de temps en temps et nous rendent une ame.

Il est vraisemblable, il est même certain que si les peuples modernes avoient renoncé brusquement aux désordres de leurs guerres domestiques, pour se livrer au repos, ils auroient perdu le ressort nécessaire pour faire de grandes choses. Heureusement les citoyens conservèrent l'énergie de leur caractère, en même temps qu'ils se façonnèrent à une politique moins barbare. Ne vous apercevez-vous

pas que les nations plus unies et plus tranquilles prennent un nouveau génie en formant les unes contre les autres, des projets d'agrandissement ? Les guerres domestiques retrécissoient les esprits, les guerres nationales les étendirent. La victoire, qui étoit le seul but des combattans, ne fut plus regardée que comme un moyen de parvenir à une paix utile. Les conquêtes que notre Charles VIII fit en Italie, n'étoient pas sans doute une chose fort raisonnable, mais elles devinrent entre la France et la maison d'Autriche la source d'une rivalité qui donna une nouvelle action aux esprits. La politique forma de plus grands projets, et si on ne parvint nulle part à présenter un modèle du Beau politique, plusieurs princes en laissèrent échapper quelques étincelles; et sous une enveloppe encore grossière, on retrouve dans les particuliers les qualités les plus propres à former le Beau moral; on peut même prévoir que le temps nous conduira peu-à-peu à la découverte du Beau, dans les sciences et les arts.

C'est dans cette fermentation des esprits, que les Grecs les plus éclairés, fuyant leur patrie, après la ruine de l'empire d'Orient, se réfugièrent en Italie et y portèrent des

connoissances inconnues dans tout l'Occident. Les Italiens, menacés d'un joug étranger, par des puissances qui faisoient la guerre avec plus de méthode, mais qui ignoroient encore l'art plus difficile de savoir en profiter, ne désespérèrent pas de leur liberté. Les Médicis qui régnoient enfin dans une province qu'ils avoient enrichie comme commerçans, accueillirent favorablement ces étrangers. La Grèce eut la gloire d'instruire pour la seconde fois l'Europe, et la Toscane devint le berceau d'où les sciences et les beaux arts devoient se répandre chez les peuples voisins.

Tandis que la noblesse française ne connoissoit que les armes, quelques citoyens éclairés par ces premiers rayons de lumière, et avertis par leur génie, profitèrent de la tranquillité intérieure pour penser et s'instruire. On lut les anciens, et nous apprîmes à rougir de notre ignorance. François I qu'on appelle le père des lettres favorisa ces premiers progrès; notre langue barbare se polit, Marot et Amiot nous apprirent qu'elle pouvoit s'allier avec les grâces. Montagne lui donna de la force et de l'énergie, Malherbe

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,

et quelques autres génies heureux, ses con-

temporains, ou qui lui succédèrent, nous apprirent que notre langue étoit susceptible de l'harmonie et du nombre, si puissans sur notre esprit. Le cardinal de Richelieu favorisa les lettres par des pensions et l'établissement d'une académie, foibles encouragemens, si ce ministre, dont l'ame étoit grande, ferme et élevée, n'eut retiré la nation de cette espèce d'engourdissement où la foiblesse de ses prédécesseurs l'avoit jetée. Alors commença cette guerre célèbre que nous fîmes avec les Suedois dans l'Empire. On vit naître un nouvel ordre des choses; Gustave-Adolphe créa l'art de la guerre, et forma des capitaines comparables à ceux de l'antiquité. A ce spectacle nouveau, tous les esprits furent attentifs. Les entreprises hardies et les ruses du ministre, donnèrent des nouvelles idées aux Français, qui virent avec étonnement, qu'après avoir lutté si long-temps contre la puissance supérieure de la maison d'Autriche, ils étoient enfin parvenus à dominer dans l'Europe.

Cependant après une minorité troublée par une espèce de guerre civile plus ridicule que dangereuse, mais qui avoit cependant donné de la chaleur aux esprits, un jeune prince,

le plus bel homme de son royaume, qui aimoit le faste et la magnificence, avide de gloire, de réputation et de louanges, et disposé à profiter de l'agrandissement de ses forces et de sa puissance, pour les agrandir encore; déclara qu'il vouloit gouverner par lui-même. Le cardinal Mazarin, ministre le plus habile à connoître les hommes, lui avoit laissé des généraux et un conseil disposés à servir avec succès les goûts de leurs maîtres. Ne croyons pas que les sciences et les arts ne puissent fleurir et s'élèver à un nouveau degré de perfection, que pendant la paix, qui rarement donne des élans à l'ame et de l'enthousiasme aux esprits. Tandis que l'Europe étoit agitée par des guerres ou des négociations continuelles, et que la France, qui en étoit l'ame, pour jouir de sa fortune, tâchoit d'étaler au-dedans toute sa magnificence; vous imaginez sans peine que les Français qui avoient pris enfin un esprit conforme à leur gouvernement, et croyoient partager la gloire de leur roi, se trouvèrent dans une situation très-propre à donner du ressort à leurs talens; en effet, on vit paroître à-la-fois des grands hommes dans tous les genres, et dont les noms seront

immortels comme ceux des Grecs et des Romains les plus illustres.

Mes amis, continua Cléophon, j'ai tâché de faire voir comment les Grecs, les Romains, les Italiens et nous autres Français, nous sommes parvenus au Beau des sciences et des arts; et par ces différens exemples, on peut juger de ce qui a dû se passer en Asie, où les Grecs allèrent puiser leurs premières connoissances. On peut même prévoir dans quelles circonstances et par quels moyens, d'autres nations se rendront peut-être un jour célèbres par les talens de l'esprit. Mais pour vous convaincre davantage de la vérité de ces réflexions, je vous prie de remarquer de quelle façon se prépare, s'avance et se consomme enfin la décadence du Beau dont nous parlons.

En s'occupant beaucoup des arts agréables, ce qui est le signe d'une corruption naissante, à laquelle il est rare, ou plutôt impossible de résister, les administrateurs de l'état ne portent plus la même attention à la chose publique, la vigilance paroît moins nécessaire, on ne se précautionne point contre des passions qui conservent encore quelque pudeur; cependant, les anciennes lois et les

anciennes mœurs qu'on commence à oublier, seront bientôt méprisées. Des succès moins fréquens et moins entiers, des disgraces mêmes, suspendent cette admiration qui avoit inspiré de l'enthousiasme et de la force aux citoyens. Bientôt les règles du devoir paroissent trop austères et trop pénibles pour qu'on puisse encore s'y soumettre ; et après s'être abandonné à de folles espérances, on ne consulte que sa présomption et on s'accoutume enfin à une nonchalance orgueilleuse qui dégradera ces mêmes arts dont on est idolâtre.

Rappellez-vous le sort de la Grèce vaincue par Philippe, humiliée sous Alexandre et ses successeurs, et réduite enfin en province Romaine ; vous verrez que venant par degrés à ce dernier terme d'abaissement, elle voit diminuer successivement et par degrés ces mêmes talens qui ont commencé à la corrompre, et dont elle étoit si fière. Quelques bons esprits encore touchés de la beauté des ouvrages qui étoient sous leurs yeux, conservèrent les principes du Beau en tout genre ; sans doute, ils les auroient oubliés, si leurs vainqueurs à qui il falloit plaire, n'eussent commencé à connoître eux-mêmes le prix des sciences

et des beaux arts ; mais quand le goût commença à se perdre chez les Romains, la Grèce abandonnée à un esprit futile ne produisit enfin que de misérables sophistes, de vils flatteurs, de bas intrigans qu'on n'appelle plus que du nom de *Græculi*, et pour lesquels Juvenal avoit un si juste mépris.

Les grands hommes qui illustrèrent le règne d'Auguste ne devoient point avoir des successeurs dignes d'eux. La considération dont ils jouissoient auprès du prince et dans le public, fit naître, je ne sais quelle émulation qui dégénera en manie : et tout le monde voulut être bel esprit, ce qui annonçoit que bientôt on manqueroit de bon sens.

> *Mutavit mentem populus levis et calet uno*
> *Scribendi studio. Pueri patresque severi*
> *Fronde comas vinct., cœnant et carmina dictant...*
> *Scribimus indocti doctique poëmata passim.*

Auguste rioit sans doute de ce ridicule qui, en achevant d'étouffer les restes de l'ancien esprit des Romains, étoit si favorable aux progrès de son autorité. Mais qui ne voit pas que quand les successeurs de ce prince, jusqu'à Trajan, n'auroient pas étouffé, par leur tyrannie, tous les talens, cette mode de bel esprit devoit les dégrader et les avilir ?

L'esprit ainsi prostitué doit produire le mauvais goût. Il s'élève de tout côté des bureaux de littérature, Juvénal en fait mention, et sous leur protection, il se formera cent petits illustres qui profiteront de la sottise publique pour faire admirer leurs talens avortés. On voudra plaire à des juges incapables de juger, et d'apercevoir dans les grands modèles, les beautes qui ne sont senties que par une raison délicate et éclairée.

> Un sot, dit la satire,
> Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Aussi suis-je persuadé qu'on étoit plus empressé à Rome d'entendre la Thébaïde de Stace que de lire l'Enéïde de Virgile. Alors tout est perdu; la présomption suppléera aux talens, on croira être un grand homme, parce qu'on est applaudi par la multitude. Bientôt on regardera les lettres comme un métier propre à la fortune; alors, il se formera, je ne sais quelle plate ambition, et mêlée d'avarice, qui rabaissera les esprits, et il ne s'agira pour réussir que de se ménager un protecteur sot et puissant. L'intrigue et la cabale feront donc de grandes réputations. Est-on sec, dur, froid et sans imagination? on

contrefera le philosophe. Des Hippias, des Protagoras applaudiront gravement aux erreurs générales, pour être eux-mêmes applaudis ; ils tâcheront, avec leurs sophismes, de donner au mauvais goût un air de raison ; ruinant ainsi les principes des sciences et des beaux arts, ils en hâteront la décadence, et cette multitude qui ne pense point, les croira ; que voulez-vous attendre de ces gens-là? Les uns ne cultivent les lettres que par vanité, passion puérile et ridicule; et les autres pour courir à la fortune, ou du moins échapper à la misère, mais

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

étoit-ce avec une pareille ame que les grands hommes ont composé les ouvrages que nous admirons? Tout est alors rempli de cette basse littérature qui ne demande que des yeux, des mains et du papier; et ces charlatans, avec leurs dictionnaires et leurs abrégés, vivent aux dépens des sots qu'ils rendent fats et impertinens.

En parlant de la décadence des talens et du goût chez les Romains, je vous ai presque dit ce qui s'est passé parmi nous, tout le monde a voulu avoir de l'esprit, et faute

de mieux, on n'a pas laissé de se faire une réputation par des quolibets, du persifflage, des pointes et des turlupinades. L'esprit étant devenu trop commun et presque ridicule, on n'a plus voulu avoir que du génie. Ce mot, dont on se servoit rarement, quand nous avions tous ces grands hommes, dont le nom honorera éternellement la France, on l'employe aujourd'hui à tout propos; on le donne, on le prend, on le refuse à sa fantaisie, et sans savoir ni ce qu'on dit ni ce qu'on veut dire.

Si de pareils travers ne suffisoient pas pour faire connoître les causes de ces révolutions trop promptes et presque soudaines, qu'éprouvent le Beau et le goût qui en juge; j'ajouterois que quoique la nature répande toujours ses bienfaits avec la même libéralité, tous les siècles ne paroissent pas également favorisés; combien de talens sont étouffés, ou par une misère extrême, ou par une fortune trop grande? Peut-être que quelque Corneille, quelque Despréaux, quelque Bossuet, quelque Fénèlon, quelque Girardon, quelque Lebrun s'ignorent eux-mêmes au milieu des occupations basses et serviles qui les retiennent dans un misérable hameau; ou parce que abîmés dans les voluptés de leur luxe et l'indolence de

leur oisiveté, leur ame a perdu la force nécessaire pour penser. Voilà le moment favorable au triomphe des esprits médiocres, on les admirera. Pourquoi ? c'est qu'à l'exception de quelques hommes privilégiés qui découvrent toujours de nouvelles beautés, dans les chef-d'œuvres des grands maîtres, et ne s'en lassent jamais; tout le reste est incapable de bien juger, et n'a aucune raison pour trouver Virgile supérieur à Lucain, Racine à Campistron et Molière à nos faiseurs de drames.

Puisque les vrais appréciateurs du beau sont si rares, doit-on s'étonner que le goût se corrompe promptement ? Les artistes qui n'ont pas ce fond de raison, qui est l'ame des talens supérieurs, auront-ils le courage et la force de préférer les conseils austères d'un homme éclairé, aux applaudissemens d'une multitude aveugle ? A l'exemple de Tacite, de Pline le naturaliste, et de Quintilien, se préserveront-ils des vices de leur temps en ne perdant jamais de vue le jugement de la postérité ? Ne vous y attendez pas, *neque, te ut miretur turba labores;* excellent précepte, mais qui ne sera suivi que par les hommes supérieurs. Les autres étourdis du bruit de leur réputation, se livreront à

leur délire sans songer qu'à l'engouement qu'ils font naître ; il en succédera bientôt un autre qui les fera oublier.

Le premier signe de cette décadence, c'est de négliger les méthodes et les règles que la philosophie a faites d'après l'expérience des succès, et une étude profonde de notre esprit et de notre cœur. De-là ces préfaces pleines de paradoxes impertinens, par lesquels on cherche à déprécier les plus sublimes génies, pour prouver qu'on s'est élevé au-dessus d'eux ; on s'ouvre des routes nouvelles : incapable de faire d'excellentes tragédies ou d'excellentes comédies, on fera des tragédies bourgeoises et des comédies larmoyantes ; et quand elles seroient parfaites dans leur mauvais genre, elles ne seront jamais que l'ouvrage d'un esprit médiocre et d'un talent qui n'est qu'ébauché. La première règle est, dit-on, de plaire aux gens sensés, j'en conviens, et non pas à cette multitude qui croit voir des pensées ou fines ou profondes dans les galimatias d'un orateur, et qui s'empresse d'applaudir au théâtre des rapsodies niaises ou forcénées, sans mœurs, sans caractère, sans vérité, sans décence, et qui ne présentent

qu'aux yeux une vaine pompe de spectacle.
Jamais un artiste ne plaira constamment qu'en étudiant les secrets de son art; et ce n'est que par cette étude que, se surpassant lui-même, il paroît en quelque sorte inépuisable, et ne déchoit que quand les années attiédissent le feu de son génie. Je voudrois voir renaître ces poëtes, ces orateurs, ces philosophes, &c. qui ont enchanté nos pères. Ne croyez-vous pas avec moi, mes amis, que rentrant encore dans la même carrière, elle les occuperoit tout entiers, parce que, s'éclairant toujours davantage, ils se verroient toujours plus éloignés du terme qu'ils se proposent et ne peuvent atteindre. Que voyons-nous, au contraire, dans la décadence du Beau ? Des hommes épuisés par quelques productions médiocres, et assez sots pour penser qu'ils sont parvenus au bout de la carrière. Qu'arrive-t-il ? On embrasse tous les genres, on fait des poëmes, des histoires, des pièces d'éloquence, &c. On veut être universel, on s'extasie à la vue de tous ses talens; et tandis qu'on rampe dans une basse médiocrité, on se place insolemment au-dessus des plus grands hommes. Avec cette igno-

rance qui dédaigne les règles, il est impossible de former un tout raisonnable.

> *Infelix operis summa, quia ponere totum*
> *Nesciet.*

Aussi pouvez-vous remarquer que ces productions, si admirées par la multitude, ne sont composées que de parties qui ne sont point faites les unes pour les autres. En lisant nos excellens écrivains, j'aperçois qu'ils sont pleins de la matière qu'ils traitent, qu'ils y puisent tous les ornemens dont ils ont besoin, et leur donnent un nouvel éclat par l'habileté avec laquelle ils les distribuent. On diroit, au contraire, que les autres, n'ayant que des momens de verve, en profitent pour imaginer quelque situation intéressante, exprimer un sentiment noble, arrondir quelques périodes, et coudre les uns aux autres quelques vers brillans et bien tournés; et que tirant ensuite tous ces trésors de leur porte-feuille pour composer un ouvrage, ils ne parviennent jamais en les ajustant de leur mieux, qu'à produire des monstres. Une beauté nuit à une autre; et tandis qu'un lecteur incapable de juger de l'ensemble des choses applaudit, Horace s'ennuiroit de tous ces morceaux de pourpre qui le fatiguent.

On ne se donne plus la peine d'étudier les différens genres, ni les beautés qui leur sont propres, et cette présomption qui accompagne l'ignorance d'un bel esprit, lui déguise sa foiblesse ou dénature le talent qu'il peut avoir. Ce n'est plus la raison qui préside à un ouvrage; et l'imagination dont on ne peut trop se défier, n'enfante que des productions bisarres, mais d'autant plus capables de perdre le goût qu'on y trouve des beautés, dont avec quelque bon-sens on auroit pu tirer le plus grand parti. Cependant la jeunesse qui s'élève forme son goût sur les ouvrages qu'elle voit applaudir; elle ne se corrigera point en avançant en âge, et les applaudissemens ridicules qu'elle distribuera à tort et à travers, corromipront le jugement des plus grands artistes, qui ne sont ordinairement que trop avides de louanges, de quelque part qu'elles viennent. D'ailleurs, peut-on connoître les hommes et ne pas penser que nous sommes condamnés à avoir toujours une partie des vices de notre siècle? C'est ainsi, mes amis, que tout dégénère; consolons-nous de ce malheur; nous croyons mieux valoir que les grands hommes qui nous ont précédé; et nos neveux, en valant encore moins que nous, croiront nous

être supérieurs. Si quelques bons esprits échappent à la contagion générale, ils auront dans les ouvrages anciens de quoi se satisfaire, et ils espéreront, comme nous, que la fortune fera naître quelque révolution heureuse avant que les esprits ne tombent dans la plus profonde ignorance.

Adieu, mon cher Cléante, vous êtes las de lire, je le suis d'écrire, j'attends de vos nouvelles, et vous embrasse de tout mon cœur.

FIN du Tome quatorzième.

TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.





D
7
M12
1794
t.14

Mably, Gabriel Bonnot de
Collection complète des oeuvres de l'abbé de Mably

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

